

Couverture : *Émilie-Anne Trudeau*, 1889
Photographie Fabronius, Bruxelles, 9 rue Neuve.

© 2024 Aubin  Blanchet recherches historiques
L'Assomption, QC
Georges Aubin, 1942-
Renée Blanchet, 1941-

Infographie et imprimerie
Imprimerie Élite inc., Saint-Rémi

ISBN papier : 978-2-924900-87-1
ISBN numérique (Pdf) : 978-2-924900-88-8

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

LETTRES À LOUISA

1867-1904

ÉMILIE-ANNE TRUDEAU

LETTRES À LOUISA

1867 - 1904

Suivies
de

Louisa Trudeau
Lettres à Aurélie Papineau

Transcrites et annotées
par
Georges Aubin

Aubin  Blanchet
recherches historiques

SIGLES

BAnQ-G	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Gatineau
BAnQ-VM	Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Vieux-Montréal
DBC	Dictionnaire biographique du Canada
LMD	Lovell Montreal Directory
MNBAQ	Musée national des beaux-arts du Québec

INTRODUCTION

Cette femme, Émilie-Anne Trudeau, a passé plusieurs années en dehors de son pays. Les voyages ont marqué sa vie, des voyages d'agrément et aussi des voyages pour fuir une situation intolérable. Émilianne¹ Trudeau, née Émilie-Anne le 28 juillet 1834, à Montréal, est fille de François-Xavier Trudeau et d'Ann Angélique Lock. Elle a deux sœurs et un frère nés avant elle, et une sœur plus jeune qu'elle.

Les quatre sœurs Trudeau commencent leur vie, rue Saint-Denis. Leur père est un habile menuisier, entrepreneur en construction, qu'on dit aussi architecte. Associé à Joseph Grenier, son voisin, F.X. Trudeau a bâti l'hôtel Donegana, un des plus prestigieux hôtels de Montréal, aménagé à partir de la structure de la grande maison de William Bingham où avait habité Durham en 1838, angle Notre-Dame et Bonsecours, presque en face de la maison Papineau. Amédée Papineau, arrivé à Montréal après son voyage de noces, vivra sa lune de miel à l'hôtel Donegana. La société Trudeau & Grenier avait bâti aussi une partie de Villa-Maria et le célèbre Marché Bonsecours, toujours debout dans le Vieux-Montréal.

Avec ses sœurs, Émilie-Anne Trudeau étudie au couvent de la Congrégation de Notre-Dame, appelé Académie Saint-Joseph. La communauté de Sœurs, aussi ancienne que Marguerite Bourgeois, la fondatrice, donne aux filles une éducation et une instruction de qualité. Émilie-Anne apprend le français et l'anglais; elle connaît bien la langue anglaise, apprise de sa mère (une Américaine); elle étudie aussi la grammaire, l'arithmétique, la géographie et l'usage des globes, des éléments d'astronomie, la rhétorique et la littérature, l'histoire ancienne et moderne, la mythologie, la chronologie, la philosophie naturelle, la chimie, la botanique et la géologie. Les cours académiques sont complétés par des cours de dessin, de peinture à l'eau et à l'huile, couture et broderie sur le satin ou l'écorce; elle suit aussi des cours d'économie domestique, de musique vocale,

¹ Elle écrit son prénom avec des variantes : Émilie-Anne, Émilianne, etc.

piano, guitare et harpe². Les pensionnaires, précise l'annonce du journal, doivent arriver avec un certain trousseau : « deux robes bleu clair, deux robes blanches, deux tabliers de mérinos noir, un de soie, un chapeau blanc et une pèlerine », peignes et autres objets de toilette, sans compter « un chapeau de paille garni en bleu, et quelques robes de couleur pour les promenades à l'Isle St. Paul. » On dit aujourd'hui l'Île des Sœurs. Modernité évidente : le couvent est ouvert à toutes les croyances, « mais toutes doivent se conformer aux exercices publics de la maison. »

Si bien qu'après une telle éducation, Émilie-Anne épouse (1852) Joseph Beaudry, marchand comme ses frères Jean-Louis et Jean-Baptiste; Louisa s'amourache (1854) d'un jeune avocat plein de talents, Augustin-Cyrille Papineau, neveu du grand Louis-Joseph qui a fait trembler plus d'un gouverneur anglais; la grande sœur aînée, Sarah, s'est déjà mariée (1850) avec Thomas-Jean-Jacques Loranger, avocat, et la plus jeune des filles Trudeau, Alexina, est la première à faire le grand saut (1849) aussi avec un marchand, Antoine Fleury Serre/St-Jean. Les lettres de Louisa à Aurélie Papineau traitent avec un peu de malice de ces mariages étalés sur cinq ans.

VIE MOUVEMENTÉE D'ÉMILIANNE TRUDEAU

Joseph Beaudry, le mari d'Émilie-Anne, a souvent affaire en Europe pour les achats de son magasin. Elle l'accompagne en 1862 et se rend en Écosse. À Édimbourg, elle est impressionnée par la visite du palais Holyrood où vécut Marie Stuart.

Mais ce n'est là qu'un avant-goût du grand voyage qu'elle entreprend en 1867, avec sa sœur Alexina, son beau-frère Augustin-Cyrille [Auguste], des membres du clergé de Montréal et plusieurs femmes de sa qualité dont Mmes Brazeau et Prévost. Émilie-Anne, âgée de 32 ans, a maintenant quatre enfants, de 14 à 6 ans, qu'elle fait garder chez sa sœur Louisa à Saint-Hyacinthe, qui a, de son côté, trois enfants, âgés de 12 à 3 ans. Les voyageurs seront absents du pays pendant cinq mois, de juin à octobre.

² Voir « Couvent des sœurs de la Congrégation Notre-Dame, établi à Montréal, pour l'instruction des jeunes Demoiselles », dans *La Minerve*, 17 avril 1843, p. 2.

L'odyssée commence à bord du *Peruvian* en juin 1867 et prendra fin en octobre, après une course à travers de nombreux pays. Pendant la traversée, gros temps, houle, roulis, tangage, les plats se promènent sur les tables, malgré les barres fixées pour les retenir. En pleine mer, Émilie-Anne se sent indisposée et fatiguée, le mal de mer l'accable, mais quand il fait beau, elle se traîne sur le pont et profite un peu du voyage. Le *Peruvian*, parti de Québec, doit débarquer ses 120 passagers de chambres à Liverpool, mais Émilie-Anne suggère de descendre au cours d'une escale en Irlande, et de visiter un peu le pays; Alexina descendra à Liverpool; Émilie-Anne et Auguste mettent pied à terre à Londonderry, le 10 juin 1867. Ils sont en compagnie de Mme Brazeau, de Charlotte-Louise-Joséphine Alard, venue de Chambly, et du D^r Hingston, de Montréal, qui doit représenter le Collège des médecins et chirurgiens du Canada, à la réunion du conseil médico-international qui se tiendra prochainement à Paris. Auguste commente : « Il nous est un grand avantage parce qu'il a déjà visité l'Irlande et qu'il y a demeuré. Il est né au Canada mais a étudié en Irlande et en Écosse³. »

Émilienne et Auguste profitent de leur traversée de l'Irlande pour se dégourdir un peu jusqu'à Belfast. Puis ils accompagnent le groupe qui se rend à Édimbourg. Auguste qualifie sa belle-sœur de « bonne voyageuse ». Il ajoute, dans une de ses nombreuses lettres à Louisa : « Nous avons dormi et déjeuné tard, pour donner un peu de repos à Émilienne qui n'avait pas eu le temps de faire sa sieste habituelle, la veille, après dîner. Quand elle est fatiguée, il n'y a qu'à lui donner un peu de pain et de sommeil, et elle peut ensuite user le fer. C'est une petite femme bien trempée au moral et, quand on a le soin de reconforter son physique, à des heures régulières, elle n'arrête pas. »

À Londres, les lettres du Canada commencent à arriver. Auguste écrit qu'il n'a jamais reçu de Louisa, sa femme, une lettre avec autant de plaisir. Émilie-Anne, qui a reçu une lettre de Joseph Beaudry, son mari, manifeste sa joie jusqu'à verser des larmes. À Paris, le 24 juin, elle en reçoit de tous ses enfants, et sa joie est à son comble.

Le but de ce grand voyage est de se rendre à Rome. Émilie-Anne y retrouve, ivre de joie, sa sœur Alexina et leur oncle Alexis-Frédéric Trudeau,

³ Augustin-Cyrille Papineau, *Correspondance 1845-1912*, transcrite et annotée par Georges Aubin, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 649 p.

chapelain et secrétaire de l'évêque de Montréal, à Rome depuis longtemps. Ce dernier, dit Auguste, « a maigri, mais il est bien et toujours bon ». Tous les jours les deux sœurs arpentent les rues de la grande ville, souvent accompagnées de l'oncle chapelain et du beau-frère Auguste, visitant tout, revenant épuisées.



Alexis-Frédéric Trudeau (1808-1872)
Oncle d'Émilie-Anne

En route pour revenir à Paris, les explorateurs s'arrêtent à Milan et, le 28 juillet, fêtent les 33 ans d'Émilie-Anne. « Nous l'avons bien embrassée pour cela, dit Auguste, et nous lui avons fait tant de bons souhaits qu'elle peut vivre jusqu'à 153 ans sans jamais manquer de rien. Pourtant elle a manqué de quelque chose hier même. Elle attendait, ainsi que moi, des lettres du Canada. Nous avons demandé à M. Trudeau de nous envoyer celles qui devaient arriver à Rome lundi dernier. Nous n'avons rien reçu. Cela chiffonne beaucoup Émilienne quand elle n'a pas ses lettres au jour où elle les attend. »

À Paris, Auguste et sa belle-sœur visitent les beaux-arts, peinture et sculpture; Émilie-Anne longe les rues de la Seine et entre chez les libraires, voulant acheter des livres. Les deux sont éblouis par les grands ateliers et les grandes librairies de la capitale de la francophonie. Il y a vraiment de tout : des livres à bas prix aux livres reliés avec goût. Certains se vendent jusqu'à 700 francs, comme des Bibles richement ornées.

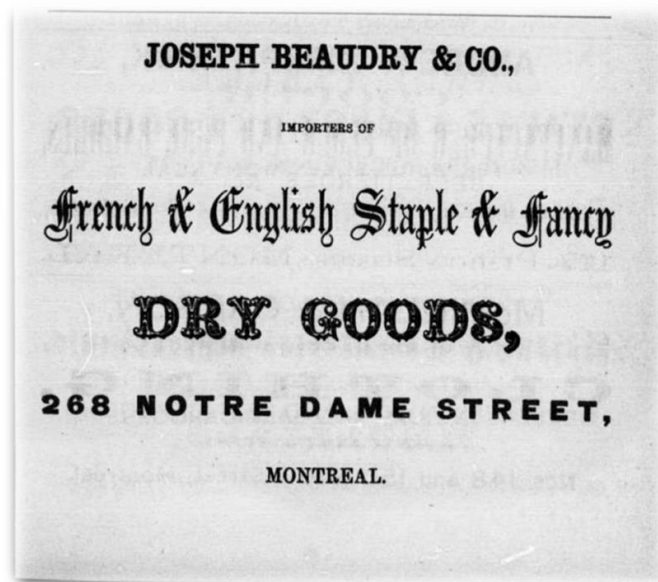
En septembre 1867, la fin du voyage approche : il faudra réserver les passages, contacter les agences de navigation. « Émilienne qui a coutume de prendre les choses bien tranquillement est ennuyée de cet état d'incertitude. » Après une dernière randonnée en Belgique, en Hollande, en Prusse et sur le Rhin, on finit par trouver un passage et les voyageurs arrivent à Montréal, le soir du 28 octobre, dans la famille Beaudry.

LE DRAME DE JUILLET 1868

Émilie-Anne a retrouvé ses enfants à Saint-Hyacinthe, la vie normale reprend et la correspondance avec sa chère Louisa s'anime vers la fin de l'année 1867. Mais en plein été de l'année suivante, Joseph Beaudry, occupé à travailler longtemps au soleil brûlant, est atteint d'insolation et meurt subitement. Un journal annonce : « Nos échanges de Montréal nous apprennent la mort de M. Joseph Beaudry, chef de l'importante maison de commerce Beaudry & Cie. M. Beaudry n'était âgé que de 48 ans. Un grand concours de citoyens a marqué les funérailles du défunt, qui ont eu lieu hier⁴. » Un autre journal précise que ces funérailles ont été celles « d'un grand citoyen », que dans les rues où est passé le cortège funèbre,

⁴ *Le Courrier du Canada*, 15 juillet 1868, p. 2.

les magasins étaient fermés et affichaient de « riches décorations de deuil⁵. » Le cercueil de Joseph Beaudry, époux d'Émilie-Anne Trudeau, est porté en terre, d'un côté par Jean-Louis Cassidy, marchand, le Dr Eugène-Hercule Trudel, Olivier Berthelet, homme d'affaires et philanthrope, et George-Étienne Cartier, ministre de la Milice; de l'autre côté, les porteurs des coins du drap sont Henri Cotté, caissier à la Banque Jacques-Cartier, Jean-Louis Beaudry, marchand, frère du défunt, Charles-André Leblanc, avocat, et l'honorable Gédéon Ouimet, procureur général à l'Assemblée législative de Québec.



Le 268 Notre-Dame est un peu à l'est de Saint-Lambert [Saint-Laurent]
Bottin Lovell, 1868, p. 547

Se met en branle aussitôt la succession. La veuve et ses enfants continuent de vivre au 9, rue Notre-Dame, près du Square Dalhousie. Elle est trop affectée pour se mêler des opérations délicates et envahissantes pour

⁵ *L'Ordre*, 17 juillet 1868, p. 2.

dresser l'inventaire du magasin et des biens de la société qu'elle avait avec son défunt. Le beau-frère Jean-Louis Beaudry, jadis patriote, qui a été maire de Montréal, maintenant président de la Banque Jacques-Cartier, réputé pour ses talents en finances et en affaires, accomplit le travail avec brio. L'inventaire rapporte gros⁶. Après son deuil, Émilie-Anne pourra vivre à l'aise et, peut-être, entreprendre d'autres voyages. Cependant les auspices sont bons pour une certaine quiétude de quelques années.

LA VIE D'ALEXINA TRUDEAU

Le premier mariage d'Alexina Trudeau, jeune sœur d'Émilienne, n'a pas été un succès. Secrète et originale, Alexina (1832-1871) parle beaucoup mais écrit peu. En 1849, avant d'avoir 17 ans, elle était tombée sous le charme de ce marchand issu d'une grande famille, les Serre/St-Jean. Antoine Fleury Serre dit St-Jean (1830-1866), époux d'Alexina Trudeau, a passé plus de temps éloigné de sa femme qu'avec elle. Alexina aurait voyagé un peu avec lui en 1857. Souvent en voyage à Paris pour ses affaires, Serre/St-Jean finit par s'y établir. Il meurt, misérablement, en cette ville, le 6 janvier 1866.

Le « certificat aux fins d'inhumation gratuite » du commissaire de police Charles Migneret précise que le défunt, un « journalier » – lui qui était jadis qualifié de gentilhomme dans les actes du notaire Casimir-Fidèle Papineau –, demeur[e] à Paris, dans le 19^e arrondissement, rue des Alouettes, No 1, dans la maison de Marcelin Mouly, maçon. Ce dernier, « sans ouvrage depuis longtemps, est dans l'impossibilité de faire inhumer à ses frais le corps dudit Serre, Antoine Fleury, âgé de 34 [35] ans. » Il sera inhumé au cimetière de La Villette⁷, probablement dans une fosse commune.

⁶ Joseph-Cyrille Auger, Succession Beaudry, par Émilie-Anne Trudeau, 2 février 1869, minute 2821; Inventaire, 25 mars 1869, minute 2835, 199 pages; Recollement de l'inventaire, 24 juin 1869, minute 2855, 400 pages. Émilie-Anne, qui avait reçu en héritage plus de 6 000\$ de ses parents, améliore considérablement sa situation financière après le décès de son conjoint.

⁷ Ce certificat a été conservé parmi les papiers d'Augustine Bourassa. Voir le fonds de la Famille Bourassa, BAnQ-Q, P418/5, Documents divers.

Jugé sévèrement mais peut-être à bon droit par Auguste Papineau, Serre/St-Jean n'a pas été le mari parfait dont avait rêvé Alexina. Auguste écrit : « Je reçois à l'instant votre lettre de samedi soir [27 janvier 1866], annonçant la mort de Fleury St-Jean. Je l'ai ouverte, craignant qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire et demandant une réponse immédiate. Je ne regrette pas la mort de ce pauvre malheureux, mais c'est toujours une mort, et une mort qui doit nous inspirer bien des craintes sur le sort de celui qu'elle emporte. Cette pensée seule est bien pénible⁸. »

Alexina est allée en voyage en France au printemps de 1867, sans doute pour régler les « affaires » de son défunt mari. Elle a refusé les avances du « vieux P. », dit Louisa, mais elle tombera sous le charme du jeune Godfroy, un beau jeune homme plein d'avenir, aimable et courtois avec les femmes. Il a fait ses études à Saint-Hyacinthe, études payées par son oncle Auguste, complétées par des études de droit à Montréal pour devenir notaire. Alexina avait rencontré son premier mari dans un bazar; elle rencontre aussi Godfroy au bazar de 1869. Ce dernier fréquente depuis quelques années la maison d'Émilienne où habite aussi Alexina. Présent presque quotidiennement, il soigne les rhumes de sa belle Alexina, lui apporte de petites douceurs, des bouquets bien garnis, n'a d'yeux que pour elle. Il vient d'intégrer l'office des notaires Papineau, Papineau & Durand. Les deux premiers sont ses oncles Denis-Émery et Casimir-Fidèle Papineau, notaires.

Venant l'année 1870, la jeune sœur d'Émilie-Anne, Alexina Trudeau, veuve de Serre/St-Jean, qui avait juré haut et fort ne jamais plus se marier, s'agenouille devant l'autel, à l'église, le 17 février 1870, pour épouser le jeune notaire, Godfroy Papineau, neveu d'Auguste et petit-fils de Denis-Benjamin Papineau.

Une fois marié, Godfroy vit avec sa femme chez Émilienne, qui écrit : « Alexina et Godfroy ont l'air de deux vieux, se querellent un peu, se battant quelquefois, mais aussi toujours de bonne humeur. Ça fait trois dimanches qu'ils reçoivent, il est venu plusieurs visites encore aujourd'hui. » La coutume est de rendre visite aux nouveaux mariés, qui eux, à leur tour, iront les remercier.

⁸ Augustin-Cyrille à Émilienne Trudeau, sa belle-sœur, à la fin d'une lettre de Louise Trudeau à sa sœur Émilienne, de Saint-Hyacinthe, le 29 janvier 1866. Voir Augustin-Cyrille Papineau, *Correspondance 1845-1912*, p. 112.

Les grands bonheurs sont de courte durée : Alexina, sans enfant de son premier mari, accouche d'un premier né qui meurt aussitôt; la mère elle-même est emportée dans la mort le 27 avril 1871.

Il ne reste plus que deux femmes Trudeau : Louisa et Émilie-Anne. Elles jurent de rester amies intimes jusqu'à la mort, et même au-delà.

Émilienne ira vivre chez son fils Henri, rue Saint-Denis, angle Ontario, de 1873 à 1879.

QUEL AVENIR POUR ÉMILIANNE ?

Émilienne, veuve, continue d'accueillir souvent dans sa maison Godfroy, veuf et malheureux. Son père, Joseph-Benjamin-Nicolas (JBN) Papineau, avait fui Papineauville en 1864, disant s'engager pour combattre au côté des Nordistes pendant la guerre de Sécession américaine. Pur prétexte : JBN Papineau n'a jamais été atteint d'un patriotisme aigu pour sauver l'Amérique; il souffre davantage du mal de vivre. Aîné des enfants de Denis-Benjamin Papineau et d'Angelle Cornud, il tolère mal le poids des responsabilités et s'habitue à noyer ses angoisses dans l'alcool. Godfroy, fils aîné de JBN, fait de même.

Abasourdi par la mort subite d'Alexina et de son enfant, Godfroy continue un certain temps, assez mollement, la pratique notariale au bureau de ses oncles. Il découvre une autre Alexina, la fille d'Émilienne, Alexina Beaudry, née en 1855, l'aînée des filles, qui a brillamment complété ses études à Villa-Maria. Le 3 janvier 1877, Godfroy s'unit à Alexina Beaudry par le mariage. Le contrat de mariage a été signé le 31 décembre 1876, devant François-Joseph Durand (minute 6575½). Alexina possède des meubles d'une valeur de 248\$. On apprend aussi que l'oncle Prudent Beaudry, de Los Angeles, donne à Alexina, sa nièce, un terrain situé rue Angelina, à Los Angeles. Que faire avec ce cadeau surprenant ?

Les tourtereaux partent en voyage de noces vers Prescott et Kingston, Haut-Canada. On rapporte que le soir même de ses noces, Godfroy avait fini la journée dans les brumes.

À son retour, le nouveau couple s'installe dans la maison d'Émilienne, rue Saint-Denis, angle Ontario. L'année 1877, dans le greffe du notaire Godfroy, est assez bien fournie de contrats. Mais les deux années

suivantes sont plutôt chaotiques et clairsemées. Voyons la fin de l'année 1878 et l'année 1879 :

Joseph-Godfroy Papineau
Nombre d'actes notariés

1878 – novembre	7
1878 – décembre	1
1879 – janvier	7
1879 – février	5
1879 – mars	2
1879 – avril	1

Le répertoire du notaire s'arrête en avril 1879 pour reprendre vaguement en 1882. Cette année 1879 sera pour Émilienne, belle-mère de Godfroy, et pour Alexina Beaudry, sa fille, l'année de tous les malheurs. *Annus horribilis*, comme on dit en Angleterre.

Le 29 octobre 1877, une fille naît de ce mariage. Elle est baptisée à Montréal sous le nom de Joséphine (Josie) Papineau. Elle passera une partie de l'été à Plaisance, où Godfroy et son père cultivent des asperges. Bonheur de courte durée. Dès janvier 1879, Aurélie, tante de Godfroy, écrit :

« Notre pauvre neveu Godfroy est dans un très pénible état de dégradation : arrivé chez son père, vendredi ou samedi, il n'a pas cessé d'être ivre. Il vient faire son tour au village tous les deux soirs, conduit par son homme, mais il fait une visite à chaque hôtel avant de nous arriver à dix heures du soir, et il ne peut faire deux pas droit, il a peine à se tenir sur pied. Il ne retourne chez lui que vers une heure du matin, puis se lève à 4 a.m. pour recommencer. Je crains fort qu'il ne perde entièrement l'esprit. Il a l'air tout à fait égaré. J'ai passé toute la nuit éveillée, à y penser et me suis dit que je t'en écrirais, afin d'implorer le secours de vos bonnes prières. Je te prie de vouloir m'excuser, et mon griffonnage, car je suis très mal à l'aise. Louisa me disait avec plaisir qu'il avait fait de belles promesses à son oncle juge. Il n'est plus capable de rien faire. Emma⁹ disait à Clotilde,

⁹ Emma Papineau, sœur de Godfroy; Clotilde St-Julien, cousine d'Emma et de Godfroy.

dimanche soir, qu'elle craignait qu'il ne devînt fou avant longtemps¹⁰. »

Des témoignages semblables se trouvent dans plusieurs correspondances. Louisa, sœur d'Émilienne, écrit à ce sujet : « Les affaires de Godfroy vont mal. Il est pire que jamais et ses parents vont le faire interdire. Tu comprends qu'il n'a pas le sou puisqu'il ne travaille jamais, et comme Alexina a bien besoin d'un peu de repos, sa mère l'amène avec elle. Je te dirai plus tard ce qu'ils feront. Je crois que toute la famille en est un peu en peine. Il a couché à la station de police hier soir. Alexina est bien contente d'aller se reposer un peu¹¹. »

L'interdiction se fait le 16 juin. Comment « guérir » de cette maladie appelée éthylisme ? Les prêches de la tempérance ne sont pas efficaces. Il faut une volonté de fer pour vaincre le démon. Le seul remède est de ne pas boire. Pour aider Godfroy, le juge Auguste et son frère Casimir, nommé curateur, le conduisent à Saint-Jean-de-Dieu où les Sœurs de la Providence, filles de la Charité, servantes des pauvres, en prendront soin.

Alexina lui avait préparé ses effets et, coupant court à tous ces malheurs, elle part vers l'Ouest avec sa sœur Emma, sa mère Émilienne et la petite Joséphine. Elles sont à Collingwood (Ontario) en septembre, chez Gustave, fils de Louisa, ingénieur, qui travaille comme directeur du chantier de construction de Collingwood Harbours. Auguste donne des nouvelles de Godfroy à son fils : « Godfroy a grande envie de sortir de l'asile, et je crois que nous allons essayer de le faire sortir pour voir s'il sera assez fort pour résister aux occasions. Il prétend l'être. Je crois le contraire. Cependant il n'est peut-être pas mauvais de lui donner encore une occasion de s'éprouver, afin de ne pas trop le décourager¹². »

Pendant ce temps, Émilienne et ses comparses poursuivent leur périple. Elles ont vu Niagara, passent par Buffalo et arrivent à Chicago en novembre où elles se reposent plus d'un mois avant de monter dans un train qui traverse l'Amérique, en passant par le Kentucky, jusqu'en Floride. Ne sachant trop que faire, elles songent à continuer leur escapade en Europe, mais reviennent au pays.

¹⁰ Lettre d'Aurélié Papineau-Mackay à sa sœur Honorine, 9 janvier 1879, déjà publiée dans *Mille amitiés*, p. 217-218.

¹¹ Louisa Trudeau à son fils Gustave, 8 juin 1879. Voir *Correspondance 1854-1901*, p. 276-277.

¹² Augustin-Cyrille Papineau à Gustave, son fils, 24 septembre 1879. Voir *Correspondance 1845-1912*, p. 364.

En 1881, Godfroy retourne à Saint-Jean-de-Dieu pour une seconde cure. Il en sort, abasourdi, et abandonne peu à peu le notariat pour devenir cultivateur à Plaisance, près de son père. Sa femme le rejoint pour quelque temps, pendant qu'Émilienne vogue vers l'Europe avec sa fille Emma. Elle est à Florence avec elle en 1883.

De retour au pays, Émilienne affronte un autre deuil. Pendant son séjour en Europe, son fils Joseph Beaudry a épousé Ida, fille de Casimir-Fidèle Papineau. Ida meurt en couches en donnant naissance à son premier enfant, et le fils Beaudry, veuf comme Émilienne, est lourdement éprouvé.

En juillet 1884, Alexina, épouse de Godfroy, met au monde une fille. Ce sera sa dernière. Née à Papineauville, elle porte le prénom de sa grand-mère, Émilie-Anne, et on lui donne pour parrain son grand-père JBN et, pour marraine, Aurélie, tante de Godfroy.

La naissance de cette enfant ne ramène pas pour autant Godfroy à prendre ses responsabilités de père. Il passe un été terrible : « La boisson, écrit Louisa, l'opium et toutes les conséquences, pas de travail et la folie, jusqu'à tenir un couteau et menacer les gens, aucune considération pour sa femme, dans un moment si pénible à passer. Tu comprends si Émilienne a dû souffrir et le cœur me saigne, rien qu'à y penser¹³. »

Émilienne et sa suite ont beau passer un été à La Malbaie avec Louisa, la situation familiale périlite. Le mobilier du cultivateur Godfroy est saisi et vendu le 25 janvier 1887, en vertu de trois saisies. D'autres saisies ont été faites par John Mackay et d'autres ont été suspendues temporairement par des oppositions à la Cour de Papineauville. « C'est la ruine qui frappe à sa porte à coups redoublés », prédit Auguste, qui suit de très près les affaires de son neveu. À la suite de ces avanies, Godfroy rédige un testament : il donne tous ses biens à son épouse Alexina Beaudry et demande que ses biens soient insaisissables¹⁴. Aussi, pour gagner quelque argent, muni d'une autorisation de son épouse, Godfroy vend au D^r Longpré, de Papineauville, les animaux qu'Alexina possède à la ferme de Plaisance¹⁵.

En mars 1888, à Montréal, Émilienne a tout de même le temps d'assister au mariage de sa chère fille Emma (1861-1942), avec John Hepworth, ingénieur et manufacturier. L'amoureuse part aussitôt avec son mari pour

¹³ Louisa Trudeau à Auguste, son mari, 22 août 1884. *Correspondance 1854-1901*, p. 334.

¹⁴ Xiste Tétreault, 30 mars 1887, minute 2181.

¹⁵ Xiste Tétreault, 7 avril 1887, minute 2186.

la Belgique et s'y établit pour plusieurs années. Émilienne rêve de la suivre avec son équipement.

Montréal 18 Mars 1887

Je soussignée M^{lle} Alexina Beauchry, épouse contractuellement séparée de biens de J. Godfroy Papineau, notaire et cultivateur de la paroisse de St. Angélique comté et district d'Ottawa, province de Québec, et de son autorité, donne pouvoir au dit J. Godfroy Papineau de vendre les animaux mⁱ appartenant et qu'il a donnés à ferme à diverses personnes dans l'autonomie de huit cent quatre-vingt quatre, avec ensemble les intérêts de ces animaux. Cette vente devant être faite à faculté de remire et pour les prix que le dit J. Godfroy Papineau jugera ou trouvera bon. Lesquels prix il aura le droit de recevoir. Cette faculté de remire devra être stipulée pour jusqu'au premier de Janvier prochain (1888)

Alexina B. Papineau

J. Papineau

Le rêve prend forme à mesure que le *Westernland*, vapeur de 5 500 tonneaux de la Red Star, approche des côtes d'Irlande. Depuis cinq ans, ce monstre des mers sillonne l'Atlantique entre New York et Anvers. Juillet 1888, Émilienne est à bord avec sa fille Alexina (33 ans), et ses deux petites-filles, Joséphine (10 ans) et Émilie-Anne (4 ans). Sur le quai d'Anvers le quatuor féminin est accueilli chaleureusement par Emma et John.

Les lettres qu'Émilienne envoie à Louisa, de Melle-lez-Gand, racontent sa nouvelle vie, quatre ans de vie heureuse, loin des affres de Montréal et de Plaisance.

Émilienne et sa famille quittent la Belgique pour revenir à Montréal en 1892.

À Papineauville, la situation financière ne s'est guère améliorée. JBN, père de Godfroy, plus pauvre que riche, cherche un hospice pour y finir ses jours. Godfroy a des dettes jusqu'au cou. Il passe plusieurs années chez sa tante Aurélie à Papineauville et chez le Dr Longpré, du même lieu. Refusant de prendre des médicaments, il est envoyé à l'hôpital Notre-Dame de Montréal en 1891 pour y être soigné. Il a donné son assurance vie à Auguste pour lui payer une partie de ses dettes. Une santé retrouvée, semble-t-il, lui permet de reprendre la pratique du notariat, à Papineauville, où il signe plus de 400 actes entre novembre 1900 et l'année 1904. Son dernier acte est écrit le 7 août 1904 (minute 2835). Il meurt le 13 août 1906. Aucune mention de son décès ne semble avoir été rapportée dans les journaux.

En 1911, Émilienne, 77 ans, demeure à Outremont, au 219, avenue McDougall, près de Côte-Sainte-Catherine. Sa fille Alexina et sa petite-fille Émilie-Anne, célibataire, et une servante prénommée Alphonsine veillent sur ses derniers jours. Elle meurt le 11 septembre et, le 14, ses fils Henri et Joseph Beaudry l'accompagnent au cimetière Notre-Dame-des-Neiges. Elle est inhumée dans le lot 00070, section C. Elle avait tout de même assisté au mariage de sa petite-fille Joséphine (1877-1919) avec Henri Bourassa à Sainte-Adèle le 4 septembre 1905.

Alexina, veuve de Godfroy Papineau, finira ses jours avec sa fille Émilie-Anne à Sainte-Adèle en avril 1933.

À PROPOS DE LOUISA

La correspondance de Louisa (483 lettres) a été éditée en 2023. On a pu sentir l'immense amitié de Louisa envers sa sœur Émilienne, son fils Gustave et son mari Auguste, « le juge », comme on l'appelait. À propos des amours de ce couple, on lit avec intérêt le mot d'Henriette Dessaulles : « Tante Louisa est à la maison, fine et amusante, un si parfait contraste avec son mari, qu'on se demande comment la gravité de ce dernier a pu si bien s'entendre avec tant d'animation, de verve, de besoin de société... et

c'est évident qu'ils s'entendent¹⁶. » Celle qui avait écrit en 1850 : « Je ne me marierai jamais » a pourtant mené riche vie avec son avocat-juge.

On a pu soupçonner la présence d'un certain humour, parfois caustique, dans les lettres de Louisa. Elle revient à la charge ici, dans la deuxième partie de ce livre, contenant des lettres inédites de Louisa Trudeau à Aurélie Papineau. Deux femmes du même âge qui ont fréquenté le même couvent de la Congrégation de Notre-Dame, et qui semblent avoir vécu une certaine adolescence vaporeuse, fumant et levant le coude allégrement, bien en avance sur leur temps, dirait-on.

L'allégresse de Louisa, jeune femme, pendant son séjour à Saint-Hyacinthe, est soulignée par Fanny Leman : « C'est toujours vers ma tante Louisa que je cours dans mes moments d'ennui, et je reviens toujours égayée et contente¹⁷. »

Fanny en remet l'année suivante, pendant qu'Émilienne voyage avec son beau-frère Auguste en Europe : « Tout le monde est bien chez ma tante Louisa. Celle-ci s'est faite fêter hier; la sœur St-Germain l'a fait demander dans l'après-midi. Ma tante s'y est rendue sans se douter de rien. Elle a trouvé les petites filles de l'ouvrier en toilette. Elles lui ont récité un beau compliment et lui ont présenté un magnifique bouquet. Jugez si ma tante a été surprise. Nous l'avons bien fait endêver¹⁸. »

La fin de Louisa fut cependant d'une immense tristesse. La pauvre Aurélie sonne la dernière salve de cette existence endiablée : « Samedi après-midi [24 juin 1905], Lia¹⁹ était en ville, et chez le juge, vit cette pauvre tante Louisa se faire transporter dans sa chaise roulante par quatre hommes : Gustave, son fils, Victor, Jos B. et son infirmier, la monter dans l'ambulance, afin de la conduire chez les Incurables²⁰. Elle ne parle presque plus, ne

¹⁶ Henriette Dessaulles, *Journal*, mars 1881.

¹⁷ Fanny Leman à Azélie Papineau, 17 novembre 1866. Voir Fanny Leman, *Correspondance 1856-1870*, p. 134.

¹⁸ Fanny Leman à Honorine Papineau, sa mère, 25 août 1867. *Ibid.*, p. 147.

¹⁹ Lia-Amelina Hillman (1863-1942), fille de Henry Hillman et de Virginie Couillard, a épousé (Papineauville, 20 septembre 1887) François-Samuel Mackay (1865-1946), notaire, fils de François-Samuel Mackay, notaire, et d'Aurélie Papineau.

²⁰ Louisa partait du 182, rue Saint-Denis, chez sa fille Marie (épouse de Joseph Beaudry fils) pour s'en aller aux Incurables, hôpital situé rue Décarie, angle Côte-Saint-Luc, dans le quartier NDG, hôpital tenu par les Sœurs de la Providence.

mange que très peu, le plus souvent ne peut le faire seule. C'est bien pénible, je t'assure. Gustave et l'infirmier l'accompagnaient; puis, dans une autre voiture, l'oncle et Victor et les valises, je pense, s'y rendaient aussi. L'oncle y restera tant que cette pauvre malade y sera en vie, je pense. C'est une bien pénible épreuve pour lui, à son âge! La croix était bien lourde, mais il l'a bien portée, tant que ses forces le lui ont permis! Je n'en ai pas eu de nouvelles depuis, mais je ne pense pas qu'elle vive bien longtemps : elle n'a plus conscience de ce qui se passe autour d'elle. Cela me fait bien de la peine, car nous nous aimions bien. Marie était là et paraissait bien affectée, et avec raison. Elle attend la maladie au mois d'août et est souvent indisposée et manque de sommeil. Dame Beaudry et Joséphine y étaient aussi. Jos B. a demandé à Emma d'aller passer quelques jours avec son oncle, afin d'initier les Sœurs aux soins à donner à l'oncle et surtout à la pauvre malade, car ce sont des soins tout particuliers qu'il lui faut²¹! »

Louisa retournera pourtant mourir chez sa fille Marie, épouse de Joseph Beaudry fils, au 182, rue Saint-Denis.

Les 60 lettres d'Émilie-Anne Trudeau à Louisa, publiées ici, proviennent toutes de BAnQ-VM, P7, S1, D125 et constituent environ 90% des lettres d'Émilie-Anne. On en trouvera d'autres, manuscrites, dans le même fonds, sous la même cote.

²¹ Aurélie Papineau à son fils Auguste Mackay, Vaudreuil, 28 juin 1905. Voir *Mille amitiés*, p. 257.

FEU M^{ME} PAPINEAU

Madame Marie-Louise Trudeau, épouse de l'honorable juge Papineau, s'est éteinte doucement, dimanche après-midi, à la demeure de son gendre, M. Joseph Beaudry, 182 rue St Denis. Madame Papineau était dans sa soixante-quinzième année.

Après une longue maladie soufferte avec tout le courage et la résignation que donne une foi vive, elle rendit son âme à Dieu. Elle était hautement appréciée de tous ceux qui avaient eu l'avantage de la connaître. D'un esprit brillant, d'une bonté et d'une charité sans bornes, elle semait le bien et la consolation partout où elle passait. Mariée en 1854 avec l'hon. juge A. C. Papineau elle fut pour lui une auxiliaire tendre et puissante dans sa carrière.

L'an dernier, le 4 juillet l'honorable juge et madame Papineau, fêtaient à Valois, le cinquantenaire de leur mariage.

Madame Papineau laisse pour déplorer sa perte, un époux, M. le juge Papineau, et trois enfants : Gustave, employé au département des travaux publics; Victor, employé dans les bureaux de la "Montreal Suspender Co.", et madame Joseph Beaudry.

A la famille en deuil, nous offrons nos plus vives sympathies.

QUELQUES PAGES DE LA VIE D'AURÉLIE PAPINEAU (1830-1926)

La « petite Aurélie », dernière fille de Denis-Benjamin Papineau et d'Angelle Cornud, est née à la Baie [Papineauville], sur la ferme de son père. Elle commence l'école avec sa mère, vers 1840. Celle-ci dit qu'elle enseigne à sa fille, car elle n'a pas les moyens de la mettre au couvent à Montréal ou à Maska. Mais voilà qu'en 1843, son père parle de « payer la pension d'Aurélie » à Morison, à Saint-Hyacinthe. Elle a donc été récupérée par la bonne Rosalie Papineau-Dessaulles, seigneuresse de Saint-Hyacinthe, et elle a commencé des études rudimentaires soit au manoir, soit au couvent du lieu.

En 1844-1846, vu que son père est député et ministre et qu'il vit à Montréal, elle peut entrer comme pensionnaire²² au couvent des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, avec ses « cousines » Louisa et Émilienne. Une amitié naît entre elles qui perdurera dans le temps. Le père d'Aurélie écrit que « les bonnes Dames paraissent bien aimer Aurélie en en sont très contentes²³. » Il répète le même constat le mois suivant.

Une fois mariée avec le notaire F.S. Mackay et établie à Papineauville, Aurélie accueille souvent en visite les sœurs Trudeau avec leurs enfants. Sa maison devient un refuge estival où il fait bon vivre, au milieu d'une nature exubérante.

La descendance d'Aurélie Papineau-Mackay compte 10 naissances. Seulement quatre garçons survivent. Jetant Aurélie et la grand-mère Cornud dans le désespoir, les cinq filles décèdent toutes en bas âge.

²² Le prix de la pension annuelle au couvent est de 18£, soit environ 70\$. *La Minerve*, 17 avril 1843, p. 2.

²³ Denis-Benjamin Papineau à Madsem, sa bru, 7 janvier 1845. Voir D.B. Papineau, *De l'Île à Roussin à Papineauville. Correspondance 1809-1853*, texte établi avec introduction et notes par Georges Aubin et Renée Blanchet, L'Assomption, Éditions Point du jour, 2016, p. 299.

DESCENDANCE D'AURÉLIE PAPINEAU ET DE F.S. MACKAY

Denis-Benjamin-Stephen

Naissance – 16 janvier 1849

P : JBN Papineau

M : Angelle Cornud

Décès – 2 mars 1849

Françoise-Auréli

Naissance – 27 juillet 1851

P : DBP

M : Marie-Clémence Marches-
seau

Décès – 17 janvier 1853

Marie-Julie-Charlotte

Naissance – 27 décembre 1854

P : LJP

M : Marie-Louise Trudeau

Décès (scarlatine) – 8 novembre
1859**Marie-Françoise-Émilie**

Naissance – 27 décembre 1856

P : Stephen Mackay, notaire,
grand-pèreM : Marie-Françoise Globensky,
grand-mère

Décès – 6 avril 1858

Auguste

Naissance – 30 juin 1859

Décès – 8 mai 1917

Avocat

Eugène

Naissance – 26 février 1863

Décès – 19 mars 1932

Médecin

François-Samuel (Sam)Naissance – 1^{er} février 1865

Décès – 13 décembre 1946

Notaire

Marie-Honorine-Auréli

Naissance – 27 août 1867

P : DEP

M : Agathe-Honorine Papineau

Décès – 27 mai 1868; (S) 29 mai
1868**Louis-Joseph**

Naissance – 10 septembre 1869

Décès – 9 septembre 1952

Comptable, fonctionnaire

Marie-Agnès-Angelle

Naissance – 21 mars 1874

P : Auguste Mackay, frère

M : Marie-Eugénie Mackay

Décès – 22 mars 1876

(S) 24 mars 1876

Présence d'Augustin-Cyrille,
JBN, Aug.-Séraphin-Camille Papi-
neau, E. St-Julien

Le 10 février 1926, Aurélie décède à Ottawa chez son fils et est inhumée à Papineauville. Elle écrivait en 1912 à son fils Auguste :

*Bientôt le Canada ne sera plus aux Canadiens,
mais américain, ce qui ne sera pas un bien, à mon
avis. Heureusement, je n'y serai plus.*

Georges Aubin
Mars 2024

PREMIÈRE PARTIE

Lettres d'Émilie-Anne Trudeau
à Louisa Trudeau

Lettres à Louisa

*Je ne te parlerai pas de mes angoisses,
elles sont sans nom.*

Émilie-Anne Trudeau à sa sœur Louisa,
21 juin 1889

*J'ai brûlé charitablement toutes les lettres
que je ne voulais pas voir passer à la postérité
et je compte que tu feras de même;
et ne retarde pas trop!*

Émilie-Anne Trudeau à sa sœur Louisa,
23 mai 1890

Montréal, 11 décembre 1867²⁴

BAnQ-VM, P7, S1, D125

Ma chère Louisa,

Ta lettre d'aujourd'hui, pleine de malices à notre égard, nous a bien amusées; de cette manière-ci qu'il ne manquait plus que des reproches de ta part, pour que ce fût général.

Toutes nos amies sont fâchées contre nous de ce que nous n'allons pas les voir. Corinne²⁵ ne nous a pas écrit encore, elle aussi est mécontente, et de toutes parts nous n'avons que des plaintes contre nous, et nous avons pris le parti d'en rire, non pas sans s'être auparavant désolées et courues au plus pressé. J'ai écrit mes excuses à Corinne, j'ai fait quelques visites dans la famille, et les autres nous pardonneront bien d'attendre après le jour de l'An.

Alexina²⁶ me dit de t'écrire que notre prière est celle-ci : « Mon Dieu, délivrez-moi de mes amis; mes ennemis, je m'arrangerai seul avec eux. » Donne-moi donc des conseils, voici mon cas : j'ai maintes choses à faire dans un temps limité, et je me sens paresseuse, inhabile à les faire et toujours dérangée quand je m'y décide. J'ai changé deux fois de cuisinière; mes matinées passent à conduire le personnel de ma maison; l'après-dînée, nous sortons ou bien nous recevons des intimes qui restent jusqu'au noir, et le soir ma vue ne me permet aucun travail. J'ai envie d'engager une autre fille pour conduire les autres, ou bien pour employer le reste de mon temps à la commander. Badinage à part, j'ai plusieurs effets à préparer pour les enfants et je n'avance à rien. La machine à coudre est dérangée, comme de raison; je voudrais tout terminer pour Noël, je m'attends à ce que les enfants sortent du 26 jusqu'au 2 janvier.

J'ai fait la retraite de la Providence, il y a quinze jours, et Alexina²⁷ celle des Enfants de Marie, la semaine dernière. Henri²⁸ sera fier de recevoir la

²⁴ Un choix de lettres d'Émilie-Anne est ici édité. Ces lettres ont toutes la même cote, qui ne sera pas répétée : BAnQ-VM, P7, S1, D125.

²⁵ Corinne Perrault (1834-1910), épouse de Toussaint Trudeau (frère d'Émilie-Anne). Belle-sœur d'Émilie-Anne.

²⁶ Émilie-Anne a deux Alexina avec elle : sa sœur, Alexina Trudeau, veuve, et Alexina Beaudry (1855-1936), sa fille.

²⁷ Alexina Beaudry (1855-1936), fille d'Émilie-Anne.

²⁸ Henri Beaudry (1853-1922), fils aîné d'Émilie-Anne.

lettre de Gustave²⁹. J'espère que Victor³⁰ est mieux; tu es étonnée que Marie³¹ parle beaucoup, moi je ne le suis pas.

Dis à Auguste³² combien je regrette de n'être pas assez fine pour répondre à sa bonne lettre qui m'a tant fait plaisir. Plusieurs fois j'ai pensé lui écrire, et je ne m'en sentais pas l'esprit. J'aurais pourtant beaucoup de choses à lui dire, à lui demander, entre autres si la Savoie appartient à la France. Ne sois pas jalouse mais j'ai bien hâte de le voir. Vous nous invitez tous deux avec beaucoup de bonté, je voudrais pouvoir accepter, ce sera pour plus tard. Tu viendras au mois de janvier, et nous, nous irons pendant le carême.

J'ai enfin tes pelleteries depuis quelques jours seulement. Je ne les ai pas encore payées, car je ne les connais pas. Boane³³ nous dit que ce sont les mêmes. Écris-moi si c'est cela et j'irai le payer.

Hier soir, nous sommes allés à Monkland, à une petite soirée donnée par les élèves. Alexina paraissait dans un tableau. La soirée était très amusante et le temps magnifique.

J'écris sur la table de la machine à coudre, et Alexina l'a toute défaite et [a] tellement secoué la table, qu'il m'a fallu abandonner pour lui porter secours, et maintenant j'ai perdu toutes mes belles phrases. Alexina te fait dire qu'elle était bien heureuse de recevoir ta lettre, et serait contente que tu lui écrives encore. Elle dit de ne pas craindre ses folies, qu'elle ne se mariera pas à présent³⁴, et ne fera aucun coup de tête. Jeunes et vieux sont congédiés et elle est libre comme l'air. Les affaires en sont au même point, la famille s'agite et parle beaucoup, mais le jeune amoureux se tient à l'écart et n'est pas venu chez M. Papineau. Ne va pas croire que je me mêle de tout cela, non, ni d'une manière, ni d'une autre. Ils sont assez âgés pour se décider seuls. J'aurai assez tôt mes filles pour m'occuper. Comme je serai pressée de les placer!

Écris encore, toi qui es vive et toujours si avancée dans tes ouvrages, si tu venais nous aider à coudre et surtout à parler.

²⁹ Gustave Papineau (1855-1931), fils aîné de Louisa.

³⁰ Victor Papineau (1862-1941), deuxième fils de Louisa.

³¹ Marie Papineau (1864-1943), dernière enfant de Louisa et filleule d'Émilie-Anne.

³² Augustin-Cyrille/Auguste Papineau (1828-1915), conjoint de Louisa.

³³ On trouve une Margaret Boen, veuve de John, blanchisseuse, au 44, La Gauchetière. *LMD*, 1867.

³⁴ Pourtant Alexina Trudeau, veuve d'Antoine Fleury Serre/St-Jean, épousera en 1870 Godfroy Papineau.

Que j'écris mal! Déchire et brûle ceci, j'en ai honte et ne le signerai pas.
Amitiés à Auguste et embrasse les enfants pour nous.

Devine qui!

P-S. Alexina dit que maintenant que tu as reçu tes pelleteries, elle croit bien que tu n'éciras plus.



Montréal, 24 avril 1868

Ma chère Louisa,

Tu dois me trouver bien ingrate de ne pas t'écrire, après la bonté que vous avez eue de vouloir venir chercher mon Emma³⁵. C'était bien mon intention en envoyant la petite note, en réponse à la lettre d'Auguste, d'écrire aussitôt, mais tu sais comment passe le temps et avec lui nos bonnes résolutions. Toutefois, soyez assurés que je n'en suis pas moins reconnaissante, et chaque jour je me suis rappelée la bonne lettre d'Auguste et ses généreuses offres.

Alexina est tout à fait rétablie, mange et dort aussi bien que jamais; elle sort aussi pour aller se promener sur la galerie, lorsqu'il fait beau; elle ne souffre plus du tout. Quel soulagement de la voir si bien! Elle peut aussi s'occuper, soit à lire ou à coudre, enfin elle est bien, on ne peut mieux. Elle ne sera pas marquée, ou si peu si elle l'est du tout, que ce ne sera pas remarqué. Je suis bien surprise de voir comme la peau est unie, lorsque tombent les gales, aussi elle ne s'est pas grattée. Il lui en reste encore quelques-unes à la figure, qui prennent plus de temps à sécher, mais elle n'y touche pas et, la nuit, je lui attache les mains à sa couchette. Les enfants sont encore à la charge de nos amis; je suis peut-être exagérée dans mes précautions, mais elles sont sans bornes : la maladie³⁶ est si affreuse

³⁵ Emma Beaudry (1861-1942), fille d'Émilie-Anne.

³⁶ Émilie-Anne parle ici de la variole, souvent appelée picote ou petite vérole, maladie infectieuse réputée pour laisser des marques sur la peau. « La petite vérole (picote) sévit actuellement à Montréal. La maladie a un tel caractère de malignité que, par mesure de prudence, l'entrée de l'hôpital où sont

qu'on ne peut jamais en trop prendre. J'attends, pour les faire revenir, que toutes les gales soient tombées; dans l'intervalle, j'ai fait lever les tapis et je fais un grand ménage dans le haut de la maison, et tout passe à la lessive, linge, paillasses, etc. Emma est chez sa tante Baptiste³⁷, elle se plaît bien mais a bien hâte de revenir. Je suis allée la voir mercredi, pour la première fois, et cela après avoir été passer une couple d'heures à la Longue-Pointe, prendre l'air du fleuve. J'espère les ramener la semaine prochaine, mais alors il faudra que je sois certaine qu'il n'y a plus aucun risque. Je ne sais pas pourquoi je vous ai parlé d'envoyer Emma à Saint-Hyacinthe. Je crois que je n'avais pas tout à fait la tête à moi en écrivant cela, car il n'y avait aucune nécessité. La famille ici est assez nombreuse, sans aller plus loin. Comme je te dis, je ne savais pas ce que je faisais, et combien d'autres choses semblables j'aurai faites.

J'espère que tes enfants sont bien. À Montréal, il y a de la maladie partout. Mme Gravel vient de perdre une petite fille de sept ans, des fièvres scarlatines. Mon mari a été malade toute la semaine, il était menacé d'un rhumatisme inflammatoire. Il a pris beaucoup de remèdes et force frictions et voilà qu'il est bien mieux et sort depuis deux jours. Ça lui a duré huit jours. Alexina est bien et va souvent à la Longue-Pointe presque chaque semaine. Les *beaux* s'inquiètent et craignent qu'elle prenne le voile. Connais-tu Sinaï Prévost³⁸ ? Il est venu faire visite à la veuve³⁹. Tu ferais bien de commencer à t'y attacher, vu qu'elle se crêpe les cheveux de plus belle.

renfermés les patients est interdite aux étudiants en médecine. » *Le Courrier du Canada*, 16 octobre 1868, p. 2.

³⁷ Jean-Baptiste Beaudry (1811-1877), marchand, a épousé (Montréal, 27 mai 1839) Marie-Anne Dumont, fille de Philippe Dumont, maçon, et de Julie Vallière. Ce sont les parents de Hercule, Polyxène et Emma Beaudry. Cette dernière, qui porte le même prénom et le même nom que la fille d'Émilie-Anne, épousera Louis Fréchette, poète.

³⁸ Sinaï Prévost (1835-1894), marchand à Montréal. « On annonce le départ d'une nouvelle caravane montréalaise pour l'Europe; elle se compose de M. et Mme Prume, Mme Brazeau, Mme Amable Prévost, M. Sinaï Prévost, M. Alphonse Hudon, M. Galarneau, et partira par le *steamer* du 1^{er} juin. » *L'Ordre*, 17 mai 1867. Sinaï épousera (Montréal, Saint-Jacques, 8 avril 1885) Malvina Lamarche.

³⁹ La « veuve » serait ici Alexina Trudeau.

Mme Terroux s'est décidée, tu le sais, avec M. Bureau⁴⁰. Beaucoup de monde sont surpris de son choix. Je ne le connais pas. Alexina a assisté au contrat et au déjeuner. Elle ne le trouve pas mal. Il paraît, dit-elle, être un homme de jugement, sinon de talents. Ils sont allés à Ottawa et doivent revenir demain recevoir les visites, pour ensuite retourner, car il est sénateur. Je crois que Louise Marchand⁴¹ se marie la semaine prochaine. Je n'ai aucune nouvelle de Corinne depuis bien longtemps.

Mgr Desautels⁴² et M. Hicks⁴³ sont arrivés, nous attendons leur visite demain, nous voyons souvent mon oncle Trudeau⁴⁴. Il a pris le thé ici dimanche.

J'ai hâte de voir Auguste. J'espère qu'il pourra venir nous voir lorsqu'il passera pour monter à la Petite-Nation.

Bonsoir. J'écris affreusement, je suis fatiguée, j'ai été très occupée toute la journée.

Amitiés chez Mme Leman⁴⁵ et à Auguste; embrasse bien les petits enfants, la grosse Marie, ma filleule que j'aime tant.

Ta sœur affectionnée.

⁴⁰ Jacques-Olivier Bureau (1820-1883), notaire, veuf d'Émilie Saint-Pierre, ex-député de Napierville, puis sénateur libéral, a épousé (Montréal, 15 avril 1868) Léocadie Serre/St-Jean, veuve de Janvier-Hilaire Terroux, marchand. Léocadie Serre/St-Jean est sœur d'Antoine Fleury Serre/St-Jean (1830-1866), marchand, le premier époux d'Alexina Trudeau.

⁴¹ Louise Marchand (1842-1898), fille de Louis Marchand et de Charlotte Céré, épousera (Montréal, 29 avril 1868) Pierre Bachand/Vertefeuille (1835-1878), avocat, veuf de Delphine Bougret/Dufort, et député libéral de Saint-Hyacinthe. De nouveau veuve, Louise Marchand épousera (Montréal, Saint-Jacques, 29 septembre 1881) Joseph Simard, notaire.

⁴² Joseph Desautels (1814-1881), né à Chambly, prêtre en 1838, chanoine honoraire en 1862, mandaté à Rome en 1867, avec les chanoines A.F. Trudeau et E.H. Hicks pour soutenir les intérêts diocésains de l'évêque de Montréal, aux prises avec les sulpiciens, lors du démembrement de la paroisse Notre-Dame. *DBC*.

⁴³ Étienne-Hippolyte Hicks (1823-1889), né à Sainte-Marie de Beauce, prêtre en 1846, chapelain à l'évêché de Montréal en 1857, chanoine du chapitre en 1860.

⁴⁴ Alexis-Frédéric Trudeau (1808-1872), fils de Toussaint Trudeau et de Marie-Louise Papineau, prêtre en 1830, chanoine, grand vicaire de l'évêque de Montréal et administrateur du diocèse. Oncle d'Émilie-Anne. Desautels, Hicks et le chanoine Trudeau avaient fait le voyage à Rome avec Augustin-Cyrille Papineau et Émilie-Anne l'année dernière.

⁴⁵ Mme Leman, veuve, est Honorine Papineau (1818-1882), belle-sœur de Louisa.

Émilianne⁴⁶Montréal, 20 octobre 1868⁴⁷

Ma chère Louisa,

Je viens de recevoir de toi une note remplie de menaces : je n'y réponds pas. Je réponds à ta première lettre, si bonne, si bien comme toi-même. Je ne veux pas t'encourager à me maltraiter de la sorte. Je devais écrire aujourd'hui et ce n'est pas la crainte qui me le fait faire.

Les enfants sont bien, ainsi qu'Alexina, et moi-même pas trop mal. Il est vrai que j'ai souvent mal à la tête, et le moindre effort me fatigue, mais tout cela n'est pas maladie et j'en remercie le bon Dieu, qui semble m'accorder la santé au moment où elle devient si nécessaire. Entre nous soit dit que ma plus grande maladie est un défaut de courage. Ne me gronde pas, quelquefois je suis bien raisonnable et j'ai bien toujours la volonté de me résigner au sacrifice que Dieu demande de moi, mais malgré cela il y a des jours où j'éprouve bien plus de peine à le faire, et je ressens une tristesse que je ne puis secouer.

Auguste, avec lequel je me trouvais à bord du *China* l'année dernière, à pareille époque, comprendra bien ce que je dois faire de pénible dans ma pensée, la comparaison des projets de joie et de bonheur que nous formions, avec le vide immense qui, aujourd'hui, me glace et me saisit. Néanmoins je ne veux pas me plaindre : le bon Dieu me laisse encore de bonnes sœurs, de bons frères et mes enfants que j'aime tant. Je lui demande tous les jours de me les conserver.

Dans mes dispositions présentes, ce qui me ferait le plus de bien et ce que je désire le plus serait de vous voir tous deux. Ainsi, ne va pas me laisser croire que tu vas venir et ne pas le faire. Tous les jours je me dis : « S'ils demeuraient à Montréal ! » Je voudrais aussi que tu emmènes Marie. Je ne fais qu'y penser et je m'en ennuie. Il y a si longtemps que je ne

⁴⁶ Les premières lettres sont signées « Emilianne » ou « EmiliAnne »; vers les années 1880, elle signera « Emilie Anne ».

⁴⁷ Lettre avec une bordure noire, en signe de deuil. Il en sera de même pour plusieurs lettres suivantes. Émilie-Anne a perdu son mari en juillet 1868.

l'ai vue. La maison est grande, tout est à sa place, point de breda de projeté, les mêmes filles qui sont stables comme toujours, les enfants en bonne santé, tous aux écoles. Ainsi tu ne pourrais mieux choisir. Rappelle-toi que dans ta première tu me dis que l'inquiétude allait te faire venir me voir, ainsi j'avais décidé de te laisser inquiète jusqu'à ce que tu fusses déterminée au voyage, et maintenant que cela est fait, je t'écris de venir. J'avais une autre raison, si je puis la trouver. Voici. Je veux faire la retraite des dames, aux Sœurs Grises, et Polyxène⁴⁸ m'avait promis de me laisser savoir à quel temps elle se fait, et je voulais t'en écrire afin que ta promenade ne se rencontre pas en même temps. Il faudra que j'écrive de nouveau, car je ne le sais pas encore.

J'ai appris que Corinne avait intention de venir à Montréal au commencement de novembre. Elle n'en dit rien dans ses lettres. J'ai bien honte de ne pas lui avoir répondu encore. Je vais le faire demain. Les lettres me font l'effet des sorties. Il me semble que j'attriste les autres inutilement.

J'espère que Gustave est bien à présent. Je suis sortie aujourd'hui, nous sommes allés voir les monuments funéraires au cimetière anglais.

Tu seras contente de celle-ci : je ne parle que de moi-même et de ce que je fais. J'ai hâte que tu viennes nous distraire un peu. Amène Auguste et Marie. Amitiés à Auguste.

ÉmilieAnne



⁴⁸ Polyxène Beaudry (1842-1917), fille de Jean-Baptiste Beaudry et de Marie-Anne Dumont, a épousé (Montréal, 7 mai 1867) Joseph Leman, médecin, fils de défunt Dennis Sheppard Leman, médecin, et d'Honorine Papineau.



Louisa Trudeau

Montréal, 6 décembre 1868

Ma chère Louisa,

Tes bonnes lettres sont venues nous distraire dans notre isolement, car depuis ton départ nous sommes bien seules. Cependant Godfroy est constant et vient nous voir, et nous en sommes reconnaissantes. Zéphirine⁴⁹ vient aussi quelquefois; mon oncle Trudeau, si bon, et que nous aimons tant, est à faire sa retraite, ce qui nous prive de le voir. Nous ne le verrons que jeudi.

⁴⁹ Zéphirine Thompson (1826-1891), fille de John Thompson, tailleur, et de Flavie Trudeau, a épousé (Saint-Hyacinthe, 4 février 1850), Louis-Antoine Dessaulles. Zéphirine est une cousine et une bonne amie d'enfance des sœurs Trudeau.

J'étais seule (Alexina passait l'après-midi chez Zéphirine) lorsque je re- çus ta lettre qui allait parfaitement à mes dispositions d'esprit. Est-ce que je deviens capricieuse ou vieillissante ? Dis-moi donc cela, toi qui connais le cœur humain. Ce que j'aimais autrefois me déplaît aujourd'hui, au point de me rendre maussade. Par exemple, les promeneurs en voiture passent gaiement sur la rue ici, et lorsque je suis au salon, je tourne le dos au châ- sis pour ne pas les voir. J'aime le chant des églises et néanmoins l'idée d'entendre un piano ou le chant des salons me fait mal. À ce propos, je crains de t'avoir fait de la peine en te faisant part du chagrin que j'avais éprouvé, le soir qu'il nous vint du monde. Nous n'en avons pas reparlé et je ne t'ai pas expliqué que ce que je regrettais le plus était de m'être laissée aller moi-même à trop de gaieté. Je l'ai exprimé comme un reproche fait à d'autres, tandis que je le faisais à moi-même. Deux mots te feront tout comprendre : mon caractère, je le sais, est porté à un excès de tristesse. Aussi je m'étudie à ne pas chagriner les étrangers aux récits de mes peines. Je passe mes moments de grand chagrin à l'église, ou bien seule chez moi, et quand mes amis viennent me voir, je me distrais avec eux. Ce soir-là, il me semble que j'avais été un peu loin, et ce qui me fit de la peine était la pensée qu'on pourrait me croire déjà consolée, ce qui serait la plus grande ingratitude de ma part, reproche que je ne me fais pas et que je ne vou- drais pas qu'on me fît.

Fais donc toujours des projets pour venir demeurer à la ville. Peut-être à force d'en faire se réaliseront-ils ?

Mme Beaudry⁵⁰ est toujours très mal, elle souffre beaucoup et affaiblit tous les jours. C'est pénible de la voir, elle est beaucoup plus agitée et plus souffrante qu'elle n'a jamais été. Mme Émery Papineau prend du mieux, mais est encore très faible. Mes enfants sont bien et sont retournés aux écoles. Le juge Loranger⁵¹ est à Montréal avec sa dame. Nous le voyons souvent, mais elle, point du tout. Je trouve singulier qu'elle ne me fasse pas une visite dans les circonstances où je me trouve.

⁵⁰ Marie-Anne Dumont (1820-1868), épouse de Jean-Baptiste Beaudry, marchand, sera inhumée à Montréal le 17 décembre 1868. Présence de Louis-Joseph Papineau et de Côme-Séraphin Cherrier.

⁵¹ Thomas-Jean-Jacques Loranger (1823-1885), député puis juge (1863), veuf de Sarah-Angélique Trudeau, sœur aînée d'Émilie-Anne, a épousé (Québec, 6 juillet 1864) Zélie-Angélique Borne, une petite-fille de Philippe Aubert de Gaspé. *DBC*.

Je te remercie de ton offre de me faire faire un minou. Je m'arrange bien avec Alexina, nous nous accordons ensemble, ainsi quand bien même ta mission ici ne réussirait pas, nous pourrions encore nous supporter mutuellement; pour être franche, je t'en voudrais peut-être si ça devait amener un changement : ne le crains-tu pas ? Il n'y a toujours aucune apparence encore. Alexina a paru goûter ta dernière lettre, car elle m'a installée ce soir, presque malgré moi, il était tard, j'avais froid, j'étais de mauvaise humeur, etc., ma lettre s'en ressent. Tu voudrais savoir ce que nous a dit M. Martineau⁵². Il nous a rappelé les différents sujets qu'il avait traités durant la retraite, afin de nous les graver dans l'esprit : la nécessité de travailler au salut, le péché, seul obstacle qui s'y oppose, et les moyens à prendre pour y parvenir. Il a rappelé aussi les sujets de méditation qui étaient, je crois, la prière, l'assistance à la messe et la communion, qui devraient former nos résolutions pour finir la retraite. Ainsi, c'était plutôt une récapitulation qu'un nouveau sermon. Si ta mémoire est meilleure que la mienne, tu pourrais t'en faire une juste idée.

Je griffonne affreusement et je n'ai pas de suite dans mes idées. La seule chose que je sache bien, c'est que je vous aime bien, toi, Auguste et les enfants, et que je donnerais beaucoup pour vous voir tous et vous le dire souvent.

Ta sœur.

ÉmilieAnne



Montréal, 25 janvier 1869

Ma chère Louisa,

Je vais dire comme toi : j'aimerais mieux parler qu'écrire. Oui, comme je te recevrais bien ce soir, avec tes bonnes paroles et tes bons conseils! Je suis seule et je t'écris, mais j'aimerais bien mieux te voir. Tes lettres ne nous contentent pas non plus, mais elles nous font bien plaisir et nous font te désirer au milieu de nous.

⁵² Pierre-Flavien Martineau (1830-1887), né en Vendée, prêtre sulpicien en 1854; à Montréal, prédicateur, poète.

Nous n'avons pas eu le plaisir de rencontrer Rosalie quoiqu'elle soit venue pour nous voir. Dr Leman nous a donné les premières nouvelles de la noce⁵³. Ensuite nous avons vu Zéphirine un petit instant, le premier dimanche, et, durant la semaine, M. Bourassa. Maintenant, ta bonne lettre aidant, nous avons eu un bon compte rendu de la fête, et nous réjouissons de ce qu'elle ait été si agréable.

Alexina est au bazar ce soir. Elle est partie d'ici avec l'air d'une personne que l'on conduit au supplice, plutôt qu'à un amusement quelconque. J'ai voulu l'encourager en lui disant qu'elle avait rencontré son premier dans un bazar, qu'elle allait sans doute rencontrer son second à celui-ci. Godfroy m'a promis toutes les nouvelles, il se propose de prendre des notes sur Alexina au bazar, afin de t'écrire si tu dois l'inviter pour le vôtre. Nous l'étrivons toujours, mais réellement elle est fatiguée et aurait bien préféré se reposer et se raccommode. La semaine qui a suivi ton départ, nous avons fait notre grand ménage, comme nous nous le proposons, et fait les robes des petites filles que Marguerite ne pouvait pas me faire. Nous devons ensuite nous garnir de linge et coudre tranquillement, lorsque M. J.L. Beaudry⁵⁴ est venu me demander si j'étais prête à faire faire l'inventaire. Je lui ai dit que oui, et toute la semaine nous avons frotté, gratté, arrangé du grenier à la cave, fait laver maintes choses pour les attendre. Notre maison est propre et voici que M. J.L. Beaudry est retenu à la maison par un rhumatisme qui retarde tout et nous tient ainsi dans l'attente. J'ai hâte que ce soit fini, pour plusieurs raisons. Nous pourrions ensuite serrer bien des choses qui ne servent pas et aussi installer notre bon Godfroy, qui est toujours grandement comme avant. Nous ne voulions pas faire nos changements avant que ce soit fini. M. Beaudry a voulu me laisser le choix des estimateurs qui doivent être étrangers, je crois. Il en faut deux et il aimait des marchands, pour le fonds de magasin. J'ai nommé Sinaï Prévost, et lui, M. Galarneau⁵⁵. Je ne sais pas s'ils ont accepté. Avec les deux MM.

⁵³ La noce de Fanny Leman (1844-1914) qui épouse (Saint-Hyacinthe, 14 janvier 1869) Georges-Casimir Dessaulles, veuf d'Émilie Mondelet.

⁵⁴ Jean-Louis Beaudry (1809-1886), très actif comme patriote en 1837, vice-président des Fils de la Liberté, sera maire de Montréal. Il possède un grand magasin, rue Notre-Dame, avec son frère Jean-Baptiste. Beau-frère d'Émilie-Anne.

⁵⁵ Sinaï Prévost ne sera pas présent à l'inventaire, remplacé par Éphrem Hudon père. Paul-Médard Galarneau (1812-1889), marchand, sera estimateur avec Hudon.

Beaudry, le notaire⁵⁶ et le subrogé tuteur, ils seront au moins six. Tu comprends que c'est un ennui. J'espère bien qu'ils ne retarderont pas de nouveau. M. Beaudry est un peu mieux et sortira, dit-il, jeudi. Ça ne va pas beaucoup au magasin sans lui. Je suis allée le voir, j'ai cru qu'il était de mon devoir de le faire.

J'ai gardé ma cuisinière, elle n'est plus malade. Ne dis pas nos petites misères aux étrangers, ça ne parle pas en ma faveur d'être si peu préparée à faire voir ma maison. Je ne m'en suis pas vantée, mais toi qui voyais le désordre, à ton dernier voyage, ne seras pas étonnée. Les enfants ont eu encore plusieurs congés, mais ils ont bonne santé. J'espère que les tiens sont mieux.

J'ai reçu une lettre de Corinne, elle était contente que tu lui aies écrit. Zéphirine n'est pas bien, elle souffre d'une espèce de rhumatisme inflammatoire, je crois; elle ne peut pas aller au bazar, quoiqu'elle soit mieux aujourd'hui.

La grande nouvelle est le mariage de Mlle Coursol⁵⁷, qui s'était laissée enlever par Kane, un officier. Le père les a rejoints aux chars avant leur départ, et le lendemain il les a fait marier.

M. Hubert Paré⁵⁸ est mort subitement dans la nuit de samedi à dimanche. Il a été trouvé mort dans son lit. Quel coup pour la famille! Comme nous devons remercier le bon Dieu de n'être pas éprouvés de même. C'était un bon chrétien et aussi bien préparé que possible, pour une mort semblable.

⁵⁶ Joseph-Cyrille Auger, notaire, fera l'inventaire des biens de la succession Joseph Beaudry, 25 mars 1869, minute 2835. Un document de 600 pages manuscrites.

⁵⁷ « Samedi matin, à onze heures, à la résidence de l'Hon. juge [Charles-Joseph] Coursol, a été célébré le mariage de Mademoiselle Henriette Coursol, sa fille, avec Robert Kane, écr. officier [enseigne] au 16^e régiment actuellement en garnison à Halifax. Le mariage a été célébré par M. le chanoine LeBlanc, en présence des parents et de quelques amis. » *Le Constitutionnel*, 27 janvier 1869, p. 3. Henriette Coursol (1850-1920) est fille aînée du juge Coursol et de Henriette Taché, fille d'Étienne-Paschal Taché. Robert Kane est fils de John Joseph Kane, gentilhomme, et de Sarah Ann Willis, de Monmouth, comté de Monmouthshire, pays de Galles. Le registre de ce mariage est à Montréal, cathédrale Saint-Jacques-le-Mineur, 23 janvier 1869.

⁵⁸ Hubert Paré (1803-1869), marchand, époux de Justine Vinet/Souigny, est inhumé à Montréal, dans le caveau de la basilique Notre-Dame, le 28 janvier 1869, en présence de plusieurs prêtres, chanoines, parents et amis.

Godfroy a été désappointé de son voyage à Saint-Hyacinthe, il n'en parle plus maintenant. Il doit t'écrire sous peu.

Mes meilleures amitiés à Auguste et à Mme Leman. Écris-nous, tes lettres nous consolent de ton absence.

Ta sœur qui t'aime.

Émilianne



Montréal, 14 février 1869

Ma chère Louisa,

Je me demande si tu es fâchée contre moi, comme tu aurais bien droit de l'être, ou bien si, me jugeant plus favorablement, tu m'écris aujourd'hui avec cet espoir. Je te remercie d'avance. J'ai appris que votre bazar avait eu de beaux résultats, ainsi je te crois de bonne humeur. Tu dois être soulagée à la pensée qu'il est fini.

Vient maintenant votre retraite, ensuite je compte sur ta promesse de nous venir voir. J'aurai ainsi l'avantage de t'attendre, comme notre bonne sœur Alexina, et de partager dans les bénéfices du raccommodage, qui doit venir si à propos pour elle.

Notre inventaire est terminé, Dieu merci, mercredi dernier. Les estimateurs étaient M. Galarneau et M. Éphrem Hudon⁵⁹ père, que j'avais rencontré en Europe, il y a sept ans. Ce sont toutes des personnes très bien à qui nous avons eu affaire, et tout s'est passé aussi paisiblement que possible. Malgré toute leur délicatesse, il n'y a rien d'agréable à exhiber ainsi toute sa maison à la fois, et je t'assure que je suis bien contente que ce soit fini. Alexina et moi étions bien fatiguées chaque soir, mais nous n'avons pas été malades. Pour moi, j'en ai été quitte pour quelques nuits sans sommeil. Maintenant, nous cousons tranquillement, non sans

⁵⁹ Éphrem Hudon/Beaulieu (1812-1892), né à Rivière-Ouelle, réside à Montréal au cours de la décennie de 1830. Marchand, il a épousé (Montréal, 17 mai 1836) Justine-Salomé Hurtubise, fille de Pierre-Jérémie Hurtubise et d'Archange Bouthillier. Avec son cousin Victor Hudon, et, plus tard, avec ses fils Éphrem et Firmin, Éphrem Hudon avait ouvert un magasin de nouveautés et d'épicerie, rue Saint-Paul. Il avait des propriétés à la Côte-Sainte-Catherine.

besoin, car tout attendait après nous. L'inventaire se continue au magasin, où Olivier les retarde assez par des objections de toutes sortes; néanmoins je crois qu'ils vont procéder sans lui. M. J.L. Beaudry est beaucoup mieux et se rend au magasin chaque jour, il est admirable de courage et de dévouement pour nous.

Nous avons badiné sur Alexina, au sujet du bazar : elle n'y est pas allée tous les jours, quoiqu'elle y rencontrât son ancien (et toujours nouveau). Comme tu sais, elle n'est pas forte pour les démarches de ce genre, ainsi le bazar ne l'a pas vue très animée. Zéphirine est mieux, paraît-il, elle vient très rarement ici. Je n'ai pas de nouvelles de Corinne, bien dernièrement. Je veux lui écrire ce soir. Les enfants, ici, ne sont pas malades cet hiver. Ils me voient écrire et me chargent d'amitiés pour toi, leur oncle et les enfants. Emma parle toujours de Marie et se rappelle tout ce qu'elle disait et faisait.

Mme Starnes vient de perdre son petit garçon⁶⁰ de 3 ans, le plus jeune de ses enfants, des fièvres scarlatines, un bel enfant, très avancé. Il y a beaucoup de scarlatine à Montréal, mais peu de cas qui soient mortels. Dans celui-ci, c'était une rechute. Dr Leman a été indisposé, il est mieux et sort tous les jours. Mme G. Dessaulles est attendue cette semaine⁶¹.

Godfroy ne parle pas d'aller à Saint-Hyacinthe. Il n'est pas fort, je le trouve changé ces jours-ci. Il ne pourra pas soutenir à faire le carême. Je me rappelle si bien son oncle Auguste, lorsqu'il est fatigué, il devient assez pâle qu'il ne peut pas le cacher. Il gagne à se faire connaître, je l'estime de plus en plus. Je ne sais comment nous nous en passerions maintenant.

Je te remercie pour la commission que tu m'as faite, je suis fâchée de t'avoir ainsi dérangée, puisqu'il était trop tard, j'aurais dû réfléchir à cela.

Hier, le 13, était encore pour moi un triste anniversaire⁶². Plus le temps passe, plus je sens combien le sacrifice que Dieu demande de moi est grand : à la première grande douleur succède un profond découragement, accompagné d'ennui. Il est bon alors d'avoir toujours en vue les espérances du ciel, dont tu me parles si bien. Je remercie le bon Dieu qui, en

⁶⁰ Joseph-Georges-Arthur Starnes, 3 ans, 3 mois et dix jours, fils de Georges-Edmond Starnes, teneur de livres, marchand, et de Malvina Beaudry. Inhumé à Montréal le 10 février 1869. Malvina Beaudry, fille de Jean-Louis, est une nièce de Joseph Beaudry, défunt mari d'Émilie-Anne.

⁶¹ De retour de son voyage de noces ?

⁶² Anniversaire de la mort tragique de Joseph Beaudry, le mari d'Émilie-Anne.

m'éprouvant, me laisse encore votre amitié pour consolation. Le dévouement d'Alexina me fait voir ce dont cette amitié est capable, lorsqu'elle est mise à l'épreuve. J'espère bien que nous nous aimerons toujours ainsi et que moins nous serons nombreux, plus nous serons unis.

Des amitiés de sœur affectionnée pour Auguste et toi.

Émilianne



Montréal, 14 mars 1869

Ma chère Louisa,

J'espère que tu t'es bien rendue et que la tempête du lendemain ne t'a pas retardée. Pour nous, notre neuvaine s'est continuée de la même manière. Messire Daniel le matin, les derniers soirs, messire Colin⁶³. Toute notre ferveur s'est concentrée dans le dernier jour, et nous l'avons finie à la satisfaction de tous. M. Colin a parlé admirablement le dernier soir. Je regrettais que tu sois partie. Il nous a parlé de saint Joseph, ses idées nous paraissent toujours nouvelles, ses expressions, si bien choisies, que nous pourrions toujours l'écouter. L'église était remplie; l'office s'est terminé à neuf heures.

Emma est bien, elle doit retourner à l'école demain. La grande Alexina a pris le rhume. Godfroy la soigne, nous l'avons surnommé Frère de Peine. Sa toux se passe et il ne lui reste plus qu'un rhume de cerveau, qui ne l'empêche pas de coudre. Elle s'est fait deux chemises hier, c'est une bonne nouvelle, celle-là. Godfroy⁶⁴ est mieux aussi et pense retourner au bureau demain.

Le juge a eu son pourparler avec son frère, il paraît que ce dernier en a été bien content. Il l'a dit à Onésime, du moins il paraissait attendre une occasion favorable pour un rapprochement. Mlle Ansern attend patiemment le résultat et se raccommode pour se distraire de l'anxiété. Le

⁶³ Louis-Frédéric Colin (1835-1902), né en France, décédé à Montréal. Prêtre sulpicien, à Montréal en 1862. Un des fondateurs du collège canadien à Rome. *DBC*.

⁶⁴ Godfroy Papineau met un dernier effort dans ses études du notariat. Il signera son premier acte le 25 juin 1869.

contretemps qui pourrait encore amener la réaction est que, les trains de Québec étant très irréguliers, le juge est encore ici et, quoique je pense qu'il se prive un peu de venir, néanmoins il n'y résiste pas tout à fait. Il est vrai de dire qu'il n'a reçu la permission de la partie intéressée, qui lui a dit qu'il ne voudrait jamais demander une chose semblable. Enfin, ils ont bien agi l'un envers l'autre et sont contents tous deux de s'être expliqués. Qu'en arrivera-t-il ? Ce que le bon Dieu voudra et permettre. Pour nous, prions-le pour le bonheur de ceux que nous aimons, comme aussi pour que les choses s'arrangent de manière à édifier tous ceux qui, avec nous, ont été peiné de ces malentendus.

Corinne m'écrit que Toussaint a pris le rhume, aussi qu'il doit faire prochainement un petit voyage à Montréal, de quelques jours seulement, et qu'elle espère l'accompagner. Je lui ai répondu aujourd'hui, en l'invitant à venir ici, Ovide⁶⁵ et sa femme étant chez Mme Leman. Nous serions bien contents de les voir tous deux; j'espère qu'ils viendront.

Le Dr Robillard⁶⁶ est venu te demander ici le jour de ton départ.

Mme Leman est arrivée hier. Polyxène doit être bien contente, elle l'a attendue toute la semaine. Je ne l'ai pas encore vue, j'aurai par elle des nouvelles des enfants chez vous. Écris-moi donc comment est Marie. Rosalie Loranger se rétablit bien, paraît-il. Mme Bourassa⁶⁷ est venue nous voir, nous lui avons fait faire un petit tour de voiture. Les chemins ne sont pas agréables. Fais mes meilleures amitiés à Auguste. Alexina et Godfroy vous font dire mille choses aimables, en attendant que vous veniez demeurer à la ville, ce qui fait l'objet de tous nos vœux.

Ta toute dévouée sœur.

Émilienne

⁶⁵ Charles-Ovide Perrault (1842-1889), fils de Louis Perrault, imprimeur, patriote, et de Marguerite Roy, a épousé (Manhattan, N.Y., 1869) Emma R. Tiffin. Charles-Ovide est frère de Corinne Perrault qui a épousé Toussaint Trudeau, frère d'Émilie-Anne.

⁶⁶ Edmond Robillard (1825-1911), né à Sainte-Élisabeth (Lanaudière), médecin en 1847. Il épousera (Montréal, 14 novembre 1854) Adeline Loranger, sœur de T.J.J. Loranger. Augustin-Cyrille Papineau est présent à ce mariage, de même que Louisa, qui signe : « Marie Louise Trudeau ». Le Dr Robillard est le médecin de la famille Trudeau.

⁶⁷ Azélie Papineau (1834-1869), fille de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau, épouse de Napoléon Bourassa.



Montréal, 12 avril 1869

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ta lettre, dans laquelle tu me parles de notre amie Mme Bourassa. Je crois que sa mort ne t'a pas moins affectée que nous, si quelque chose, nous avons été plus surpris, car nous ne la savions pas aussi mal qu'elle était les deux derniers jours, ainsi nous ne pouvions nous y attendre. Quelle triste maladie et quelle triste mort⁶⁸! Je ne puis réaliser la chose, ne l'ayant pas vue malade. J'ai aussi éprouvé toutes les impressions que tu as ressenties, croyant bien que nous allions tous devenir malades comme elle. Que le bon Dieu nous donne la force et le courage de supporter les croix qu'il lui plaît de nous envoyer, sans se plaindre. Laissons-lui ce choix, certainement il connaît mieux ce qu'il nous faut que nous-mêmes, et saura bien nous aider jusqu'à la fin.

J'ai pensé à toi toute la semaine. Le malaise que tu éprouves m'a rendue inquiète. J'ai hâte que tu m'écrives que tu es mieux. J'ai dit à Alexina qu'il lui faudrait partir de suite pour te soigner, si tu étais malade, soit elle ou bien moi, même que tu ne nous demanderais pas de le faire. J'espère que les belles journées que nous avons eues t'auront ramenée à la santé. Essaie de te distraire des pensées tristes : elles fatiguent et ne peuvent faire aucun bien. Mme Leman t'aura donné les nouvelles de Mlle Papineau⁶⁹ et des enfants, ainsi que de ce qu'ils doivent faire : ils gardent la maison de M. Bourassa. Je ne les ai pas vus personne, mais je sais qu'ils sont tous assez bien, quoique très affligés.

Tu me demandes de mes nouvelles. Je suis mieux, l'huile de foie de morue me fait du bien et je continue d'en prendre. Alexina et les enfants sont bien. Godfroy est beaucoup mieux, il sort les jours qu'il fait beau, il s'en trouve bien et ne tousse presque plus, mais il lui faut encore prendre des

⁶⁸ Sur la mort d'Azélie Papineau, après une crise aiguë d'épilepsie, voir l'introduction à son journal publié : *Vertiges, Journal 1867-1868*, introduction et notes de Georges Aubin; avant-propos de Micheline Lachance, Montréal, VLB éditeur, 2018, 138 p.

⁶⁹ Ézilda Papineau (1828-1894), célibataire, sœur d'Azélie décédée. Elle veillera à l'éducation des cinq jeunes enfants Bourassa : Augustine (1858), Gustave (1860), Adine (1863), Henriette (1866) et Henri (1868).

précautions, car il n'est pas fort et se fatigue vite. Nous avons fait un peu de ménage cette semaine. J'aime à faire battre les tapis sur la neige. Nous cousons aussi. Alexina s'est piqué un jupon à la machine, elle a très bien réussi et n'a pas eu de misère. Nous voyons Zéphirine quelquefois, elle est toujours occupée. T'ai-je dit que Corinne avait écrit qu'elle ne viendrait pas à présent ? Je crains même qu'elle ne puisse venir du printemps.

La fête d'aujourd'hui occupe tout le monde, il doit y avoir illumination le soir, au moins des maisons religieuses; à la paroisse, à 7 heures, aura lieu un discours par M. Colin, un *Te Deum* solennel. Nous allons à l'évêché, Mgr Pinsonneault doit y prêcher, il y aura sans doute de jolis chants.

Mon oncle Trudeau a le rhume, nous l'avons vu hier. Mme Latour, la mère, est assez sérieusement malade, elle est âgée et la famille craint pour elle. Nous avons su qu'elle ait été administrée, mais ce n'est pas le cas, quoiqu'elle soit assez mal.

Ne recommence pas tes malices et prépare-toi à venir nous voir au commencement de mai. C'est le bon temps, il ne fait pas encore chaud et les chemins sont bons. Je voudrais que tu viendrais avec Auguste, lorsqu'il ira à la Petite-Nation. Cette fois, il faut que tu amènes les enfants, ils pourront s'amuser dans le jardin, sortir en voiture avec nous, ils ne s'ennuieront pas! C'est le temps de venir, avant que vous veniez demeurer à la ville. Tu vois que je ne me décourage pas encore là-dessus. Il me semble qu'il faudra que cela finisse de même. Si j'avais des nouvelles du régiment, je t'en donnerais, mais il ne s'est fait encore aucun mouvement de ce côté.

Amitiés à Auguste et aux enfants. Écris-moi tout de suite comment tu es.

Ta sœur affectionnée.

Émilienne



Montréal, 13 mars 1870

Ma chère Louisa,

Tu es arrivée, toi! Je t'en félicite. Pour moi, je suis encore comme dans un rêve, un brouillard, peut-être un labyrinthe auquel je ne vois pas d'issue. *L'Imitation* nous dit : « Celui qui sème dans les pleurs, dans les larmes,

moissonnera dans l'allégresse. » Qui n'aurait cet espoir serait tenté de se décourager, mais grâce à Dieu, nous sommes trop chrétiennes toutes ensemble pour nous laisser abattre par les peines qui se rencontrent sur notre route pour le ciel, j'espère. Tu te résignes si bien à la volonté de Dieu que j'essaie de t'imiter.

J'ai lu et relu ta lettre cette semaine; elle me faisait du bien. J'ai eu une grande inquiétude. Maintenant qu'elle est passée, je l'appelle mon agonie de trois jours et trois nuits. Je te dirai cela tout au long. Je veux avant te donner les nouvelles moins tristes.



Alexina Trudeau
Sœur d'Émilie-Anne

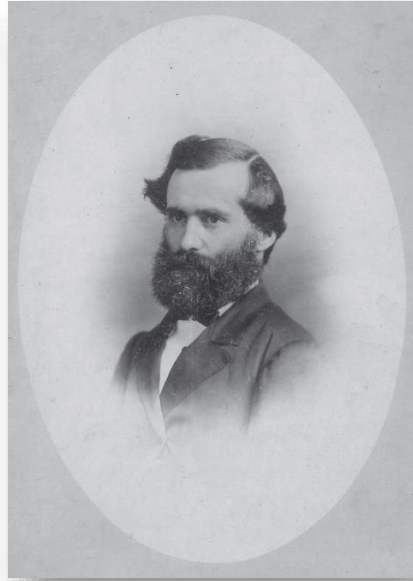
Nous sommes tous en bonne santé. Alexina et Godfroy ont l'air de deux vieux, se querellent un peu, se battant quelquefois, mais aussi toujours de bonne humeur. Ça fait trois dimanches qu'ils reçoivent, il est venu plusieurs visites encore aujourd'hui. Demain ils commenceront à rendre ces visites. M. et Mme Papineau⁷⁰, Nanette⁷¹, ont passé huit jours avec nous. J'étais bien contente de les recevoir, le temps a passé agréablement. Le seul ennui était que notre Thalite⁷² était encore arrêtée avec des clous. Ainsi il nous a fallu faire tout l'ouvrage, le lavage était aussi en retard par son indisposition, et Alexina, forcée de se tenir en toilette pour ses visites. Mais ces petites misères sont passées, et il n'en reste rien maintenant. La fille est bien et fait son ouvrage. Mme Papineau est partie mardi matin. M. E. St-Julien venait à leur rencontre à Vaudreuil. Une dépêche arrivée le lendemain nous annonçait qu'ils avaient couché à Caledonia Springs, qu'ils étaient bien rendus, mercredi matin, mais que les chemins étaient bien mauvais. Mme Papineau nous a tous invités pour l'été prochain. J'en ai été heureuse, parce que cela prouve qu'ils aiment à nous voir, car je ne me cache pas le dérangement auquel nous les mettons. Nous avons accepté, mais les plans sont changés depuis. L'homme propose et Dieu dispose. Le jour de leur départ, j'ai pris quelques remèdes, ce qui m'a empêchée d'assister aux exercices de la neuvaine pendant quelques jours. Alexina aussi n'a pu la faire comme d'habitude; néanmoins nous avons eu plusieurs sermons qui nous faisaient regretter ceux que nous perdions. M. Colin donnait ceux du matin, et le soir nous avions le père Chocarne⁷³, dominicain. Il parle admirablement; la foule était telle le soir que je n'ai pas osé assister. L'office se fait à 7 heures maintenant. Je l'ai entendu ce matin à la grande messe. Il a parlé sur le devoir des parents envers leurs enfants. Il m'a vivement impressionnée et je voudrais me rappeler toujours les belles et bonnes paroles qu'il nous a dites. M. et Mme Papineau ont assisté à plusieurs des exercices et l'ont aussi bien admiré.

⁷⁰ Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau et Madsem, de Papineauville, père et mère de Godfroy Papineau, sont venus à Montréal de la Petite-Nation pour le mariage d'Alexina Trudeau avec Godfroy, notaire.

⁷¹ Nanette (née Anne) Papineau (1848-1942), célibataire, sœur de Godfroy.

⁷² Thalite : domestique chez Émilie-Anne.

⁷³ Victor Chocarne (1824-1887), dominicain français, né à Dijon.



Godfroy Papineau

Nous t'avons envoyé la tapisserie, l'as-tu reçue ? En es-tu contente ? Nous avons oublié les souliers, ce sera pour une autre occasion, nous ne sommes pas allées au magasin, Alexina ira prochainement. Je crains bien qu'il ne se trouve ni tapis bon marché, ni toile à nappes. Je te l'écrirai prochainement.

Nous voyons Zéphirine souvent, elle a fait la neuvaine avec nous. Alexina a eu un souper chez M. J.B. Beaudry avec Mme Papineau; un souper chez Zéphirine, ce soir elle est chez M. Casimir. Dimanche dernier, ils sont tous venus veiller ici, sans invitation. Cela m'a fait plaisir, la famille se trouvait toute réunie. Alexina s'est toujours tenue habillée et ne m'a pas fait rougir pour cela. M. et Mme L. ne sont pas encore venus. Je ne sais rien de M. Grenier. Corinne a écrit à Alexina, elle a du trouble avec son monde, d'ailleurs tout est bien. Je suis heureuse d'apprendre le mieux de

Fanny; fais-lui mes amitiés. L'as-tu remerciée pour Alexina ? Car elle n'écrira pas, peut-être Godfroy, j'en doute, il est bien occupé.



Plusieurs années ont passé. Émilie-Anne, ses filles Emma et Alexina Beaudry, et la petite Joséphine, fille d'Alexina Beaudry et de Godfroy, n'en peuvent plus de la vie avec Godfroy qui sombre dans l'alcoolisme. Elles s'en éloignent en quittant Montréal pour Kingston, Cobourg, Niagara, etc., un long voyage qui les conduira jusqu'en Floride... Godfroy sera interdit par la Cour supérieure.

Collingwood, 14 juillet 1879

Ma chère Louisa,

J'ai reçu ta lettre et j'accepte tes excuses. Je n'ai pas le droit d'être stricte sur le sujet. À l'avenir, adresse en toute sûreté à Collingwood, au moins pour quelques semaines. Quand je te disais, en riant, que je venais voir ton petit Gustave⁷⁴, je ne croyais pas que la chose se réaliserait si tôt. Nous avons dépensé notre argent si vite qu'il a fallu trouver un moyen d'économiser un peu ou de retourner à Montréal. Ici, je trouve ce que nous cherchons : nous sommes dans une maison privée, où nous sommes parfaitement libres et où les prix sont bien raisonnables.

Gustave passe toutes les veillées avec nous et de plus trouve le tour quelquefois de faire faire une promenade sur l'eau à ses cousines, dans une chaloupe qui est à son usage particulier. Nous étions si contentes de revoir Gustave, et je puis dire, sans crainte de me tromper, qu'il n'était pas fâché de nous voir.

Notre voyage à Buffalo et aux chutes a été tout à fait agréable. Vous êtes sur le point de partir pour La Malbaie. Tu dois être bien aise de quitter la ville, car il doit y faire bien chaud. Tu ne nous manqueras pas cette

⁷⁴ Ce petit Gustave Papineau (1855-1931), fils de Louisa, est maintenant directeur du chantier de construction de Collingwood Harbours, Ontario. Voir BAnQ-VM, P7, S6, D35.

année, puisque tu auras la compagnie de Mme Senécal⁷⁵, et tu auras aussi celle de Caroline un peu plus tard. Et Marie, qui n'est pas la moins gaie. J'espère qu'Auguste profitera de sa vacance pour se reposer un peu. Dis-moi dans ta prochaine si vous êtes chez Chamard, si le chemin est fait et aussi si vous y rencontrez plus d'amis que l'année dernière. Te voici encore avec une veuve sous tes soins. Tu n'auras donc jamais de repos! Gustave et les enfants ont parlé de Victor, désirant beaucoup l'avoir ici. Je n'ose pas le demander, de crainte de le priver de son voyage en bas. Tant qu'à moi, je voudrais tous les miens avec nous, tant nous sommes tranquilles. Mais je sais que c'est un long voyage. Bélie est *fine* et bonne à croquer. Alexina reprend un peu ses couleurs. Écris-moi comme une bonne petite sœur. Mes amitiés à Auguste, à Victor et un bon bec pour ma filleule⁷⁶.

Ta sœur affectionnée.

Émilienne



Chicago, 6 novembre 1879

Ma chère Louisa,

Ta bonne lettre du 22 m'a fait un bien réel, il vient un moment où il me faut des nouvelles de toi, et je ne suis tranquille que lorsque je les ai reçues. Le meilleur moyen serait de t'écrire souvent, mais je suis négligente et j'attends tes lettres sans m'apercevoir que je n'écris pas régulièrement moi-même.

Nous avons eu un temps froid et de la neige, qui est déjà disparue, mais je t'assure que mes fourrures n'auraient pas été de trop.

Je te remercie pour l'adresse de Victorine⁷⁷. Nous la voyons tous les jours. Elle nous a fait tellement d'amitiés que j'étais toute confuse de

⁷⁵ Mme Senécal est Marie-Josephite-Louise Cherrier (1840-1917), fille de Côme-Séraphin Cherrier, avocat, et de Mélanie Quesnel. Elle est veuve de Denis-Henri Senécal depuis 1869. Ce dernier était un avocat associé à Cherrier et Dorion.

⁷⁶ Marie Papineau, fille de Louisa et filleule d'Émilie-Anne.

⁷⁷ Victorine Beaudry (1845-1915), fille de Jean-Louis Beaudry, marchand, et de Thérèse-Henriette Vallée. Cousine d'Émilie-Anne par alliance. Elle a épousé (Montréal, cathédrale Saint-Jacques, 18

l'avoir négligée si longtemps. Maintenant nous sommes heureuses de la rencontrer. Elle connaît bien Chicago et de plus elle reçoit beaucoup de nouvelles de Montréal par Phrose, dont elle nous fait part. M. Gardiner est des plus aimables, nous l'aimons beaucoup.

Gustave est-il rendu à Ottawa ? L'as-tu vu depuis ta dernière lettre ? Et ton vieux se promène toujours, je savais qu'il serait incorrigible. Tu ferais bien de l'accompagner et de le diriger sur Chicago. C'est une curieuse idée, mais je t'attends toujours. Mme Gardiner a fait le voyage, seule, en septembre; tu pourrais bien en faire autant. Les petits chars passent sur la rue où nous sommes. Un soir que j'étais à faire ma prière, les entendant arrêter à notre porte, il m'a semblé que tu allais arriver, rue Saint-Denis!

Nous avons été voir Mme Limoges, Marie Trudel⁷⁸ (dont le mari est établi ici), et que nous étions bien contentes de revoir. Nous aimons à rencontrer ces parentes, après n'avoir vu que des étrangers depuis si longtemps.

Alexina a reçu deux lettres de Godfroy depuis qu'il est à Papineauville, une dans laquelle on ne pouvait trouver une phrase sensée, mais la dernière, reçue hier, était convenablement écrite. Peux-tu m'expliquer cela ?

Je ne partirai pas d'ici avant la première semaine de décembre, peut-être retarderai-je même encore plus longtemps. Nous sommes allées hier à une matinée au McVicker⁷⁹, qui avec le Haverly, sont les meilleurs théâtres ici. La pièce jouée était le *Hunchback*⁸⁰. Les scènes et les costumes étaient d'une grande richesse.

septembre 1877) Francis Lionel Gardiner (1851-1883), de la pairie anglaise, fils du Rev. George Gregory Gardiner, de St. Leonard's-on-Sea, Sussex, et de Frances Mary Touchet. Victorine Beaudry vécut en Angleterre et, après la mort de son mari, en France. Elle habitera à Paris, rue Georges ville, 14, où elle décédera le 1^{er} juin 1915.

⁷⁸ Marie Trudel, née à Saint-Jérôme en 1839, fille de Joseph Trudel et d'Émilie Beaudry. Elle est une cousine d'Émilie-Anne. Elle a épousé (Montréal, 24 février 1873) Benjamin Limoges, fabricant de briques, domicilié à Chicago, fils de Michel-Hyacinthe Limoges et de Victoire Chapleau, de Sainte-Anne-des-Plaines. Émilie Beaudry, mère de Marie Trudel, est sœur de défunt Joseph Beaudry, mari d'Émilie-Anne.

⁷⁹ Le théâtre McVicker ouvert à Chicago en 1857. D'après le nom de son fondateur, James Hubert McVicker (1822-1896). Le théâtre ferma en 1984 et fut démoli l'année suivante.

⁸⁰ *The Hunchback of Notre Dame*, d'après Victor Hugo.



Théâtre McVicker à Chicago

Ne t'inquiète pas de moi. Tous les docteurs et tous les *beaux vieux* de Montréal peuvent se remarier, je ne serai jalouse de personne. Nous formons toutes quatre une société de vieilles filles, comme nous nous appelons; bébé ne donne pas encore son opinion, mais Emma veut bien se joindre à nous et adopter nos idées. Elle a fait des indiscretions sur mon compte. Je pourrais en faire sur le sien. Son M. H⁸¹... s'est prononcé fortement, et faute d'encouragement de ma part, a remis ses *espérances* à quelques années. Il écrit régulièrement, lui envoie de la musique, son portrait, que sais-je ?

Elle va se récrier si elle voit ma lettre, je suppose en effet qu'une fillette ne doit pas se vanter des offres qu'elle reçoit; c'est bon pour des vieilles comme moi, ainsi sois discrète pour son *cas*.

Écris-moi encore et souvent. Les enfants se joignent à moi pour vous faire des amitiés. Ta sœur.

Émilienne

⁸¹ John Hepworth, qui épousera (Montréal, mars 1888) Emma, fille d'Émilie-Anne.



Chicago, 13 décembre 1879

Ma chère Louisa,

Merci de ta lettre et des nouvelles que tu me donnes de tout notre monde.

Nous espérons partir d'ici lundi ou mardi prochain; nous allons dans le Kentucky. Ce n'est qu'à Louisville que nous déciderons dans quelle direction nous irons ensuite. Nous sommes tentées de renoncer à la Louisiane pour aller à la Floride ou dans la Georgie.

Bébé [Joséphine] a eu la rougeole, bien légèrement. Elle est bien maintenant. Nous avons pris trop de précautions, tu sais si je suis particulière là-dessus. Sa mère a eu de la fatigue naturellement, mais nous étions si bien logées que si l'enfant devait l'avoir, tout était pour le mieux. Elle n'a perdu ni sa graisse, ni ses belles couleurs. Elle est gaie et parle si bien que cela nous amuse beaucoup.

Il fait bien froid depuis quelques jours, mais il n'y a pas de neige.

J'espère que Caroline et Fanny se rétablissent bien. Embrasse Caroline et sa mère⁸² pour moi et remercie-les d'avoir pensé à moi.

Henri et Joseph⁸³, avec les conseils de leurs oncles, sont à régler toutes mes affaires avec la famille de mon mari. C'est aussi bien que je ne sois pas à Montréal pour tout cela : je ne pourrais rien y faire et quand j'y retournerai, si tout est décidé, je serai bien contente.

Donne-moi des nouvelles de Marie dans ta prochaine lettre. Lorsque nous serons fixées quelque part, je te télégraphierai mon adresse à Henri, qui t'en fera part.

Mille amitiés à Auguste et à Victor. Alexina et Emma vous embrassent tous.

⁸² Zéphirine Thompson (épouse de L.A. Dessaulles), mère de Caroline Dessaulles.

⁸³ Henri et Joseph Beaudry, à Montréal, fils d'Émilie-Anne. Le 16 août 1879, sont mis en vente les immeubles suivants, de la succession du défunt Joseph Beaudry : un emplacement avec une maison dont la façade est en pierre de taille, à quatre étages, rue Notre-Dame; deux lots de terre, sans bâtisses, dans le quartier Sainte-Marie, de Montréal, paroisse de Saint-Vincent de Paul. L'annonce paraît, signée de Pierre J.O. Chauveau, shérif, dans la *Gazette officielle de Québec*, N° 33, Vol. XI, p. 2818-2819; *Fieri facias* N° 2337.

Ta sœur affectionnée.

Émilianne



Emma Beaudry⁸⁴

⁸⁴ Brand (actif à Chicago, Illinois), *Madame John Hepworth, née Emma Beaudry*, vers 1880; carte de visite, albumine, 10,5 x 6,3 cm (carte); 9,4 x 5,5 cm (image), MNBAQ, Collection Jeanne Bourassa (P31.SA.P33).

Arlington⁸⁵, 14 janvier 1880

Ma chère Louisa,

Ta lettre, la première que j'aie reçue après notre arrivée ici, nous a fait à toutes un immense plaisir. Notre long voyage, la sensation d'être si loin de vous tous, me faisaient désirer des nouvelles plus que jamais.

Le 31 [décembre 1879], jour que tu nous écrivais, nous arrivions ici par une chaleur du mois de juillet chez nous : 74 degrés. Le colonel Hornbrook et sa dame, de la Virginie, qui ont fait la dernière partie du voyage avec nous, nous ont engagées à venir à Arlington avec eux, à trois milles de Jacksonville. C'est tout à fait la campagne, il n'y a que l'hôtel et cinq à six maisons privées. Un petit bateau à vapeur fait trois voyages par jour pour la commodité des personnes qui y demeurent. Nous sommes entourées d'orangers chargés de fruits, de magnolias et d'autres particuliers au pays. Un jardin entre l'hôtel et la rivière, dont les rosiers sont tout en fleurs, ajoute encore à la beauté de l'endroit.

Emma a fait la connaissance d'une jeune fille de New York, qui est bien distinguée. Elle est en promenade chez un M. Good qui demeure près d'ici; elle veut avoir Emma constamment avec elle.

Tes bons souhaits nous ont rappelé que vous ne nous oubliez pas. Nous parlions de vous le jour de l'An et je suis sûre que de votre côté vous pensiez à nous. Il me semble que, même à cette distance, vous deviez comprendre tous les vœux que je formais pour toute la famille.

Je ne voyage pas seule, mes amis m'accompagnent; j'ai toujours une pensée pour Auguste et toi et, à Mammoth Cave, il nous aurait fallu Gustave. Le Tennessee est, dit-on, la Suisse américaine : rien n'est plus beau que le chemin où passent les chars, de Nashville à Chattanooga. Les montagnes, les vallées, *Look out Mountain* qui est la pointe la plus élevée et dont nous faisons presque le tour, tout cela vu par un beau coucher de soleil nous a enthousiasmées au point que vous ne nous suffisiez plus, et je me suis écriée : « Si M. Bourassa était ici! »

Tu pars pour l'Europe⁸⁶, j'en suis fort aise. Nous nous verrons de l'autre côté, car je fais la traversée en juillet, si rien ne vient changer mes plans. Tu vois que ce n'est pas en te sauvant que tu m'éviteras.

⁸⁵ Arlington, un quartier de Jacksonville, Floride.

⁸⁶ Louisa et Auguste ne partiront pour l'Europe qu'en août 1888.

Bébé est parfaitement bien. C'est un plaisir pour moi de la voir courir avec son petit chapeau de paille. Tout le monde lui fait des caresses. Elle comprend un peu l'anglais, ce qui fait plaisir aux gens. Sa mère est mieux ici qu'elle n'a été encore; Emma, vous pouvez en juger par son portrait, n'est pas à plaindre, et moi je suis bien. Je suis allée à la ville hier pour le tour sur l'eau.

Tu parles de notre retour. Ne nous attendez pas avant avril. Nous irons à St. Augustine avant de quitter la Floride, et je pense que nous prendrons les *steamers* pour retourner au nord. J'évite les chars, car quoique nous ayons pris les Pullmans pour venir de Chicago, j'étais bien fatiguée vers la fin du voyage.

Emma vient de recevoir une lettre de son oncle Auguste, qui lui a fait bien plaisir. Elle sait apprécier ce qui vient de lui, et moi je la trouve privilégiée. Je ne me plains pas, tu écris pour les deux, mais ne me néglige pas.

Remercie Auguste pour moi de la jolie carte qu'il a eu l'attention de m'envoyer. Continuez à adresser à Jacksonville, c'est un point central et nous donnerons ici notre adresse quand nous changerons d'endroit.

J'ai appris que Joseph Loranger était à Jacksonville. Alors je suis allée au bureau de poste demander son adresse. Il avait quitté le Carleton House la veille pour St. Augustine. Comme nous y allons sous peu, j'espère le rencontrer. Je n'ai pas osé lui écrire, de crainte de déranger ses projets.

Je suppose que ta coiffe a fait sensation! Il me faudra la voir.

Les enfants se joignent à moi pour vous embrasser, sans oublier Marie, quand tu la verras.

Ta sœur affectionnée.

Émilienne



En mai 1881, Godfroy fait un second séjour à Saint-Jean-de-Dieu. Émilie-Anne repart pour l'Europe, avec sa fille Emma, laissant Alexina, son autre fille, avec Godfroy, son mari. Émilie-Anne et Emma visiteront l'Italie en mai 1883. Émilie-Anne est sans doute encore en voyage en Europe lors du mariage de son fils

Joseph Beaudry avec Ida Papineau. Sa signature n'apparaît pas au « contrat de mariage entre Joseph Beaudry et Ida Papineau », passé devant le notaire François-Joseph Durand le 30 août 1883, minute 10526; non plus au mariage du 1^{er} septembre 1883, célébré dans la cathédrale Saint-Jacques de Montréal. Louisa et Auguste et Alexina Beaudry sont présents à ce mariage.

L'Hon. A.C. Papineau⁸⁷
Montréal

Bruxelles, 5 décembre 1882

Mon cher Auguste,

Depuis que je suis à Bruxelles, je veux vous écrire, car c'est une des places qui me rappelle le mieux le voyage que nous avons fait ensemble, il y a déjà quinze ans. La ville a nécessairement augmenté durant cet espace de temps, néanmoins on y remarque beaucoup moins de différence qu'à Paris. Il y a aussi Londres dont les changements sont encore moins perceptibles qu'ici. Paris, il est vrai, n'a rien perdu de sa splendeur : les édifices détruits en 1871⁸⁸ étant presque tous reconstruits, sauf pourtant le palais des Tuileries, qui est toujours en ruines et qui attriste la vue en rappelant cette révolution récente, qui est encore dans toutes les mémoires. Mais c'est peut-être là la seule trace qui en soit restée; quant aux Français, ils n'en sont pas moins gais et paraissent, comme dans le passé, ne se soucier que de leurs plaisirs.

J'aime beaucoup mieux le caractère des Belges : bons, affables, toujours prêts à rendre service, ils ont de plus ce calme qui inspire la confiance. En France, on aime la France et non les Français; en Belgique, on aime également le pays et ses habitants.

J'ai bien pensé à vous lorsque j'ai appris la mort de votre bonne sœur, Mme Leman. Je sais combien cette perte vous a été sensible, moi qui connais l'affection qui unit toute votre famille. Je regrette d'apprendre la maladie du Dr Leman. Je souhaite de tout mon cœur que son voyage au Colorado le rétablisse parfaitement.

⁸⁷ Sur l'enveloppe, conservée : « L'Hon. A.C Papineau, 90 rue St Denis, Montréal, P.Q., Canada ».

⁸⁸ La Commune de Paris, 72 jours d'insurrection en mars-mai 1871.

Et vous, comment est votre santé cet hiver ? Songez-vous à venir nous retrouver l'année prochaine, ou bien faut-il renoncer à l'espoir de vous voir de ce côté ? Mme Bureau nous donne votre voyage comme chose certaine, mais je n'ai pas la même confiance qu'elle, et je crains bien que ce beau projet n'existe que dans son imagination. Ce que vous me disiez des prix élevés à Paris est bien tel que vous le présumiez; néanmoins on y trouve un certain confort dans des prix raisonnables. Il y a même ici une petite augmentation sur ceux d'autrefois. Nous connaissons bien la ville maintenant, et nous trouvons surtout un grand intérêt à visiter les musées qui sont nombreux, comme vous le savez, et très complets. Nous avons eu beaucoup de pluie, ce qui nous a empêchées jusqu'à présent d'aller à Anvers. Nous espérons faire le petit voyage prochainement. Nous irons aussi à Waterloo, mais je ne m'engage pas à faire de nouveau l'ascension du monument des Anglais. Nous avons aussi le projet d'aller finir l'hiver en Italie. Cette fois, je veux me rendre jusqu'à Lorette. Que n'êtes-vous de la partie, avec Louisa et Marie ? J'ai su par Alexina que cette bonne sœur était allée faire sa retraite à Saint-Hyacinthe. Je lui envie ces quelques jours de recueillement. J'espère qu'elle ne souffre pas de son rhumatisme cet hiver. Si vous ne pouvez m'écrire vous-même, priez-la de vous remplacer. Je sens que je suis bien en retard avec elle, mais je compte sur Alexina pour lui donner de nos nouvelles.

Je prie pour vous et votre famille, que le bon Dieu vous récompense de ce que vous avez fait pour moi et les miens.

Emma voulait vous écrire, mais elle se sent gênée, craignant de vous déranger avec son babillage. Moi, je compte sur votre indulgence et vous souhaite un *Merry Xmas*. Emma se joint à moi pour vous faire à tous mille amitiés.

Votre sœur affectionnée.

E.A. Beaudry



Lachine, 25 juillet 1885

Ma chère Louisa,

Nous sommes dans la main de Dieu. Il fait de nous ce qu'il lui plaît et qu'avons-nous à dire ? Le cœur souffre, les larmes coulent, mais la foi devient plus vive, et Dieu veut bien, dans ces cruels moments, nous laisser entrevoir quelques-unes des espérances chrétiennes. Ainsi, comme tu le dis, le cher ange que nous pleurons est sans doute allé rejoindre sa mère au ciel. Cette pensée est consolante, puisque je n'ai pu la conserver à mon pauvre Joseph⁸⁹!



Ida Papineau
Bru d'Émilie-Anne

Ma chère Louisa, ce n'est qu'à présent que je me rends bien compte de la mort d'Ida, son enfant me la rendant toujours présente. C'était sous ses yeux que j'en prenais soin, me demandant à chaque instant ce qu'elle aurait fait à ma place. Le dirais-je ? J'étais déjà attachée à ce cher petit qui me regardait avec ses yeux si doux. Ces petits êtres s'emparent vite de

⁸⁹ Ce « pauvre Joseph » est Joseph Beaudry, fils d'Émilie-Anne. Il avait épousé (Montréal, Saint-Jacques, 1^{er} septembre 1883) Ida Papineau, fille de Casimir-Fidèle Papineau et de Louise MacDonald. Or elle n'a pu « conserver » Ida à son pauvre Joseph, car Ida vient de mourir en couches, le 6 juin 1885, emmenant son enfant d'un mois avec elle. Émilie-Anne est frappée par un autre deuil.

notre cœur; aujourd'hui je le prie avec la confiance qu'il ne m'oubliera pas près de Dieu. Qu'il nous obtienne, à moi et aux miens, la résignation qui seule donnera du prix à nos épreuves. Joseph nous donne à tous un bon exemple, il accepte tout de la main de Dieu, et son cœur chrétien sait se soumettre sans se plaindre. Il veut être aussi généreux que l'a été sa chère Ida à son lit de mort, lorsqu'elle a fait à Dieu le sacrifice de sa vie d'une manière si admirable.

J'ai bien regretté ton absence dans un moment où ton affection m'aurait été si nécessaire, mais je savais que, quoiqu'éloignée, tu prenais part à mon chagrin. Il est bon de sentir que quelque part il y a une âme amie qui sympathise avec nous, quand tout semble s'écrouler autour de nous!

Nous avons tous été au cimetière y conduire notre cher bébé. Ai-je besoin de te dire que la promenade n'était pas gaie. Maintenant, nous sommes bien seules. Emma attend Alice⁹⁰, aussi Émilie Papineau⁹¹. J'ai invité Adrienne Couture⁹² pour Joséphine. C'est un triste été pour les enfants; jusqu'à présent elles n'ont eu que de la fatigue. Tu sais comment elles savent se dévouer quand il y a quelque chose à faire.

Quant à moi, un endroit ou un autre m'est indifférent. Je crois que je préfère être seule, afin de ne pas attrister les autres; ainsi je suis contente quand on me laisse pour un tour de chaloupe. Alors je prie Dieu et mon petit Henri⁹³ et j'essaie de m'habituer aux sacrifices si récents que nous venons de faire. Mes amitiés à ceux qui s'informent de moi. Prie pour ta sœur qui t'aime bien.

⁹⁰ Alice Dessaulles (1862-1934), fille de Georges-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet, épousera (Saint-Hyacinthe, 19 avril 1887) Henri Beaudry, fils aîné d'Émilie-Anne.

⁹¹ Peut-être Émilie Papineau (1859-1931), célibataire, fille de Denis-Émery Papineau et de Charlotte Gordon.

⁹² Adrienne Couture (1876-1904), née Rosita Adrienne Couture au Massachusetts, selon le recensement des États-Unis, en 1900, fille de Guillaume Couture et de Malvina Hazen, sa première épouse. Elle sera pensionnaire dans une institution à Paris en 1893. L.A. Dessaulles dit d'elle qu'« elle a le caractère indépendant, ne se pliant guère à toutes les petites bêtises des couvents. » Lettre à sa fille Caroline, 11 août 1893, dans *Paris illuminé : le sombre exil* (2019). Adrienne Couture épousera en 1899 Frederick Lincoln Pollock (1864-1922), né au Massachusetts, fils d'Andrew Fletcher Pollock et de Mary Briesler. Un enfant naîtra de cette union : Frederick Walter Pollock. *SAR* (Demandes d'adhésion à la Société nationale des Fils de la Révolution américaine), 1889-1970.

⁹³ Henri-Casimir-Joseph Beaudry, âgé d'un mois et demi, est inhumé le 16 juillet 1885, fils de Joseph Beaudry, agriculteur, et de défunte Ida Papineau. Premier petit-fils d'Émilie-Anne.

Émilianne

Sais-tu si M. Loranger a reçu ma réponse à sa lettre ? Fais-lui mes amitiés.

✂

À bord le *Westernland*⁹⁴, 13 juillet 1888

Ma chère Louisa,

Enfin nous revoyons la terre, après une traversée assez longue quoique agréable. Depuis trois jours, la mer est si tranquille qu'on dirait une rivière plutôt que l'Atlantique, si terrible parfois.



Alexina Beaudry
fille d'Émilie-Anne

⁹⁴ Le *Westernland*, vapeur de 5 500 tonneaux, ligne Red Star, avait fait son premier voyage en 1883, d'Anvers à New York. Longueur : 455 pieds; parmi les plus grands au monde. Émilie-Anne s'en va à Anvers avec sa fille Alexina et ses deux petites-filles, fuyant Godfroy. Elles seront accueillies à Anvers par Emma, sa fille, et John Hepworth, jeunes mariés qui vivent maintenant en Belgique. Émilie-Anne demeurera en Europe jusqu'en 1892.

Alexina et moi n'avons pas été malades, à notre grande surprise. Les enfants ont eu plus de peine à se faire au mouvement du vaisseau; elles ont été indisposées les premiers jours. Nous les avons fait servir sur le pont et maintenant, depuis longtemps, elles sont parfaitement bien et dansent avec les autres enfants, comme avant. Nous comptons débarquer demain après-midi, dix jours de mer, mais nous sommes rendues sur le continent. Quelle joie de revoir petite Emma qui nous attend!

Vous ferez bien de traverser dans la belle saison, il y a une immense différence, je t'assure. Choisissez aussi le temps de la nouvelle lune : la mer est plus calme. Ce vapeur-ci aurait un inconvénient pour toi; il y a deux escaliers entre les cabines et le pont. Sur le *Parisian*, il n'y en a qu'un. Sur celui-ci la table est meilleure et les lits, plus confortables.

En voyant les côtes de la Bretagne, je pense au père Plessis⁹⁵. Il est breton, n'est-ce pas ? Combien de fois je me suis rappelé avec bonheur sa promesse de prier pour nous. Il y a des moments dans la vie qui sont comme une compensation pour les jours de tristesse. Et celui où j'ai fait, chez vous, la connaissance de ce bon père est pour moi un bon souvenir qui m'accompagne dans mon voyage.

Comment sont tes chers malades, bonne sœur Louisa! Qu'il m'en coûte de vous quitter! et mes chers enfants donc! Nos sacrifices du cœur nous seront-ils comptés au dernier jour? Je l'espère, moi qui en ai tant fait. Aujourd'hui, jour anniversaire de la mort de mon mari, vingt ans! et tout m'est présent à l'esprit comme si c'était hier! Est-ce qu'il y a des femmes qui oublient ?

Prie pour ta petite sœur et écris-lui souvent, ce sera une bonne action; parle-moi de vous tous, Auguste, Marie, Mme Bureau. Fais-leur mes amitiés. Je t'embrasse ainsi que Marie. Gustave⁹⁶, Juliette et Marguerite ont fait un peu de la route avec nous, cela nous a fait du bien de les voir. Nous étions parties le cœur gros comme si nous ne devions plus jamais revoir ceux que nous aimons. Comme j'étais contente de les embrasser!

⁹⁵ Le père Louis-Antoine Plessis (1859-1919), dominicain français, adulé par Louisa. « De Paris on annonce la mort du révérend Père Plessis, l'éminent Dominicain qui prêcha, autrefois, deux carêmes à Notre-Dame de Montréal. Sa prédication planait dans les hauteurs de la philosophie et de la théologie. Lacordaire paraissait son modèle, et il avait souvent des envolées oratoires dignes de son maître. » *La Presse*, 22 août 1919, p. 4.

⁹⁶ Gustave Papineau et Juliette, son épouse; Marguerite Papineau, leur fille.

Nous arrivons à Flushing⁹⁷, où j'espère trouver une lettre d'Emma, et elle-même à Anvers, après toutes ces figures étrangères!

Ta sœur qui t'aime et qui a hâte de te revoir.

E.A. Beaudry



Heyst-sur-Mer⁹⁸, 28 juillet 1888

Ma chère Louisa,

Merci de ta lettre que j'ai reçue à Melle⁹⁹. Comme toujours j'ai besoin de savoir ce que vous faites et surtout quels sont vos projets pour l'automne. Maintenant que je suis de ce côté, je voudrais vous y voir aussi.

⁹⁷ Flushing [Vlissingen, Flessingue, Pays-Bas]. La ville est à l'entrée de l'Escaut, sur la mer du Nord. Les navires passent devant Flushing pour entrer dans l'Escaut qui mène à Anvers.

⁹⁸ Aujourd'hui Heist, partie de la commune de Knokke-Heist, en Flandre.

⁹⁹ Melle-lez-Gand, aujourd'hui Melle, ville flamande de Flandre-Orientale, à 12 km au sud-est de Gand.



Heyst-sur-Mer

Nous voici rendues au bord de la mer, après une bonne visite de dix jours chez Emma. John et elle étaient au quai à Anvers. Tu comprends avec quelle joie nous nous sommes embrassées! Le même soir, nous étions à Melle, confortablement installées chez des gens fort heureux de nous recevoir. Ils ont une très jolie maison avec tout ce qu'il faut pour un jeune ménage. Emma paraît si heureuse, cela fait plaisir de la voir! Elle espère bien que vous irez la voir chez elle, elle y compte même.

Quant à nous, après quelques semaines passées ici, nous nous proposons d'aller à Bruxelles, avec l'intention de nous y fixer. C'est possible que je loue un appartement, c'est le désir d'Alexina; je crois en effet que nous serions plus libres en ayant une bonne à qui laisser Émilie-Anne¹⁰⁰ quelquefois.

¹⁰⁰ Émilie-Anne Papineau (1884-1946), deuxième et dernière fille de Godfroy Papineau et d'Alexina Beaudry. Petite-fille d'Émilie-Anne Trudeau.

Ici, nous vivons dehors, les enfants ne se lassent pas du bord de la mer, et nous de même. La plage est superbe pour les bains. Alexina reprend ses forces, les enfants augmentent les leurs.

Le voyage de nos amis me paraît être ce qu'il y avait de mieux à faire comme distraction. Je ne m'attends pas à les voir. J'ai dit à Emma de ne pas s'attendre à les recevoir, qu'ils voyageaient pour cause de santé. Elle regrette bien de ne pas avoir leur adresse, elle faisait déjà bien des beaux projets pour les voir.

À quand votre traversée ? Prenez dans la ligne française. Écris-moi dès que vous serez décidés. J'ai bien hâte d'embrasser Marie et de la voir prendre un bon repas! Embrasse-la pour moi, en attendant; mes meilleures amitiés à Auguste ainsi qu'à Mme Bureau et à Hortense¹⁰¹.

Je t'ai écrit, en arrivant à Flushing, les nouvelles de notre traversée. Adresse encore à Melle. Comment a fini la maladie d'Adèle ? Alexina et les enfants vous embrassent tous.

Ta sœur qui t'aime.

E.A. Beaudry



Heyst-sur-Mer, 8 août 1888

Ma chère Louisa,

Nous sommes toujours ici, au bord de l'eau et quelquefois dans l'eau! Nous trouvons que le temps passe trop vite, car nous n'avons pas hâte de quitter un endroit où nous sommes toutes si bien et que nous aimons tant.

¹⁰¹ Hortense Villeneuve (1858-1931), née à Montréal, fille de Pierre-Édouard Villeneuve, commis à la Douane, et de Juliette Fortin. Musicienne, cantatrice. Sœur de Georges Villeneuve, capitaine et médecin. « Quatre lignes dans la colonne des décès d'un quotidien de la semaine dernière ont, seules, rappelé à la population le nom d'une de nos meilleures chanteuses légères d'autrefois. Pour la génération actuelle cela n'avait aucune signification, et, pourtant, nous, qui allions entendre de la musique il y a quarante ans, ou qui allions en faire dans les maisons nombreuses où l'on savait se divertir à autre chose qu'au *contract bridge* ou à la danse, nous aimions à entendre Hortense Villeneuve chanter de sa voix souple, brillante et intensément cultivée, des œuvres de Mozart et, à l'occasion, de Bach. » *Le Devoir*, 31 janvier 1931, p. 6.

Emma et John sont venus passer le dimanche avec nous, comme j'ai aimé cela! Nous avons eu du froid et souvent de la pluie, ces jours-ci il fait plus chaud, aussi il y a plus de monde. L'hôtel est plus gai, la promenade sur la digue, plus animée.

Vers la fin du mois, nous retournerons à Melle, nous y laisserons les enfants quelques jours, pendant qu'Alexina et moi irons à Bruxelles voir si nous y trouverions un appartement à notre goût pour l'hiver. Alors je serais prête à vous recevoir! Que j'ai hâte de savoir ce que vous avez décidé. J'attends une lettre de toi avec impatience.

Vendredi, nous sommes allées à Bruges, nous y avons vu ses deux vieilles églises, le vieil Hôtel de ville et un grand nombre de peintures remarquables. Au retour, quand les pensionnaires ici ont demandé à Émilie-Anne ce qu'il y avait à Bruges, elle a répondu : « Des grandes *chambres*. » Ce sont les églises et les salles de l'Hôtel de ville qui sont immenses! Ça me rappelle Joséphine qui, à Mount Vernon, voulait s'installer dans la chambre de Washington!

Je sais bien que quand on n'a rien à dire, on doit se taire; est-ce la même chose en écriture ? Cependant, il y a une chose que je ne saurais trop répéter, c'est que j'ai hâte de te revoir et de te dire de vive voix comme je vous aime tous. Emma m'a donné un conseil que j'essaie de suivre, c'est que pour recevoir des lettres il faut en écrire; jusqu'à présent, j'écris, j'écris, et je ne reçois rien, pourtant, oui, une lettre de toi et une de chère Alice, mais j'en veux encore.

Alexina et les enfants embrassent mon oncle et ma tante et cousine Marie, et moi je me joins à elles. Bonjour et au revoir, chère bonne sœur que j'aime.

À toi.

Émilie Anne



Bruxelles, 26 août 1888

Quelle joie pour moi, ma chère Louisa, d'apprendre l'arrivée du *Polynesian*¹⁰²! Est-il bien vrai que vous êtes de ce côté-ci! Comme j'ai hâte de vous voir, de savoir comment vous avez été pendant la traversée. J'espère que vous n'êtes pas trop fatigués. Donnez-nous de vos nouvelles et dites ce que vous allez faire, quand nous pouvons espérer vous voir, etc. Je t'avais écrit à Montréal, et Emma écrivait à Marie, vous invitant tous.

Alexina et moi avons passé la semaine ici. Nous avons loué un appartement (qui ne sera prêt que le 1^{er} [septembre]), et maintenant nous retournons à Melle chercher nos fillettes, qui sont restées avec leur tante, et puis nous venons nous caser pour l'hiver. Nous sommes toutes bien et si, si contentes de vous revoir, de vous embrasser. Mme Bureau est-elle avec vous ? À la hâte et au revoir.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

Adressez Melle jusqu'au 1^{er} septembre; après, 60 avenue de l'Hippodrome, Bruxelles, B.



Bruxelles, 31 août 1888

Ma chère Louisa,

Comme je suis peinée d'apprendre que vous avez eu une si vilaine traversée et que tu es encore souffrante! Si tu as besoin de moi, dis-le, je ne suis pas loin.

J'ai voulu t'écrire en recevant ta lettre de Moville, mais la pensée que la mienne ne t'arriverait que quand vous seriez à Paris m'a fait attendre. Maintenant, il me semble que vous devez être sur le continent. Écris-moi donc comment tu es et ce que vous faites. J'espère que vous n'êtes pas

¹⁰² Le *Polynesian* a fait le trajet Québec-Liverpool en août 1888, emmenant Louisa et Augustin-Cyrille en Europe.

rue des Moulins¹⁰³ : ce n'est pas ce qu'il vous faut. Allez donc dans un grand hôtel avec ascenseur, ou bien à l'hôtel de la Normandie, ou encore au British, rue Saint-Honoré. Mme Prévost¹⁰⁴ a bien aimé ce dernier. Je ne sais pas s'il a un ascenseur.

Nous avons laissé Emma depuis quelques jours et nous visitons un peu Bruxelles. Demain nous entrons dans notre petit chez-nous près du Bois de la Cambre¹⁰⁵. J'ai bien hâte de m'y rendre, depuis une quinzaine nous allons et venons, nos malles à une place, et nous à une autre, c'est si com-mode!

Dites-vous bien qu'il faut venir nous voir bientôt. Emma m'a recommandé de plaider pour elle. Elle compte vous avoir chez elle. Moi, je vais vous trouver un hôtel, à mon goût, d'où vous pourrez venir passer toutes vos journées avec nous.

On arrive chez nous avec un train à vapeur; nous sommes à dix minutes de la ville. Bruxelles est une ville gaie, animée, actuellement il y a une Exposition qui attire beaucoup de monde; nous ne l'avons pas encore visitée. Alexina et ses enfants sont bien, elles se joignent à moi pour embrasser mon oncle et ma tante Papineau et cousine Marie. Fais mes amitiés au cousin D¹⁰⁶. J'avais l'intention de lui écrire mon arrivée en Europe.

Ta sœur affectionnée.

Émilie Anne

P-S. Je t'ai déjà écrit un mot à l'Agence canadienne; l'as-tu reçu ?
Notre adresse est : 60 avenue de l'Hippodrome, Bruxelles.



¹⁰³ Rue des Moulins, 8, à Paris, hôtel où demeure le cousin L.A. Dessaulles.

¹⁰⁴ Rosalie-Victoire Bernard (1821-1907), née à Saint-Luc, a épousé (Montréal, 6 février 1838) Amable-Cyprien Prévost, marchand. Mme Prévost est veuve depuis 1872.

¹⁰⁵ Le Bois de la Cambre, un des plus beaux parcs d'Ixelles, banlieue de Bruxelles.

¹⁰⁶ Cousin Louis-Antoine Dessaulles (1818-1895), vit à Paris depuis 1878. À cette époque Dessaulles habite au 8, rue des Moulins, hôtel de la Côte d'Or. Émilie-Anne y avait vécu pendant plusieurs mois.

Madame Papineau

Bruxelles, 6 septembre 1888

Ma chère Louisa,

Que signifie ce long silence! Es-tu malade ou es-tu mécontente de moi ? J'ai écrit trois fois. Je crains de ne pas avoir la bonne adresse. J'ai essayé l'Agence canadienne, ensuite la Côte d'Or. Si tu es souffrante, Marie pourrait me donner un mot de nouvelles.

Je suis enfin installée à Bruxelles, près du Bois de la Cambre. J'ai été voir quel hôtel vous conviendrait ici, et je vous recommande l'hôtel de l'Europe, Place Royale; il n'y a pas d'ascenseur, mais on vous donnerait de bonnes chambres à l'entresol : une grande à 6 francs, une petite à 3 francs. Vous y seriez bien et vous n'y prendriez vos repas que quand cela vous conviendrait. Au Grand Hôtel, boulevard Anspach¹⁰⁷, il y a un ascenseur, les prix sont 7 francs pour une chambre pour deux. Je crois que vous aimerez mieux l'hôtel de l'Europe. Je pourrais vous retenir des chambres, car aux deux places il n'y en avait pas de libres quand j'y suis allée.

Si vous êtes à Paris et que vous jouissez de votre séjour là, j'en suis on ne peut plus heureuse, mais j'aimerais à le savoir. Vite, un petit mot pour me rassurer et me dire quand je vous verrai à Bruxelles. Je vous garderai chez moi longtemps, longtemps, en vous laissant retourner chaque soir à l'hôtel où vous serez mieux que dans mon petit appartement, qui est vraiment petit mais confortable. Emma vous attend aussi et se fait une grande joie de vous recevoir. Alexina et moi vous embrassons tous.

¹⁰⁷ Ce Grand Hôtel, très célèbre à l'époque, a survécu jusqu'en 1974.



Grand Hôtel du boulevard Anspach, Bruxelles

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

60, avenue de l'Hippodrome
Ixelles, Bruxelles



Bruxelles, 21 septembre 1888

Ma chère Louisa,

Tes deux cartes et ta bonne lettre sont venues me tirer d'inquiétude, il était temps! Cousin D. avait aussi eu la bonté de m'écrire, me disant où vous étiez. Que c'est agréable de penser que vous êtes si près de nous, à quelques heures de chemin de fer! Cela m'amuse aussi de vous savoir dans

le même appartement que j'ai occupé si longtemps, huit mois. J'espère qu'on l'a mis bien propre pour recevoir des personnes aussi distinguées.

Nous avons passé la semaine à visiter des pensionnats, pour y mettre petite Josie [Joséphine]. Nous la mettons chez les sœurs de Notre-Dame, rue Mercelis¹⁰⁸, Ixelles. Ce couvent est très bien situé, ayant de vastes jardins pour les récréations et l'enfant sera tout près de nous. La rentrée n'a lieu que le 2 octobre. C'est tard, n'est-ce pas ?

Emma et son mari sont venus passer un dimanche avec nous et ils doivent revenir encore cette semaine. Le dimanche d'Emma commence le samedi matin et dure jusqu'au lundi soir : c'est une vraie fête de famille. J'ai cru devoir satisfaire l'inquiétude et l'affection d'Emma pour son amie A¹⁰⁹. Il n'y avait aucune *raison* pour m'en empêcher. Peut-être même que les jeunes filles viendront avec vous en Belgique, nous serions tous si contents de les voir.

J'ai hâte de savoir quel endroit vous allez choisir pour l'hiver; les Pyrénées, sans doute, où le climat est si beau, dit-on. Je vous envie de vous envoler vers le sud et d'éviter ainsi les pluies et l'humidité du nord. J'espère que vous nous reviendrez tous en bonne santé.

Je suis flattée de voir mes lettres en si bonne compagnie, si les belles idées du père Fabre pouvaient m'arriver ainsi par je ne sais quel magnétisme! Il y a tant de choses extraordinaires de nos jours, qui sait! Mes prétentions sont grandes, j'avoue. Cependant, quand il s'agira d'affection, je compte bien passer première!

Alice, Henri, Joseph nous ont écrit chacun leur tour. Tous sont bien, ils sont revenus à la ville le 3 septembre. Marie fait bien d'écrire à Joseph; c'est un des nombreux amis qui vont manquer la maison si hospitalière de la rue Saint-Denis. Jos, il me semble, plus que tout autre, je me trompe, il faut excepter le futur docteur¹¹⁰, doit-il soupirer en voyant les toiles d'araignées!

¹⁰⁸ Aujourd'hui le pensionnat de l'Arbre Bénit, entre les rues Mercelis, de la Croix, avec un grand jardin de roses et de marronniers, une grotte de la Vierge et des plantations botaniques exotiques.

¹⁰⁹ Référence à Adine Bourassa, fille de Napoléon Bourassa et d'Azélie Papineau. Les sœurs Augustine et Adine Bourassa sont, avec Napoléon, leur père, en voyage en Europe.

¹¹⁰ Ce « futur docteur » est Georges Villeneuve, qui voyage, entre ses études, avec Louisa et Auguste.

Embrasse ma chère filleule pour moi. Je suis si contente qu'elle soit mieux. Mes meilleures amitiés à Auguste, au cousin D., ainsi qu'à M. Bourassa. Alexina vous fait, aussi elle, mille amitiés.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



Madame A.C. Papineau
Aux soins de M. J. Hepworth
Melle-lez-Gand
Belgique

Bruxelles, vendredi [5 octobre 1888]¹¹¹

Ma chère L.,

Je voudrais bien savoir ce que vous faites! Si vous allez à Anvers, nous irons aussi, après dimanche toutefois, à cause de la petite Joséphine qu'il nous faut aller voir. Je ne puis résister au plaisir d'être un peu plus longtemps en votre aimable compagnie. Nous partirions d'ici et vous de Gand, et nous nous retrouverions à l'hôtel, à l'hôtel du Grand Courrier, n'est-ce pas ? Si vous n'y allez pas, vous viendrez à Bruxelles et nous serons ensemble tout de même.

Dites-moi quel jour et à quelle heure vous attendre. Je voudrais vous rencontrer à la gare. Je m'occupe de vous trouver un logement. Amitiés à tous.

Ta sœur.

E.A.B.



¹¹¹ Carte postale portant un tampon du 5 octobre (Bruxelles) et du 6 octobre (Melle). Le 5 octobre 1888 est un vendredi.

Bruxelles, 24 octobre 1888

Ma chère Louisa,

Merci de ta carte postale. J'avais hâte de savoir si vous vous étiez bien rendus à Paris. Vous avez eu assez d'ennuis au départ, Auguste devait être fatigué de sa course pour une voiture. J'aurais dû en faire retenir une la veille. Quant à nous, nous avons pris une voiture à la porte de Namur et nous sommes arrivées cinq minutes trop tard! Je dis souvent que je n'aime pas un départ; celui-ci est étrange et veut dire que vous nous reviendrez au printemps. J'aime à le croire.

Emma s'est bien rendue à Melle, elle écrit qu'un peu de paresse l'a remise de la fatigue du voyage. J'ai reçu une belle lettre de Joseph¹¹² le jour de la fête du Rosaire. Lui, Henri et Alice (et beaucoup d'autres, j'imagine!) sont allés à Saint-Jacques entendre le père Plessis qui, comme toujours, a été très éloquent.

Lundi, nous avons été à l'Exposition. Tu as bien fait de ne pas y aller, c'est bien, bien fatigant à visiter.

Je n'ai pas grand goût pour écrire, ne sachant pas quand ma lettre te parviendra. Parle-moi de votre visite à Dijon; si le père Fabre est aussi content de vous voir que je l'ai été quand vous êtes venus ici. Il a toutes mes sympathies, quoique je ne le connaisse pas personnellement, à mon grand regret.

Après une grande joie vient la réaction. Je t'avouerai que je trouve un grand vide dans la maison et que je n'ai plus le goût d'y demeurer. Ainsi nous sortons constamment depuis votre départ. Nous partons dans quelques instants pour la ville, ce qui est presque un voyage, comme tu sais. Heureusement qu'il fait un temps splendide et que nous pouvons courir, cela distrait. Fais-moi l'amitié d'une carte postale, au moins une fois la semaine, et j'essaierai d'être satisfaite.

Vous feriez bien d'aller à Hyères, vous aimerez la compagnie des dames Papineau, on aime tant les gens de son pays quand on est à l'étranger¹¹³.

¹¹² Joseph Beaudry, son fils. La lettre est du 7 octobre 1888, jour de la fête du Rosaire, une inspiration dominicaine.

¹¹³ Émilie-Anne fait ici allusion à la femme d'Amédée Papineau (Marie Westcott) et sa fille Marie-Louise Papineau, toutes deux rencontrées par Louisa à Paris et ensuite à Hyères.

Quand même vous ne seriez pas au même hôtel, vous les verriez toujours quelquefois.

Embrasse Marie pour moi, je m'ennuie d'elle, je m'étais vite habituée à l'avoir tout près de moi. Mes amitiés à Auguste; Alexina vous fait aussi à tous mille amitiés.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



John Hepworth

Bruxelles, 12 novembre 1888

Ma chère Louisa,

Êtes-vous rendus à votre destination ou bien roulez-vous toujours en chemin de fer ? J'espère que vous êtes dans un endroit moins froid que celui où nous sommes restées, pauvres nous qui avons été obligées de faire venir Emma pour nous consoler de votre départ ! Cette bonne Emma a passé plusieurs jours avec nous et John est venu aussi ; nous avons été ensemble à l'Exposition, Alexina et moi aimions à y retourner, car elle se ferme cette semaine.

J'ai loué pour le 1^{er} décembre un joli appartement, cinq pièces, au premier ; salon, salle, cuisine et deux chambres. Cette fois, je suis au centre de la ville (je suis assez ennuyée du tram !) : 2, Place du Petit Sablon, en face de l'église du même nom, que nous avons été voir ensemble. Auguste trouvera facilement la place sur le plan de Bruxelles. La maison est tout au coin de la place, alors nous n'avons que la rue de la Régence à traverser pour arriver à l'église. Nous serons près de la Place Royale et près des musées ; de plus, nous louons de Mme Wehrle, qui est presque une connaissance, comme ceci : c'est la sœur de la personne qui est à la banque Sufols, où je retire mes chèques, alors j'ai toute confiance en elle.

Henri m'écrit une longue lettre avec de bonnes nouvelles de ses affaires. Polyxène est arrivée, dit-il, avec la nouvelle que l'oncle Prudent [Beaudry] viendra au Canada l'été prochain. Il achète, dit-on, leur propriété de la rue Sherbrooke pour 50 000 \$. C'est plus sensé que le mariage ridicule dont on a parlé. Je savais bien que Polyxène¹¹⁴ ne ferait pas une telle sottise ! L'oncle Prudent a aussi fait demander à sa sœur Marguerite¹¹⁵ ce qu'il lui faudrait de plus pour se loger convenablement et vivre avec confort. C'est encore, sans doute, d'après les conseils de sa nièce si calomniée ! On ne peut demander mieux !

La succursale J.L. Beaudry doit nous payer notre réclamation au milieu de novembre. Henri a des plans gigantesques : il veut bâtir pour lui et pour

¹¹⁴ L'oncle Prudent Beaudry voulait-il épouser Polyxène, sa nièce, qui est veuve depuis 1885 ?

¹¹⁵ Marguerite Beaudry (1827-1907), sœur de défunt Joseph, de Prudent et de Jean-Louis Beaudry. Belle-sœur d'Émilie-Anne. Elle décédera, rentière et célibataire, à Montréal. « Service jeudi [20 juin 1907] à 9¼ heures, à la chapelle de l'Hospice des Incurables, Notre-Dame-de-Grâce. » *La Presse*, 19 juin 1907, p. 13.

nous, le haut pour nous et le bas pour lui-même. Donc on ne songe pas à me laisser dans ce pays-ci! Pauvres enfants, je leur rends bien leur affection! Mais comme ce sera difficile de laisser Emma! Cependant, alors comme toujours, que la volonté de Dieu soit faite!

J'ai été si heureuse des bonnes nouvelles de notre chère A. Marie devrait bien en écrire à Joseph, moi je ne lui en parle jamais.

J'ai reçu une lettre d'Ottawa; pauvre Corinne a du trouble avec ses petits-enfants¹¹⁶ : la nourrice est partie dans un accès de colère et quand, le lendemain, elle a voulu revenir, Corinne a préféré la renvoyer, ne pouvant plus l'endurer. Les enfants sont bien et, de plus, bien beaux. Comme le grand-père¹¹⁷ doit les aimer!

Lundi prochain nous allons à Melle, bonne, enfants et nous; nous y resterons quelques jours.

Un mot, ma chère bonne sœur Louisa, pour me dire si vous vous êtes bien rendus et si vous aimez Hyères.

Nos amitiés à Auguste, Marie, ainsi qu'aux bons amis qui sont avec vous.

Ta sœur bien affectionnée.

Émilie Anne

P.S. Peut-être que tu m'écris, aussi toi, alors nos lettres se croiseront, comme les dernières.

E.A.B



¹¹⁶ Les petits-enfants de Corinne et de Toussaint Trudeau (frère d'Émilie-Anne) sont : Charles-Toussaint et Harold-Whitman, des jumeaux, nés à Saint-Jean-sur-Richelieu en janvier 1888, fils de Louis Trudeau, ingénieur civil, et d'Anne Herring Whitman. Charles-Toussaint Trudeau vivra jusqu'en 1970; Harol-Whitman mourra en 1889.

¹¹⁷ Le grand-père est Toussaint Trudeau, frère d'Émilie-Anne.

Bruxelles, 15 novembre 1888

Ma chère Louisa,

Tu écris dimanche; moi, lundi, mais ma lettre fait un tour à Paris avant de t'arriver. Il nous faudrait un téléphone; pourtant, peut-être parlerions-nous toutes deux en même temps!

J'espère que vous allez vous reposer à Hyères, vous avez eu bien de la fatigue. Il fait trop froid pour voyager, c'est plus agréable le printemps et l'été.

Nos projets sont un peu changés pour Melle, nous y allons demain; c'est toujours une grande fête pour nous d'aller voir Emma. Son mari vient de faire mettre un poêle américain dans le passage. J'ai hâte de voir si ça réussit.

Prie toujours pour moi, chère bonne sœur; j'en fais autant pour toi et les tiens. C'est encore un échange entre nous, un peu comme nos lettres. Tu donnes du bien bon pour recevoir du médiocre, mais c'est de tout cœur!

Auguste, comme toujours, voudrait me faire partager ce que vous rencontrez de bon dans la vie; merci de cette pensée, c'est toujours le même bon frère pour moi. Fais-lui mes meilleures amitiés, ainsi qu'à Marie.

Alexina est allée dire à Joséphine de ne pas nous attendre dimanche. La fillette est toujours contente du pensionnat.

Emma n'a pas changé d'idée, c'est son expression à elle : elle se dit bien à présent. Cependant je la trouve un peu moins forte qu'autrefois.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



Bruxelles, 7 décembre 1888
Place du Petit Sablon, 2

Ma chère Louisa,

Sévère pour les autres et indulgent pour soi-même : est-ce là la doctrine chrétienne ? Tu vas me dire que je me trompe. Quand tu es

longtemps sans m'écrire, je me plains et moi je remets de jour en jour sans trouver cela mal.

Enfin nous voici installées au Petit Sablon, nous aimons beaucoup notre appartement. Il est plus joli et plus commode que l'autre, et surtout si près de tout ce qui nous intéresse dans Bruxelles. Nous aimons aussi la jeune femme chez qui nous sommes; elle a une gentille petite fille de dix mois qui me fait penser à bébé chez Henri.

Je vous envie bien un peu vos roses et le soleil du sud, cependant nous avons du beau temps aussi nous, il ne fait pas très froid. Je trouve, comme toi, que c'est triste d'être ainsi éloignées l'une de l'autre, mais malgré tout le plaisir que j'aurais à aller vous retrouver, je ne puis le faire raisonnablement. J'irai vous voir à Paris, si rien ne vient déranger nos projets. Que les Français se hâtent de faire leur coup d'état ou qu'ils le retardent, nous voulons voir l'Exposition, n'est-ce pas ?

Je suis si contente que tu sois mieux; quand nous serons de nouveau au Canada, nous irons ensemble passer les hivers au sud.

Mme Dessaulles [Fanny Leman] est bien aimable de penser à nous; nous parlons souvent d'elle, Alexina et moi. Alexina, comme tu sais, l'aime beaucoup; fais-lui donc mes amitiés.

Emma vient nous voir demain; son mari viendra dimanche. Nous avons eu bien du plaisir dans notre visite à Melle : nous avons fait la connaissance des amis d'Emma, M. et Mme Knight, Mlle Chapman, l'abbé Hearne, un homme aimable et spirituel. Nous avons été à Wetteren. Albert¹¹⁸ s'est bien informé de vous tous. J'aime à l'entendre parler d'Auguste, il l'admire tant. Nous avons été toute une semaine dans notre promenade. Bonne Emma est parfaitement bien.

Émilie-Anne¹¹⁹ a eu bien de la joie hier : la Saint-Nicolas est fêtée ici comme le jour de l'An chez nous, alors elle a reçu une poupée de Mme Wehrle et des jouets de sa mère et de moi. Elle a été si surprise, pauvre chou! qui voyait toutes les belles choses dans les vitrines, sans jamais en demander, et qui croyait que saint Nicolas ne penserait pas à elle parce qu'elle n'est pas belge!

¹¹⁸ Albert Hepworth (1856-1898), né à Gand, fils de Matthew Hepworth et d'Eliza Standring. Frère de John Hepworth et beau-frère d'Emma.

¹¹⁹ Émilie-Anne Papineau (1884-1946), née à Papineauville le 28 juillet 1884, fille de Godfroy Papineau et d'Alexina Beaudry. Elle a 4 ans en 1888.



Fabronius

BRUXELLES

Émilie-Anne Papineau 1884-1946¹²⁰

¹²⁰ BAnQ, P7, S13, D1, P141.

Bonsoir, chère bonne sœur que j'aime tant. Excuse mon griffonnage : j'ai eu la fantaisie d'écrire sur mes genoux pour ne pas quitter mon fauteuil et cela va mal.

Alexina se joint à moi pour vous faire à tous mille amitiés.

Ta sœur affectionnée.

Émilie Anne



Bruxelles, 22 décembre 1888
2, Place du Petit Sablon

Ma chère Louisa,

Merci de ta jolie carte, la vue des palmiers nous fait du bien à nous, gens du nord. J'envie les gens qui réussissent à faire les choses trop vite! Il me vient une idée, tu pourrais réparer ton erreur en m'en envoyant une autre au jour de l'An, c'est là une bonne idée, n'est-ce pas ?

J'ai eu le tort de prendre le rhume, cela m'ennuie, je crains d'en avoir pour longtemps sans pouvoir m'en débarrasser à cette saison si humide.

Imagine-toi que j'ai pour voisin un violoniste qui me tourne la tête : il me reporte à mes quinze ans. Je suis tentée parfois de courir au piano (j'ai un piano dans mon salon) jouer la Pastorale et de lui demander de m'accompagner comme autrefois, ce pauvre Bienvenu! Après tout, les illusions sont peut-être ce qu'il y a de mieux dans la vie. Après les avoir quittées pour essayer de la vie réelle, pourquoi ne pas y revenir ? Que penses-tu de moi ? Ne va pas rire, tu es une aînée!

C'est vrai que nous sommes toujours en promenade entre Melle et Bruxelles. Emma vient de nous laisser et déjà nous songeons à aller chez elle. Nous y allons pour le jour de l'An. Après une longue discussion, elle nous a fait consentir à aller là plutôt qu'elle chez nous. Joséphine a cinq jours de congé à partir de samedi 29, alors nous partons toute la famille pour Melle, lundi 31.

Je savais que tu t'intéressais à ta filleule. Tu comprends qu'elle a besoin de conseils! Elle nous veut toujours à Melle.

Que je suis contente de penser que Joseph ira à Barnston pour Noël. Pauvre Jos, il aime tant à aller voir Victor! Henri m'écrit qu'ils vont tous à

Saint-Hyacinthe pour le jour de l'An, même Joseph! Mme Dessaulles est vraiment une bonne amie, comme je l'aime, pour l'amitié qu'elle sait si bien nous témoigner en toute occasion.

Gustave et Juliette sont mal partagés, qu'ils doivent se déplaire! Saint-Jean était beau à côté de cela!

La bonne nouvelle que tu me donnes d'Adine¹²¹ me fait une joie sensible. Que Dieu veuille écouter nos prières et la ramener à la santé, chère petite cousine qu'on ne peut connaître sans aimer.

Je reçois bien des nouvelles du Canada, mais je sais que tu en as, aussi toi. Baby¹²², chez Henri, a deux dents, c'est sans doute ce qui l'a rendu si incommode.

As-tu appris la mort de Mme Leblanc¹²³ ? Celle que nous connaissons; et aussi la mort du juge Globensky¹²⁴ ?

Bonsoir, chère bonne sœur, prie pour moi, j'y compte! Mes amitiés à Auguste, à Marie et aux amis du Canada.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



Bruxelles, 20 janvier 1889

Ma chère Louisa,

Sais-tu comme je manque tes chères bonnes lettres, quand tu es plus d'une semaine sans m'écrire ? Et voici qu'en examinant bien la question je

¹²¹ Adine Bourassa (1863-1951), fille de Napoléon Bourassa et d'Azélie Papineau.

¹²² Henri Beaudry (1888-1965), prénommé Henri comme son père, est né à Montréal le 20 janvier 1888, fils de Henri Beaudry et d'Alice Dessaulles.

¹²³ Marguerite Wilson (1816-1888), sœur de Charles Wilson qui fut maire de Montréal. Elle avait épousé d'abord Jean-Baptiste-Alexandre Couillard, un des fondateurs de la maison de commerce Wilson & Couillard; en secondes noces, Marguerite Wilson a épousé (Montréal, 28 septembre 1868) Charles-André Leblanc, avocat, veuf de Julie Dumont, de la paroisse Saint-Jacques de Montréal. En 1888, elle est inhumée à Montréal dans le caveau de la famille Couillard au cimetière Mont-Royal. *L'Étendard*, 1^{er} décembre 1888, p. 4.

¹²⁴ Benjamin Globensky (1840-1888), né à Varennes, fils de Benjamin Globensky, médecin, et d'Éléonore LeMoyné de Martigny. Décédé à Montréal le 2 décembre 1888.

vois que c'est moi qui suis en faute, moi qui n'ai pas répondu à ta dernière lettre. Pardonne-moi, je ne sais plus remplir aucun de mes devoirs, si je néglige ceux qui me procurent tant de plaisir. J'ai bien hâte de savoir si vous avez des nouvelles du Canada concernant le congé d'Auguste¹²⁵ et ce que sont vos projets pour le printemps. Quant à nous, nous en avons formé un beau : celui de remettre notre appartement à Pâques et d'aller passer trois semaines à Paris, pour ensuite nous rendre auprès d'Emma pour au moins six semaines. Mais voici nos plans défaits par un congé de Pâques au pensionnat de Joséphine. On donne un congé de 15 jours, alors nous aimons à recevoir notre fillette ici, et nous sommes à nous demander quand nous placerons notre course à Paris. C'est le printemps qui est agréable pour voyager, et notre printemps à nous se trouve pris. Je suppose que nous nous reprendrons durant l'été, les grandes vacances ne sont données qu'au mois d'août.

Cette semaine, Mme Bevernage et ses fillettes sont venues passer une journée avec nous; il faisait beau heureusement, alors nous avons pu revoir Bruxelles avec elles. Elles sont retournées à Gand par le dernier train. Mme Bevernage demande toujours de vos nouvelles. Mary est venue de Brighton pour les vacances de Noël, vacances de cinq semaines!

J'ai appris la mort de Mme Viger¹²⁶ et celle de cette pauvre Zoé¹²⁷, que tu m'annonçais dans ta dernière lettre; deux de nos amies de jeunesse. Il y a aussi une de mes nièces Guénette de morte : Mme Paul Labelle¹²⁸, tu ne l'as pas connue peut-être; elle laisse deux petites filles qu'elle a très bien élevées. Elle m'avait envoyé un joli bouquet avant mon départ. J'ai dû lui écrire pour l'en remercier, ne pouvant aller à Terrebonne, où elle demeurait alors, lui faire mes adieux. Tous les membres de cette famille m'ont toujours montré bien de l'affection.

¹²⁵ Le juge Augustin-Cyrille Papineau obtiendra son congé et prendra sa retraite à la fin de ce voyage en Europe. Voir sa *Correspondance*.

¹²⁶ Caroline Laflamme (1830-1888), veuve de Louis Labrèche-Viger (1823-1872). Comme son frère Léopold Laflamme, Caroline, veuve Viger, demeurait voisine d'Augustin-Cyrille Papineau, rue Saint-Denis. Elle est inhumée à Montréal le 27 décembre 1888.

¹²⁷ Zoé Loranger, âgée de 61 ans, fille de Louis-Joseph Loranger et de Louise Dugal, est inhumée à Montréal le 12 décembre 1888; témoins : Joseph Simard, notaire, et Louis-Wilfrid Marchand, avocat.

¹²⁸ Delphine Guénette, épouse de Honoré-Paul Labelle, marchand, et fabricant de meubles, a été inhumée à Montréal le 17 octobre 1888. Elle était fille de François Guénette, forgeron à Sainte-Anne-des-Plaines, et d'Aurélié Beaudry (sœur de Joseph et de Jean-Louis Beaudry).

T'ai-je dit que Polyxène avait été faire visite à Alice ? Elle a été très aimable, paraît-il, a fait beaucoup de compliments de baby, a trouvé qu'il ressemblait à son père et à son grand-père ! Je suis si contente pour Alice, afin que ses petites sœurs puissent voir leurs cousines chez elle. C'est ton ouvrage, ma chère, et je t'en remercie de tout mon cœur.

Comment est Marie ? Elle devrait bien essayer le papier Wlinsi pour ses reins. J'ai grande confiance en ce dérivatif. J'ai guéri mon rhume ainsi, celui d'Émilie-Anne et tous nos rhumatismes ! Je t'envoie le livret dans un journal pour vous y faire penser. Cela ne peut pas faire de mal et fait souvent du bien, sans faire souffrir, ni causer d'ennuis. À la place de Marie, je m'en tiendrais un carton à la main ! toujours prête à m'en appliquer une feuille tous les deux jours ! Qu'elle écoute sa marraine qui lui veut du bien et qui l'embrasse bien, bien des fois.

Mes meilleures amitiés à Auguste ainsi qu'aux amis du Canada. Dis à M. Bourassa que je dormais !

Ta sœur bien affectonnée.

Émilie Anne



Bruxelles, 30 janvier 1889

Ma chère Louisa,

Je ne trouve pas que vous soyez si bien dans votre beau pays, vous êtes tous plus ou moins malades, vous feriez mieux de venir en Belgique ! On dit que c'est bon pour la santé de changer d'endroit. C'est peut-être là tout le secret du bien que l'on retire des voyages. Venez nous voir à présent. Je parle en égoïste, je sais, mais, vois-tu, je pense au temps où vous serez là-bas, au Canada, si loin, si loin. Alors il me faudra bien être raisonnable.

Emma vient cette après-midi. C'est une fête pour nous quand elle nous donne ainsi quelques jours. Son mari et Albert viendront dimanche.

Alexina a reçu une lettre d'Alice, qui dit qu'elle a dû quitter Saint-Hyacinthe plus tôt qu'elle en avait l'intention, parce que sa bonne avait pris la rougeole. Elle donne aussi des nouvelles de tout notre monde : pauvre Caroline, dont les enfants ont la rougeole, ce qui empêche les aînés d'aller au collège (à cause de la contagion), et tu sais qu'elle attend le septième

en mars. Je les plains de tout mon cœur, elle et sa mère. La rougeole est aussi chez Alex. Archambault, paraît-il, mais légère.

Pauvre petite Juliette, que je suis peinée de ses troubles et de son peu de santé! J'y pense souvent, donne-m'en encore des nouvelles et puis comment est Gustave, cet hiver ?

Je lis un assez beau livre : *Le bonheur au ciel*, par le père Faure¹²⁹. Que je voudrais y aller! Là, nous en aurons fini avec les chagrins, les peines, les inquiétudes de cette pauvre vie. Il nous fait voir d'abord les misères de cette vie et notre soif de bonheur; ensuite, ce qui nous attend au ciel, et puis tous les nôtres que nous y retrouverons. Il cite plusieurs auteurs et même quelques poètes, les vers de Lamartine sur l'immortalité, qui finissent par ces deux ci :

*Témoin de ta puissance et sûr de ta bonté,
J'attends le jour sans fin de l'immortalité*¹³⁰.

On m'appelle pour dîner et, comme je suis encore de la terre, je laisse là mes citations sur le ciel!

Donne-moi des nouvelles de Marie, embrasse-la pour moi. Mes meilleures amitiés à Auguste.

Ta sœur qui t'aime bien.

Émilie Anne



Bruxelles, 23 février 1889

Ma chère Louisa,

Ta chère lettre, tant désirée, m'a fait un vif plaisir. Merci à Auguste et à toi de la confiance et de l'amitié que vous me témoignez. Je vous le rends bien, Dieu le sait!

¹²⁹ Henri Faure (1839-1922), *À ceux qui souffrent. Le bonheur au ciel, ou les larmes de l'exil et les joies de la patrie, d'après saint Thomas, les docteurs et les saints*, Lyon, 1885, 320 p.

¹³⁰ Lamartine, « La Prière », dans *Méditations poétiques*, XVI.

Je suis si contente que vous fassiez le voyage d'Italie, puisque vous en êtes si près : Auguste va se sentir rajeuni de 22 ans en revoyant Rome¹³¹. J'ai été énormément tentée de faire la folie de courir vous rejoindre, mais à notre âge la raison suit de près la première impulsion. Cependant, nous aussi, nous comptons nous agiter un peu; nous irons à Paris passer la première quinzaine d'avril, avec l'espoir d'y retourner en juillet voir l'Exposition¹³², si toutefois Emma peut alors garder petite Émilie-Anne. Dans le cas contraire, nous attendrions au mois d'octobre, après la rentrée de Joséphine. Je n'ai pas affaire au gouvernement, Dieu merci, mais j'ai, aussi moi, quelques roues qui ne veulent pas aller : les petites et les grandes vacances, la maladie d'Emma pendant les plus beaux mois de l'année, et pourtant j'ai bien hâte de faire voir Paris à Alexina. Un autre ennui, il faut donner avis tant d'avance, quand on quitte un appartement, qu'il nous faut tout décider dès maintenant. Si j'avais l'espoir de vous voir à Bruxelles à la fin d'avril ou en mai, je garderais mes chambres ici, si vous veniez alors passer quelque temps avec nous. J'ai un grand salon, nous serions ensemble tout le jour, et vous pourriez avoir de *bonnes* chambres à coucher au *Culliford* qui est tout près d'ici. Disons, loin comme de chez nous autrefois chez les tantes Trudeau (nous vois-tu il y a 50 ans ?). Je voudrais bien ne pas vous tourmenter, vous avez assez de choses à concilier, mais dis-moi donc, pensez-vous à trois mois ou à trois semaines pour l'Italie ? Et reviendrez-vous par la Belgique ? Je t'ennuie, n'est-ce pas, mais ça serait si beau de vous attendre ici; je me consolerais du chagrin que j'ai quand je pense que vous faites à présent le trajet que nous ferons seules l'année prochaine tout probablement.

Ne garde pas un rhume, il faut t'en débarrasser avant ton voyage. Mes prescriptions se ressemblent, tu me diras, mais n'importe : un papier Wlinsky entre les deux épaules soulage Émilie-Anne dès qu'elle prend du froid. Le fait est qu'elle en a presque constamment un sur elle. Essaie-le, tu ne le regretteras pas.

As-tu appris la mort de l'enfant de Louis Trudeau, celui qui a toujours été si malade ? Je crois qu'il est mort la même semaine que ce pauvre Ovide Perrault. J'ai bien pensé à Corinne. Je veux lui écrire, je sens que je suis déjà bien en retard.

¹³¹ Auguste a vu l'Italie pendant le voyage de 1867, il y a 22 ans.

¹³² L'Exposition universelle, à Paris, pour célébrer le centenaire de la Révolution française de 1789.

Je me suis occupée, cette semaine, à préparer des petits effets pour Emma. Je lui ai envoyé aujourd'hui, pour sa fête, un carton bien rempli : manteau, chapeau, robe de baptême, etc., et une autre robe que j'ai confectionnée moi-même. En travaillant pour elle, je vis dans le passé, 28 ans. Comme les années s'en vont! Mon mari, notre bonne sœur Alexina, l'oncle Prudent¹³³, toi et moi, je nous revois tous ensemble, quels changements depuis ce temps!



Corinne Perrault, épouse de Toussaint Trudeau¹³⁴

¹³³ Prudent Beaudry (1816-1893), fils de Prudent Beaudry et de Marie-Anne Bohémier. Maire de Los Angeles (1874-1876), où il a vécu longtemps. Décédera à Los Angeles le 29 mai 1893, inhumé à Montréal le 10 juin au cimetière Notre-Dame-des-Neiges. Beau-frère d'Émilie-Anne et oncle d'Alexina. Cet oncle Prudent, richissime, avait donné à Alexina, quand elle avait épousé Godfroy, un terrain à Los Angeles, rue Angelina. Voir le contrat de mariage de Godfroy et Alexina, devant le notaire François-Joseph Durand, 31 décembre 1876, minute 6575½.

¹³⁴ William Notman (Paisley, Écosse, 1826 – Montréal, 1891), *Madame Toussaint Trudeau, née Corinne Perreault*, entre 1869 et 1877; carte de visite, albumine, 10,4 x 6,3 cm (carte); 9,3 x 5,8 cm (image), MNBAQ, Collection Jeanne Bourassa (P31.SA.P5).

Je suis si contente que Marie se sente un peu mieux. Fais-lui mes amitiés. Dis à Auguste comme sa lettre m'a fait plaisir. Je ne m'attendais pas à ce qu'il m'écrive, lui, qui a tant besoin de repos. Je sais que c'est une faveur quand il le fait, j'en suis flattée et je l'en remercie.

Quant à toi, je suis sans pitié. Te rappelles-tu une de nos conventions : deux de tes lettres pour une des miennes ? Si nous faisons de même, qu'en dis-tu ? Non pas que ça me coûte de t'écrire, au contraire, mais tu t'épargnerais un peu de ma prose.

Mes amitiés à Auguste ainsi qu'aux Bourassa. Doivent-ils vous accompagner pour le voyage d'Italie ? Ça serait très agréable pour tous.

Ta sœur affectionnée.

Émilie Anne



Bruxelles, 12 mars 1889

Ma chère Louisa,

Je voudrais bien savoir où vous êtes et ce que vous faites; je suis trop curieuse peut-être, ce serait une bonne pénitence pour moi pendant le carême, de renoncer à m'occuper de toi. Mais Dieu n'en demande pas tant. Il permet que je m'inquiète de ma bonne sœur Louisa qui, enfin, voit Rome et Naples! Je suis si contente que vous fassiez ce voyage d'Italie. À Naples, tu dois faire de beaux tours de voiture, on ne se lasse pas de la vue de la mer, n'est-ce pas ? Ne vous laissez pas gagner à aller à Capri. Nous y sommes allées, Emma et moi, et nous l'avons regretté. Le vaisseau était petit et la mer, agitée, si bien que nous n'avons pu voir la grotte.

Alexina et moi, nous sommes assez occupées à de petites choses, il est vrai, mais justement des choses qui demandent du temps. Nous nous préparons à quitter Bruxelles pour tout l'été. Alors nous voulons avoir dès maintenant ce qu'il nous faut pour la saison. Moi, je répare mes vieilleries; Alexina habille ses fillettes et Joséphine en profite pour déchirer toutes ses robes! Marie se souvient-elle de son temps de couvent ?

Nous venons d'apprendre une triste nouvelle : la mort de Hercule Beaudry¹³⁵! Il n'a été malade que deux jours, paraît-il, une inflammation pulmonaire. J'ai écrit un mot d'amitié à Polyxène, sans faire la moindre allusion aux malentendus qui ont existé pendant de si longues années.

Emma a passé quelques jours avec nous, j'ai eu un peu d'inquiétude pendant qu'elle était ici. Elle a glissé (il y avait de la boue et un peu de neige) et elle est tombée sur le trottoir, mais elle n'a pas eu de mal, et depuis elle m'a écrit qu'elle était parfaitement bien. Ah! à présent, sais-tu, j'ai hâte d'être installée à Melle; nous avons trouvé à nous loger dans un hôtel, sur la grande rue, de bonnes chambres; quant à la nourriture, nous n'aurons peut-être que des pommes cuites, comme devait avoir Gustave aux États-Unis!

Merci de m'avoir donné votre itinéraire de voyage; si nous pouvions nous voir à Paris en juillet et à Ostende ou à Heyst ensuite, puis vous viendriez dire adieu à Emma avant de retourner au Canada! Je suis de bonne humeur quand je fais de si beaux projets pour l'été! En attendant, prions les uns pour les autres; nous en avons tous besoin, ceux qui voyagent et ceux qui ne voyagent pas.

Du 3 avril au 18, nous serons à Paris, 8 rue des Moulins (je vais écrire pour demander des chambres), ensuite mon adresse sera à Melle, aux soins de Hepworth.

Mes meilleures amitiés à Auguste et j'embrasse ma filleule et petite Adine.

Ta sœur qui t'aime.

E.A. Beaudry



¹³⁵ Hercule Beaudry (1848-1889), né Hercule-Jean-Baptiste, à Montréal le 20 mars 1848, fils de Jean-Baptiste Beaudry, marchand, et de Marie-Anne Dumont. Il est marchand, en société avec Joseph Leman, médecin et marchand. Hercule Beaudry est frère de Polyxène Beaudry (1842-1917), épouse de Joseph Leman. Il est aussi frère d'Emma Beaudry (1846-1922), épouse de Louis Fréchette. Un neveu d'Émilie-Anne.

Paris, 6 avril 1889

Ma chère Louisa,

J'ai recours au seul moyen que je connaisse d'avoir de tes nouvelles : t'écrire, et je sais que tu me répondras.

Nous sommes à Paris depuis mercredi soir, au N° 7, Côte d'Or; j'aime encore mieux cette chambre depuis que tu l'as occupée. Nous avons plus de pluie que de beau temps, cependant, hier, nous avons pu faire un joli tour de voiture, en profitant d'un rayon de soleil; aujourd'hui, nous allons aux Gobelins, au Panthéon, au Luxembourg.

Je vole un petit moment, avant notre déjeuner, pour te dire que nous sommes bien, qu'Alexina jouit de son voyage et que je voudrais savoir ce que vous faites. Émilie-Anne est chez Emma, alors nous sommes sans inquiétude. Nous retournerons prendre Joséphine à Bruxelles à Pâques [21 avril], pour ensuite nous rendre à Melle.

Que Paris est grand, quand on veut le voir en peu de temps! Nous voulons entendre le père Monsabré¹³⁶ à Notre-Dame, le chant à Saint-Eustache et à Saint-Roch, voir tous les monuments et magasiner un peu, très peu! Le temps est court, heureusement que nous avons le cousin Desaulles qui est toujours prêt à nous aider de ses conseils, et même à nous accompagner; nous nous en trouvons bien, je t'assure.

Je n'ai pas encore de nouvelles du Canada cette semaine, autre que des cartes de deuil, envoyées par Polyxène.

Bonjour, bonne sœur Louisa, j'espère que vous avez plus de chaleur du soleil que nous. Je m'aperçois qu'il pleut encore, et nous sortons quand même! Mes meilleures amitiés pour vous tous. J'ai reçu ta dernière lettre, adressée à Bruxelles et je t'en remercie.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



¹³⁶ Jacques Monsabré (1827-1907), dominicain, prédicateur célèbre. Philippe Mazoyer, *Tables générales des Œuvres complètes du R.P. Monsabré des Frères Prêcheurs*, Paris, Lethielleux, 1912, 644 p.

Melle-lez-Gand, 27 avril 1889
Hôtel de la Pomme

Ma chère Louisa,

Me voici tombée de Paris dans Melle! Paris où je me sentais comme poussée, pressée, ne connaissant plus ni le jour ni la date, courant toujours, même les jours de pluie! Et Melle, où c'est un événement de voir passer une voiture, où l'on est en danger de se jeter dans les fossés, si l'on sort après 8 h du soir, tellement il fait noir! Cependant, cette petite ville, comme tu sais, a un grand attrait pour moi et je suis tout heureuse d'y être. Ma bonne Emma est si contente de nous avoir près d'elle, et John de même, comme si j'étais un célèbre médecin, ou une bonne fée, capable de conjurer tous les maux. Je voudrais bien avoir les qualités qu'on me suppose et éloigner de ces chers enfants tout trouble, toute mauvaise complication. Malheureusement, je n'ai que mon affection et mon dévouement à mettre à leur service. Mais, Dieu aidant, j'espère que tout ira bien. Emma n'est pas du tout fatiguée par sa grossesse; hier, elle est venue à Gand avec nous et elle court tout aussi vite que nous. J'ai deux bonnes chambres ici, donnant sur la grande rue (un petit chemin facile me rend chez Emma en cinq minutes); on nous donne une excellente table pour un prix qui me rappelle ceux de Collingwood, tout est aussi très propre. Joséphine est avec nous. Elle et sa mère sont allées à Gand ce matin. L'endroit ici est petit, mais il y a une trentaine de trains par jour pour Gand, et là, on trouve tout ce dont on peut avoir besoin.

Je savais que tu aimerais Rome. Je connais bien le quartier de la ville où vous êtes logés. Nous allions souvent à Saint-Louis-des-Français, puis en 1867, Auguste et moi étions à La Minerve¹³⁷.

Tu me dis un mot des prêtres de Montréal qui sont à Rome. Je voulais t'en parler dans ma dernière lettre, mais j'ai écrit si à la hâte que je n'ai rien dit du tout. C'est M. Colin, paraît-il, qui a eu l'idée première de ce

¹³⁷ « Nous avons eu grande peine, en arrivant à Rome, à nous procurer des voitures, qui étaient toutes employées et retenues depuis longtemps. Enfin, nous sommes arrivés à l'hôtel de La Minerve où nous n'aurions pas eu de place, si nous n'avions pas écrit en arrivant en Irlande de nous en réserver. » Augustin-Cyrille Papineau, Rome, 1^{er} juillet 1867. *Correspondance*, p. 149.

collège canadien à Rome. M. Vacher¹³⁸ en est l'économe et M. Palin¹³⁹, le supérieur. Ce M. Palin doit être le même que Joseph aimait tant au collège de Montréal. Mais je ne t'apprends rien, Auguste connaît tout cela mieux que moi, mais je savais que vous auriez du plaisir à revoir ces messieurs.

J'ai reçu une lettre si affectueuse de Polyxène, en réponse à la mienne. Viendra un jour où je pourrai, moi aussi, m'en aller en paix, comme feu M. Billaudèle¹⁴⁰ qui est mort en chantant son *Nunc dimittis servum tuum*¹⁴¹.

Alice nous écrit qu'il est né un garçon à cette chère Caroline. Tu as su, sans doute, l'accident arrivé à son Louis : il s'est fracturé le bras en glissant. Caroline écrivait à son père que le mouvement du bras revenait graduellement. Pauvre enfant, pauvre mère et pauvre grand-mère¹⁴²!

Sais-tu que notre chère Alice doit donner, en août, une *sœur* à son aîné (c'est elle-même qui l'annonce ainsi!) : 19 mois entre les deux! Elle court avec courage vers la douzaine.

Corinne m'écrit qu'elle déménage. Toussaint a acheté, dit-elle, une bonne maison. Ils seront bien logés cette fois.

J'ai été amusée de ton mauvais moment lorsqu'il a fallu permettre à Auguste de louer votre maison. Il est bon d'avoir ainsi l'occasion de faire des actes d'humilité, que, bien sûr, nous ne choisirions pas par plaisir. Qui, penses-tu, viendra me voir déménager mon grenier quand tante Lévesque ne sera plus ? Mais je mourrai aussi, moi, je ne déménagerai pas éternellement.

¹³⁸ Marie-Clément-Athanase Vacher, p.s.s., né le 23 novembre 1832 à Henrichemont, diocèse de Bourges, France, décédé le 7 février 1909, au Collège canadien, à Rome. M. Vacher fut durant neuf ans (de 1875 à 1884) le directeur de la Congrégation des hommes de la paroisse de Saint-Jacques, à Montréal. Augustin-Cyrille et son fils Louis-Gustave font partie de cette congrégation.

¹³⁹ Clément-François Palin (1838-1897), né à Saint-Cyprien, diocèse de Montréal, prêtre en 1864; finit ses jours comme supérieur du Collège canadien à Rome.

¹⁴⁰ Pierre-Louis Billaudèle (1796-1869), né en France, prêtre en 1819, sulpicien, arrivé au Bas-Canada en novembre 1837. Professeur et supérieur du séminaire de Montréal. Bon prédicateur. *DBC. Le Pays*, 23 octobre 1869, p. 2.

¹⁴¹ « Maintenant tu laisses ton serviteur s'en aller en paix ». Prière d'action de grâce ou cantique de Siméon, vieillard à qui on présenta l'Enfant-Jésus. Le vieillard déclara qu'il pouvait maintenant mourir en paix après avoir vu le Messie. Rapporté dans Luc 2 : 25-32.

¹⁴² La grand-mère est Zéphirine Thompson, mère de Caroline Dessaulles. Une cousine d'Émilie-Anne.

Je t'envoie une de mes photographies. On n'a pris que trois mois à les faire, les Belges ne sont jamais pressés! J'en aurai une aussi pour ma filleule, que j'embrasse en passant. Mille amitiés à Auguste ainsi qu'aux amis les Bourassa.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

Dis à Adine que je lui enverrai une de mes photographies avec celle que j'adresserai à Marie, et que je lui demanderai une des siennes en échange. Si elle en avait encore une comme celle qu'elle a donnée à Emma, je serais si contente de l'avoir.

✂



Toussaint Trudeau¹⁴³

¹⁴³ Photographie inconnu, Toussaint Trudeau (1826-1893), vers 1875 ; carte de visite, albumine, 10,5 x 6,3 cm (carte) ; 9,4 x 5,6 cm (image), MNBAQ, Collection Jeanne Bourassa (P31.SA.P4).

Melle, 23 mai 1889

Ma chère Louisa,

Vous deviez être dix jours à Florence, et les voici écoulés! N'importe, j'envoie un mot, peut-être vous rejoindra-t-il sur la route.

Je suis revenue de Paris avec le rhume, et ce malheureux rhume est allé en augmentant, tellement que j'ai dû consentir à m'affubler de cataplasmes. J'ai gardé ma chambre toute une semaine, maintenant je sors lorsqu'il fait beau et j'ai l'espoir de m'en débarrasser tout à fait. J'ai eu des idées noires, me rappelant la mort de notre chère maman, quand moi, la plus jeune de la famille, j'attendais la naissance de mon aîné; et encore celle de Mme Louis Beaudry, arrivée auprès d'une parente malade qu'elle était allée soigner! Cette semaine, je me sens mieux, quoique un peu affaiblie, pour rendre à Emma les services qu'elle attend de moi. Elle-même a pris le rhume et a dû voir son médecin; elle est mieux aussi elle, mais plus fatiguée; néanmoins elle est toujours courageuse et s'occupe de ses derniers préparatifs. Le parrain (M. Bevernage) lui a fait cadeau d'un beau berceau tout garni de rose; il est délicieux et fait la joie de la jeune mère!

Alexina n'est pas tout à fait bien non plus, elle; je crois que le carême et le voyage de Paris étaient trop pour nos petites forces. Les enfants sont parfaitement bien, j'ai une petite bonne qui vient faire sortir Émilie-Anne tous les après-midi.

Je ne regrette pas l'envoi que j'ai fait à Marie, puisqu'il m'a procuré le plaisir de recevoir une bonne petite lettre d'elle, qui est venue me récréer dans un temps bien ennuyeux pour moi, la phase des cataplasmes! Dis-lui que j'espère avoir l'occasion de féliciter moi-même le jeune docteur [Vileneuve], auquel je m'intéresse tant, quoique je ne sois pas sa marraine!

J'ai aussi reçu une lettre bien affectueuse de chère petite Adine. Emma a bien l'intention d'écrire à Marie, en attendant, elle lui fait dire comme sa lettre lui a fait plaisir, elle vous envoie mille amitiés.

Priez bien pour nous dans tous vos pèlerinages. (Irez-vous à Paray-le-Monial ?) L'on dit en anglais : « Each cloud has its silver lining. » Je me sens dans le nuage, j'ai hâte de revoir la lumière. Cependant, aujourd'hui comme toujours, que la volonté de Dieu soit faite! Dans mes insomnies, je voyage avec vous, je revois Santa Croce, avec ses beaux monuments! Le

grand musée, la cathédrale, l'Arno... Emma et moi avons passé le mois de mai à Florence en 1883. Par quelle route retournez-vous en France ? Je ne pense pas qu'Emma arrête avant la fin du mois; si je sais où vous prendre, alors je vous en informerai.

Pourras-tu me lire ? La main est tremblante. Amitiés à Auguste et à Marie.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



Melle, 21 juin 1889

Ma chère Louisa,

Je vais te dire de suite qu'Emma va de mieux en mieux : depuis trois jours, elle descend prendre le dîner avec son mari et elle sort un peu dans le jardin. Les forces reviennent lentement, trop lentement pour nous qui l'entourons et qui voudrions la voir déjà bien. Le médecin trouve qu'on ne peut demander mieux. Il lui reste une douleur dans une jambe que je n'aime pas et qui, je crois, la retarde : c'est une espèce de sciatique amenée par la trop grande tension des nerfs lors de sa maladie. Cette douleur l'a tenue éveillée plusieurs nuits. Cependant, la nuit dernière, elle a dormi sans chloral¹⁴⁴ et, ce matin, elle se sent tout encouragée. Elle te fait dire comme elle a été sensible à toutes tes paroles affectueuses pour elle et à l'intérêt que tu lui portes. Elle vous fait à tous bien, bien des amitiés.

Je n'ai pas beaucoup tenu mes promesses de t'écrire, cependant j'ai toujours parlé de le faire, paraît-il, et Alexina y comptait. J'ai fait bien d'autres fautes de ce genre, par exemple de ne pas écrire au Canada! Quand même j'en aurais eu le temps, je ne sais si j'aurais pu mettre un mot à la suite de l'autre. J'ai dit un jour à Alexina : « Ne compte plus sur moi, je ne sais plus rien du tout, je ne me rappelle plus rien! » J'ai dû agir machinalement, car j'ai marché jour et nuit, et quand on m'envoyait reposer, je ne pouvais dormir. Ah! je ne te parlerai pas de mes angoisses, elles sont sans nom et tu les comprends! Je mets tout au pied de la croix; j'aurais

¹⁴⁴ Chloral : sédatif et hypnotique.

voulu avoir la force de rester *debout* (*Stabat*) près de ma chère Emma, mais je n'ai pu le faire, et si elle était morte, je n'aurais pas été là! Un mot te fera tout comprendre. Une maladie un peu comme celle de notre sœur Alexina... Dieu, dans sa bonté, nous laisse ignorer ce qui nous attend, puis il nous soutient quand vient l'épreuve!

Chère Emma a été admirable de résignation chrétienne. Mme Bevernage ne peut assez le dire, car elle ne l'a pas quittée un instant, cette bonne mère, tandis qu'Alexina et moi sommes allées dans une autre chambre. Emma préférerait ne pas nous voir, pauvre petite.

Nous allons dans les Ardennes pour une dizaine de jours, ensuite nous revenons prendre Emma pour l'amener avec nous à Blankenberge, pour encore une dizaine de jours. Ensuite, si tout va bien, nous essaierons de vous aller voir, soit à Paris ou à quelque place d'eaux. Dis-moi, si tu le sais, combien de temps vous allez rester à Paris. Je t'envie quand tu parles de retourner au Canada. Tout ce qui vient d'arriver ici retarde *indéfiniment* pour moi toute pensée de retour; cela m'attriste un peu, à notre âge on aime le confort du chez-soi, au moins en perspective.

Henri m'écrit que Gustave travaille à Montréal cet été, en as-tu des nouvelles? Cousin Dessaulles est-il mieux? Fais-lui mes amitiés. Si je ne comptais sur toi pour lui donner les nouvelles d'Emma, je lui écrirais. De même pour Augustine et Adine. Pour vous tous, nos meilleures amitiés. J'embrasse ma chère Marie. Je ne serai pas longtemps absente, alors adresse toujours chez Hepworth.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



Melle, 24 juin [1889]

Ma chère Louisa,

Je viens de recevoir ta lettre du 22. Puisqu'il fait si chaud à Paris, Auguste devrait venir avec nous dans le Luxembourg¹⁴⁵. Nous allons à Saint-

¹⁴⁵ Le Luxembourg est aussi une province belge, de la région wallonne, limitrophe du pays du même nom.

Hubert, petite place dans les montagnes. L'abbé Hearne en arrive et il nous assure que nous aimerons l'endroit, que c'est très joli. Nous pensions partir d'ici mercredi pour Bruxelles, voir Joséphine, puis nous rendre à Namur le soir (1½ h, chemin de fer). Coucher à Namur et prendre jeudi matin le bateau sur la Meuse, de Namur à Dinant qui est jolie, jolie aussi, paraît-il; voir un peu Dinant, puis nous rendre à Saint-Hubert où nous resterions plusieurs jours. L'hôtel est tout près de l'église.

Puis nous reviendrons à Melle prendre Emma pour Blankenberge, où le bon air de la mer ne peut que faire un grand bien à Auguste. N'allez pas vous rendre à Montréal dans les chaleurs, qu'Auguste vienne avec nous, puis quand Marie et toi en aurez assez de Paris, vous viendrez nous rejoindre soit à Ostende ou à Blankenberge, et vous partirez à la fin d'août. Que la distance ne vous effraie pas : ici, deux heures de chemin de fer nous font traverser presque tout le pays. Qu'Auguste prenne l'express de Paris à 8 h 15 du matin, mercredi, et nous nous rencontrerons à Bruxelles. Nous serons à l'hôtel de Douvres, près de la gare du Nord. Si c'est trop vite, qu'il envoie un télégramme et nous ne partirons que jeudi, cela ne fait pas de différence pour nous. Qu'il prenne la 1^{re} classe de Paris, il y a moins de passagers. Emma est bien mieux aujourd'hui. Amitiés.

Ta sœur.

Émilie Anne



Saint-Hubert [Belgique], 30 juin 1889

Ma chère Louisa,

Notre voyage à Paris est chose si incertaine que j'en suis toute triste; cependant je ne sais pas me résigner à vous voir quitter l'Europe sans aller vous embrasser!

J'ai promis à Emma de l'amener avec moi quand j'irais à Paris; maintenant sera-t-elle assez forte, à la fin de juillet, pour supporter un pareil voyage et voir l'Exposition ? Voilà ce que je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je ne lui ferai pas le chagrin d'y aller sans elle, car elle pourra bien sûr nous accompagner en septembre ou octobre.

Au mois d'août, nous aurons Joséphine en vacances et ce sera plus difficile de laisser les deux enfants qu'Émilie-Anne, quand elle est seule, car elle serait bien avec Élixa et son oncle John.

Si vous n'avez pas encore vos billets par le *Parisian*, pourquoi ne prenez-vous pas la ligne Red Star d'Anvers ? Leurs vaisseaux sont beaucoup plus confortables que ceux de la ligne Allan; la table est excellente, les lits bons, les chambres éclairées à l'électricité. Quant au voyage de New York à Montréal, moi je le préfère de beaucoup à celui de Paris à Liverpool par cette Manche si traître. Puis vous pouvez, comme nous l'avons fait l'été dernier, prendre le bateau sur l'Hudson jusqu'à Albany.

Ici, je veux te faire une recommandation. C'est que dans n'importe quelle ligne il faut toujours prendre un des meilleurs navires, car on est toujours assez mal, même dans le meilleur. Il y a une immense différence entre eux, ainsi entre le *Westernland* et le *Noordland* (les deux plus grands) et les autres de la Red Star, il y a presque la moitié de différence dans le tonnage, ainsi des autres lignes. Plus le vaisseau est grand, moins on sent la mer, tu sais cela. N'allez pas vous mettre dans un vieux vaisseau comme le *Carthaginois*. Je vous le défends. Chez Cook, vous trouverez les annonces des différentes lignes ou l'adresse de leur agent à Paris, ou bien un journal anglais sur lequel sont les départs à venir.

Un autre conseil (sans qu'on me le demande). J'ai trouvé très avantageux d'expédier mes malles en transit, par l'entremise de l'agent de la compagnie par laquelle je traversais. On fait prendre nos colis chez nous, puis nous les retrouvons à bord du *steamer* et nous n'avons pas à passer à la douane avant le débarquement. Il faut nécessairement en garder un peu avec soi, car il faut les expédier quelques jours avant le départ. L'agent nous dit exactement ce qu'il faut faire. Ce n'est pas une économie, mais c'est un grand ennui de moins, j'ai essayé les deux manières!

Si vous partiez par Anvers, nous irions toutes vous dire adieu là. J'amènerais aussi les enfants. Auguste viendra-t-il à Blankenberge ? Je comprends que si vous partez si vite, Marie et toi n'aurez que le temps de vous préparer. Je sais par expérience ce que vous avez à faire. Comme il m'en coûte de vous voir retourner si vite! J'espérais un peu que vous passeriez encore un hiver de ce côté-ci. Il est vrai que nous ne sommes pas ensemble, mais nous avons toujours eu cette pensée de nous retrouver quelque part. Enfin, c'est une année de contrariétés, il faut bien se soumettre à tout ce qui se présente, n'est-ce pas ? C'est là la vie.

Je félicite Auguste de ce qu'il a obtenu sa pension de retraite. Il a ainsi toute chance de se rétablir parfaitement et de jouir de la vie de famille, « smoke his pipe », comme disent les Anglais. Fais-lui mes amitiés, ainsi qu'à Marie. Amitiés aussi au cousin D., de qui j'ai reçu une lettre si amicale. Les Bourassa partent-ils avec vous ? Comment est Adine cet été ? Emma désire beaucoup la revoir. Emma a, comme nous, été si désappointée de ne pas voir son oncle Auguste; elle espérait le recevoir chez elle, s'il était revenu en Belgique. Dis-lui que j'irai à Louvain exprès pour lui dire, le reste de mes jours, qu'il n'a pas vu son Hôtel de ville et que moi, je l'ai vu!

Nous allons quitter Saint-Hubert pour Laroche, que nous voulons voir sur notre route. Adresse toujours à Melle. Hepworth sait où envoyer mes lettres.

Emma devait aller à Gand aujourd'hui, cela lui fera un gros plaisir, je sais. Elle m'écrit tous les jours, elle se dit bien et plus forte.

J'ai été très sensible au bon souvenir de M. Brooks¹⁴⁶. Présente-lui mes saluts ainsi que ceux d'Alexina. Nos amitiés aux Bourassa.

Ta sœur bien affectonnée.

Émilie Anne



Blankenberge, 10 juillet 1889
Hôtel de Bruges

Ma chère Louisa,

Je vois par ta lettre du 5 que vous avez fixé le jour de votre départ et la route par laquelle vous vous rendrez à Liverpool. Je m'en réjouis pour vous, car c'est ennuyeux d'avoir tout cela à décider. Puis vous êtes bien avec le *Parisian*. Il vous faudrait maintenant un peu de temps frais pour finir vos préparatifs à Paris.

¹⁴⁶ John Graham Brooks (1846-1938), né à Acworth, New Hampshire, fils de Chapin K. Brooks et de Pamela Graham. Éminent sociologue américain spécialisé dans les relations de travail et les moyens d'améliorer la vie des classes ouvrières. On trouve le nom de « John Graham Brooks, Harvard University, Cambridge, Mass. » dans le journal personnel de Louis-Gustave Papineau. BAnQ-VM, P7, S5, D2. Ms, p. 10. Brooks avait été hébergé dans la maison de Louisa et Auguste à Saint-Hyacinthe.

Emma est avec nous, elle est relativement forte et bien sous tous les rapports, à l'exception de sa jambe; elle marche difficilement. Nous renonçons au voyage de Paris pour à présent, mais je songe à aller vous voir à Boulogne; ça me paraît loin, mais je vais chercher la voie la plus directe. Je veux y amener Alexina et Emma. Il y a bien encore quelques difficultés, comme de savoir si nous donnerions à Émilie-Anne la fatigue de ce long trajet de chars, ou si nous la laisserions à John. Puis comment ira la sortie de Joséphine (le jour n'est pas encore fixé!), enfin, Dieu aidant, je ferai de mon mieux pour te dire un autre bonjour que celui que je t'ai fait à ton départ précipité de Bruxelles.

J'ai écrit, bien à la hâte, à M. Bourassa, le soir de mon arrivée à Bruxelles. Je tenais à lui dire de suite comme je serais heureuse s'il me confiait sa chère Adine. Si nous allons à Boulogne, elle pourrait s'y rendre aussi, elle, et revenir avec nous. J'écirai encore quand je serai tout à fait décidée.

Joseph écrit qu'il allait à Barnston avec Gustave, pour trois jours : la Saint-Pierre [29 juin], dimanche et *Dominion Day*.

Nous avons du beau temps et nous jouissons de notre séjour au bord de la mer. Nous avons toutes besoin d'un petit changement. John est venu passer quelques jours avec nous, le temps de la kermesse à Melle, sacrifiant ainsi son voyage de Paris pour celui-ci avec sa petite femme malade. Nous retournerons lundi, peut-être Alexina et Émilie-Anne resteront-elles encore ? Mais moi, je veux suivre Emma, son mari doit consulter un autre médecin pour savoir s'il y aurait mieux à faire pour cette douleur qui lui reste au pied et à la jambe.

La mort de l'enfant de M. Brooks est vraiment pénible! Je comprends son chagrin et celui de Mme Brooks; cela me rappelle la mort de mon petit Victor¹⁴⁷ à Lachine, en l'absence de mon mari, qui n'avait pu apprendre la triste nouvelle qu'à son arrivée au Canada!

Emma embrasse sa marraine qu'elle aime tant. Amitiés pour vous tous. Bonjour, bonne chère sœur que je voudrais tant revoir.

Émilie Anne



¹⁴⁷ Décès de son fils Victor, le 12 juillet 1858, âgé de 2 mois. Inhumation à Montréal le 15 juillet 1858.

Melle, 20 juillet 1889

Chère Louisa,

Essayons de nous comprendre puisque les moments sont si précieux! Nous n'irons pas à Paris, bien sûr; nous irons à Boulogne, mais pour quelques jours seulement. Ainsi ne hâtez pas votre départ de Paris pour nous. Nous pourrions y aller dans la semaine du 29. La sortie de Joséphine n'étant que le 4 août, cela nous donne encore une bonne semaine. Il faut que vous soyez bien aimables pour que nous fassions un si long trajet uniquement pour vous aller voir! Et dire que j'abandonnerais volontiers toutes les autres courses pour celle-là! Tu me diras comment vous retrouver à Boulogne. Si vous ne savez pas à quel hôtel vous descendrez, je pourrais écrire l'heure de mon arrivée, « poste restante », et qu'Auguste vienne nous rencontrer à la gare.

Emma a consulté hier un spécialiste de Gand, qui dit que la douleur à la jambe est causée par un reste d'inflammation à l'intérieur. Alors elle abandonne les applications extérieures, pour suivre son traitement qui est tout l'opposé. Il prescrit aussi le repos, mais j'ai confiance que d'ici à lundi 29, elle aura du mieux et qu'elle pourra nous accompagner à Boulogne. Nous sommes revenues de Blankenberge lundi dernier [15 juillet]. Emma y a gagné des forces mais non le sommeil, car c'est toujours la nuit qu'elle souffre le plus. J'ai hâte de la voir se remettre tout à fait.

Joseph m'écrit que Henriette St-Jacques¹⁴⁸ a eu une petite fille le 4 juillet et qu'elle et son enfant étaient assez bien.

J'ai aussi reçu une lettre de Victor pour accuser réception de nos portraits. Il me parle de ses petits enfants, cela m'a fait un gros plaisir. Le plus jeune dit déjà papa, maman! Comme j'aimerais à les voir!

Si ça vous arrange mieux de ne vous rendre à Boulogne que le 30 ou 31, faites à votre convenance. Cela nous ira encore.

Amitiés pour vous tous. Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

¹⁴⁸ Henriette Dessaulles (1860-1946), journaliste, auteure, épouse de Maurice St-Jacques, avocat. La « petite fille » née le 4 juillet 1889 est Rosalie-Marguerite St-Jacques; elle mourra le 28 juillet de l'année suivante.



Melle, 7 août 1889

Chère Louisa,

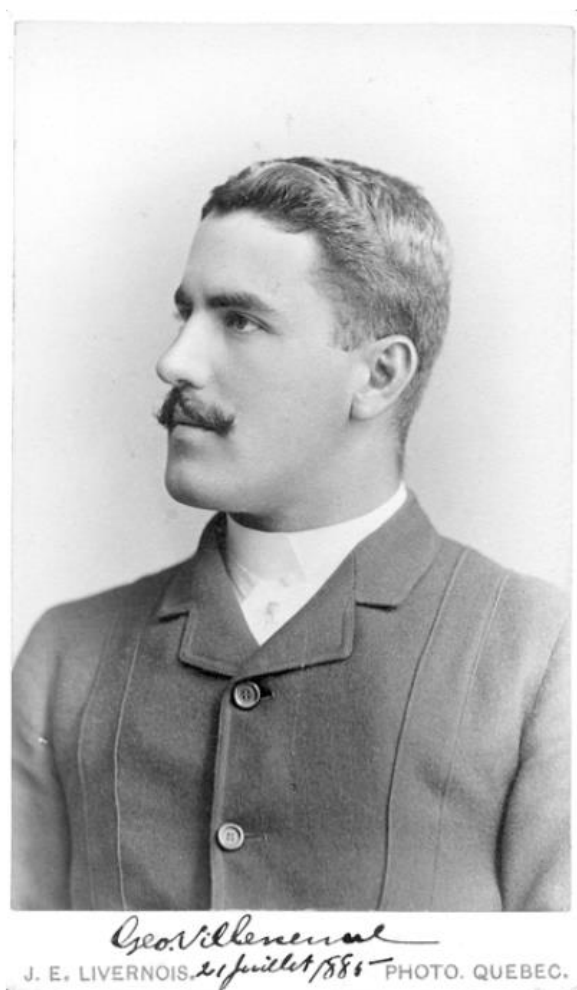
Je viens vous dire encore un petit bonjour et vous souhaiter un bon, bon voyage. Je n'avais ni courage, ni force, au moment des adieux. C'est si triste de mettre ainsi l'océan entre personnes qui s'aiment, mais enfin, une fois ce brisement de cœur passé, nous avons pu, les enfants et moi, parler de votre visite si agréable à Boulogne et nous rappeler avec bonheur ces bonnes heures où nous vous avons eus tout à nous! Notre retour à Melle en deux jours ne nous a pas fatiguées, et pour moi, il m'a presque guérie de mon rhume comme ceci : il faisait très chaud dans les chars, puis un peu le changement d'air, enfin me voici aussi bien qu'avant ce petit voyage. J'ai bien dormi à Lille, et ici je dors sans éprouver cette oppression qui m'a tant ennuyée à Boulogne.

Alexina et Joséphine sont arrivées lundi de Bruxelles, cette dernière est bien disposée à jouir de ses vacances!

Emma n'est pas mal, mais je voudrais la voir encore mieux; son mari et elles sont si contents de recevoir le Dr Villeneuve¹⁴⁹, cela leur fait une agréable distraction. Il est avec nous depuis hier. Sans doute qu'il regrette les beaux jours de Boulogne, mais cela ne paraît pas, il est toujours aimable avec tout le monde, *surtout* avec Mlle Haigh¹⁵⁰! Dis cela à Marie; aussi pourquoi est-elle partie, ne sait-elle pas que les absents ont toujours tort ? Le docteur m'a dit comme il faisait grand vent lors de votre départ pour Londres! Quelle triste traversée vous avez dû avoir. J'ai hâte d'en savoir quelque chose.

¹⁴⁹ Georges Villeneuve (1862-1918), né Joseph-Antoine-Georges à Montréal, fils de Pierre-Édouard Villeneuve, commis à la Douane, et de Juliette Fortin. Étudiant en médecine, il s'engage dans le 65^e bataillon des carabiniers Mont-Royal pour aller guerroyer dans l'Ouest canadien, prendre la défense des Métis et de Louis Riel. Après des études à Paris, il sera médecin aliéniste et surintendant de l'asile Saint-Jean-de-Dieu à Montréal. Il épousera (Québec, 21 novembre 1905) Marie-Jeanne Belleau, fille d'Alfred Gauvreau Belleau, médecin, et de Marie-Emma Carrier.

¹⁵⁰ Sarah Ann Haigh (1859-1942), née à Newburgh, Orange Co., N.Y., fille d'Edward Haigh et de Hannah Standring. Elle épousera (Dewsbury, All Saints, Yorkshire, England, 11 février 1890) Albert Hepworth (1857-1898), frère de John.



Dr Georges Villeneuve

J'ai appris hier une belle, belle nouvelle : la naissance d'un garçon à chère Alice¹⁵¹! « Boy and Alice exceedingly well. » J'attends avec impatience plus de détails par lettre que par le câble. Tout de même, c'est bien beau de recevoir ainsi, en si peu de temps, une aussi bonne nouvelle. Grâce à Dieu, me voici avec une inquiétude de moins.

Maintenant, que Dieu vous bénisse tous et vous protège pendant votre traversée et au retour chez vous, c'est ce que je lui demande ardemment chaque jour. Je vous embrasse tous comme je vous aime. Bonjour, chère bonne sœur à *moi*.

Émilie Anne



Heyst-sur-Mer, 29 août 1889

Chère Louisa,

Quel chemin tu as fait depuis que nous nous sommes vues! J'ai moins de goût pour t'écrire, sachant que je n'aurai pas une réponse de suite, comme lorsque tu étais de ce côté-ci. Je parle comme une égoïste qui ne songe qu'à ce qu'elle aura en retour.

J'ai reçu ta bonne lettre de Liverpool. J'avais bien hâte de savoir comment avait été votre voyage de Londres. Maintenant j'ai encore un grand désir de savoir quelque chose de votre traversée. J'ai vu l'arrivée du *steamer* par les journaux. C'est déjà beaucoup, mais c'est trop peu pour mon affection, qui s'inquiète de chacun de vous, pauvres voyageurs, plus ou moins malades au départ.

Quant à nous, nous continuons notre vie nomade : nous sommes restées encore quelque temps à Melle, puis nous sommes venues à Heyst. Les enfants aiment le bord de la mer, elles ne se lassent pas de jouer sur le sable, nous faisons aussi de bonnes marches lorsqu'il fait beau, enfin nous nous en trouvons bien du côté de la santé. Moi, je ne tousse plus du tout et ce grand air me fortifie considérablement. Alexina est toujours la même, tantôt bien, tantôt moins bien, mais toujours également courageuse à son devoir envers ses fillettes.

¹⁵¹ Alice Dessaulles, mariée avec Henri Beaudry. Bru d'Émilie-Anne.

J'éprouve une grande joie cette semaine : j'ai loué de nouveau l'appartement que j'ai occupé l'année dernière à Bruxelles. J'ai eu peur de ne pas l'avoir, car à ma première demande, Mme Wehrle m'a répondu qu'on lui offrait 200 francs par mois, mais qu'elle me donnerait la préférence au même prix. Je payais 175 l'année dernière, alors plutôt que d'y renoncer et de recommencer des recherches (peut-être tomber avec une autre Mme Thompson), toutes réflexions faites, je lui donne son prix et me voici assurée d'être logée à mon goût encore cette fois. J'ai aussi ma même petite bonne de Melle; nous retournerons à Bruxelles le 16 septembre. J'ai bien, bien hâte de m'y rendre, ce n'est pas un chez-moi, mais c'est *next best*! Pauvres nous, nous cherchons le repos, le confort, quand nous devrions nous rappeler cette parole de *l'Imitation* : « Pourquoi cherchez-vous le repos, puisque c'est pour le travail que vous êtes né ? »

J'ai écrit à Adine, mais je ne sais encore rien de ses projets. Il est possible qu'elle ait laissé Préfaillies¹⁵² et je n'ai pas d'autre adresse pour la retrouver; dis-moi où elle est, si tu le sais.

Emma me dit qu'elle progresse avec la guérison de sa jambe malade, mais cela va lentement. Mme Dessaulles a eu la bonté d'écrire à Alexina, nous disant ce que nous désirions tant savoir concernant chère Alice, et Henri m'a écrit depuis, donnant aussi, lui, de bonnes nouvelles. Emma fait de son mieux pour leur envoyer des servantes. J'espère que toi, tu auras les deux sœurs¹⁵³ auxquelles tu es habituée.

J'avais oublié de te dire que s'il y avait quelque chose à payer comme douane sur les petits objets que j'ai envoyés aux enfants, de te faire rembourser cela par Henri. Avez-vous eu de l'ennui avec les douaniers ?

Je t'ai écrit à Londonderry; as-tu reçu ma lettre ? Je vais te faire grâce de toutes les questions que je voudrais te faire, à l'exception de celles concernant Auguste et tes enfants. Parle-moi de vos petits-enfants, Marguerite, Jeanne, Marie-Louise, gros Jean ou Auguste ? Les uns disent Auguste, les autres Jean. Puis les grands, Gustave et Juliette, Victor et Zélia, et ma chère filleule, dis-moi si le manteau de *seal* l'a guérie de tous maux !

Je vous embrasse, grands et petits, et croyez que je vous aime toujours. J'ai mis tous vos noms, cela me fait plaisir, de même que parfois je me fais une fête à Bruxelles d'étaler, dans mon salon, tous vos portraits pour tout

¹⁵² Préfaillies (Loire-Atlantique), village sur le bord de la mer, à 60 km à l'ouest de Nantes.

¹⁵³ Les deux sœurs Henriette et Marie Carmel, domestiques chez Louisa.

un jour. Je dis alors que je reçois, car ces photographies sont trop précieuses pour être toujours exposées à la poussière.

Ta sœur affectionnée.

Émilie Anne

Tu peux adresser : 2, Place du Petit Sablon, Bruxelles.



Bruxelles, 16 janvier 1890

Chère Louisa,

Nos lettres se sont rencontrées sur mer; puissions-nous, toi et moi, nous rencontrer un jour, soit sur mer ou sur terre, mais pour voyager ensemble!

Je vois que tu continues nos plans d'agrandissement d'autrefois, y compris les escaliers sans doute. Mon meilleur rêve est de t'embrasser chez toi ou chez moi, sur la bonne terre du pays. Ne crains pas que je m'habitue tellement à l'Europe que je ne puisse plus la quitter! Si Emma devait revenir avec moi, j'aurais bientôt bouclé mes malles pour le retour; enfin, que Dieu soit loué de tout! Cependant je ne veux pas me plaindre, car nous passons un bon hiver avec nos petites cousines [Bourassa] que nous aimons tant. Adine prend des forces de jour en jour, nous nous en réjouissons, je t'assure; elle est bien gaie, cela fait plaisir de l'entendre rire, puis elle se sent tout encouragée parce qu'elle fait de si bonnes nuits. Je crois que notre flegme, si prosaïque, a un bon effet sur elle, nos défauts corrigent ses trop grandes qualités intellectuelles. Si j'allais trouver un bon côté à mon insignifiance personnelle! À part tout ceci, il y a pour elle le calme, toujours le même, de chère Alexina qui, je crois, l'intéresse et lui fait voir de près le côté réel de la vie.

Emma a passé quelques jours avec nous au jour de l'An. La nouvelle du jour est le mariage d'Albert¹⁵⁴ avec Mlle Haigh, qui aura lieu le 12 février. Je crois qu'Emma aime assez sa future belle-sœur. C'est une personne très

¹⁵⁴ Albert Hepworth épouse (Dewsbury, All Saints, Yorkshire, Angleterre, 11 février 1890) Sarah Ann Haigh. Il est « fabrikant » de textile, établi à Wetteren (Belgique). Beau-frère d'Emma Beaudry.

agréable et qui a été élevée aux États-Unis. Alors elle a, plus qu'une Belge n'aurait eu, notre manière de voir, sur une foule de choses.

Nous avons eu une retraite prêchée par le père Givron¹⁵⁵, dominicain, de Nancy. Il a dit à quelqu'un que son prieur était le père Fabre. Il parle avec une grande facilité, à la façon des Français. Nous l'avons bien aimé, il nous a même amusées, rien d'effrayant dans ses instructions, il n'a parlé ni du jugement dernier, ni de l'enfer, cela m'allait. Il doit aller prêcher le carême à La Nouvelle-Orléans, en passant par le Canada; peut-être ira-t-il chez vous, bien sûr chez Mme Dessaulles!

Je regrette d'apprendre l'inquiétude de Polyxène pour sa petite Emma¹⁵⁶. Je veux lui écrire, j'ai demandé à Joseph de m'envoyer son adresse; voudras-tu le lui rappeler ?

J'espère que Marie va prendre des forces, le Dr Villeneuve aura peut-être un *spécifique* pour son cas. Je l'embrasse bien affectueusement. Mes meilleures amitiés à ton bon mari et à tous les tiens, auxquels je m'intéresse tant.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



Melle-lez-Gand, 23 mai 1890

Chère Louisa,

Que vais-je dire pour excuser mon long silence ? Que j'ai compté sur Augustine pour vous parler de nous ? C'est cela, puis aussi nos préparatifs de départ de Bruxelles. Quand je quitte cette ville pour l'été, c'est comme autrefois quand nous partions de Montréal pour La Malbaie : il faut tout prévoir pour les besoins de la saison, car Melle, comme tu sais, n'est pas

¹⁵⁵ « Le Révd P. Givron, dominicain, qui a prêché le carême à La Nouvelle-Orléans, était ces jours derniers de passage en cette ville, en route pour son couvent à Nancy (France). » *La Tribune*, 23 mai 1890, p. 6.

¹⁵⁶ Marie-Émilienne-Emma Leman, baptisée dans la cathédrale de Montréal le 10 février 1874, fille de Joseph Leman, médecin, et de Polyxène Beaudry. Le parrain a été Georges-Casimir Dessaulles; la marraine, Emma Beaudry, fille d'Émilie-Anne. Emma Leman décédera à Montréal le 26 janvier 1898.

une bonne place pour y faire des achats. Enfin, nous voici rendues et installées confortablement chez Mme Van Turenhout. Cette bonne dame dont le mari est mort tout récemment se trouvait seule dans une grande maison. Alors Emma lui a demandé de me louer des chambres. C'est une maison neuve, commode, placée au milieu d'un joli jardin, qui fait le bonheur de petite Émilie-Anne et de Mimi, son lapin. C'est tout près de chez Emma, dans la même rue, si bien qu'Émilie-Anne se rend seule chez sa tante. Nous avons une bonne et nous nous servons de la même cuisine que Mme Van Turenhout.

Emma est fatiguée, cependant elle n'est pas mal et j'espère que tout ira bien; ce soir, je dois aller coucher chez elle et commencer ma station d'attente; c'est d'avance mais John est inquiet à l'idée qu'il pourrait être obligé de la laisser parfaitement seule, le temps de venir nous avertir, si elle avait besoin de son monde durant la nuit. Et moi-même, je préfère être près d'elle. Je reviendrai à la maison le jour, jusqu'au moment où elle arrêtera, ce qu'elle ne compte pas faire avant les premiers jours de juin.

Adine est avec nous, elle a une jolie chambre donnant sur le jardin; elle s'est trouvé un emploi, celui de *commissionnaire* entre Emma et nous. Elle va et vient, toujours prête à rendre tous les petits services possibles. Dimanche, elle et moi avons été à Gand entendre la messe à Saint-Bavon.

John n'est pas très bien, il a souffert de rhumatisme, avec une enflure au cou, comme les oreillons; il a gardé sa chambre plusieurs jours. Tout cela est passé, mais il revient lentement, il est maigri et changé.

Je suis contente d'apprendre qu'Auguste est rendu à Barnston. Il me semble qu'il va y prendre des forces, le bon air de la campagne devra le ranimer. Il me fait toujours un gros plaisir quand il m'écrit, dis-le-lui et fais-lui mes amitiés.



Cathédrale de Saint-Bavon à Gand

Oui, je me rappelle l'image de la boîte à lettres dont tu parles, celle-là et aussi celle de la pendule : des enfants avec une guitare, je les vois encore comme autrefois.

À propos des lettres, je te dirai que moi, j'ai brûlé *charitablement* toutes les lettres que je ne voulais pas voir passer à la *postérité* et que je compte que tu feras de même; et ne retarde pas trop! Je []¹⁵⁷

✕

¹⁵⁷ La lettre se termine ici, abruptement.

Gand, 6 octobre 1890
Hôtel de Londres

Chère Louisa,

Tu as raison de dire que je me suis laissée embrouiller sur le temps en changeant de place si souvent. Depuis Bruxelles, je me suis sentie comme un passant partout où je suis allée; il en est encore ainsi, puisque je ne sais pas où je serai le mois prochain. Nous voici revenues de Heyst et casées à Gand pour quelques semaines. Je t'ai dit, dans ma dernière lettre, que les enfants avaient la coqueluche. Quoiqu'elles soient mieux, ce n'est pas encore fini. La rentrée au couvent a eu lieu le 1^{er} octobre, mais Joséphine ne peut y retourner avant d'être tout à fait débarrassée de cette maladie, qui est contagieuse, comme tu sais.

Emma est contente de nous avoir si près, j'ai passé la journée d'hier chez elle, sa petite profite beaucoup, elle tousse encore un peu, aussi elle, mais le père et la mère sont enfin rassurés.

Nous nous préparons pour notre voyage d'Italie, sans être sûres de pouvoir le faire cette année. J'aurais aimé quitter la Belgique avant la saison pluvieuse. Septembre a été beau, puis octobre semble devoir l'être aussi.

En recevant ta lettre du 4 septembre, je me suis dit : « Si bonne sœur m'écrit ainsi pour me gronder quand je la néglige, cela va m'encourager. » Car, vois-tu, je n'ai presque pas vu les reproches (que je méritais, du reste), tant j'étais heureuse de recevoir de tes nouvelles. Le mieux de Marie nous réjouit toutes. Elle a de bonnes amies de ce côté-ci, ce qu'elle sait sans doute. Puis je suis si contente de penser qu'Auguste se remet, aussi lui. Quel changement si vous aviez un peu de santé tous ensemble!

J'ai reçu une autre lettre d'Eugénie¹⁵⁸, qui espère toujours pouvoir venir nous retrouver en Europe. Elle me parle un peu de Marie-Louise. Que c'est triste pour ce pauvre frère de ne pouvoir comprendre la vocation religieuse de son enfant¹⁵⁹. À toi, chère sœur, de le ramener là-dessus, toi qui

¹⁵⁸ Eugénie Trudeau (1861-1948), fille de Toussaint Trudeau et de Corinne Perrault. Nièce d'Émilie-Anne.

¹⁵⁹ Marie-Louise Trudeau, fille de Toussaint Trudeau et de Corinne Perrault, nièce d'Émilie-Anne. Elle était entrée au couvent sans la permission de ses parents. « Marie-Louise est toujours au couvent et ses parents ne lui ont pas encore pardonné. Toussaint a été malade, me dit Mme Sincennes, mais

passes par toutes ces angoisses et qui sais en faire ton profit spirituel en te résignant. Malgré les révoltes du cœur, bien pardonnables assurément. Remercions Dieu de nous pousser, comme malgré nous, vers le terme de notre vie en nous façonnant de manière à être reconnues de lui au dernier jour.

Oui, je sais que tu as eu 60 ans et que je te suis de près! Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que 60 ne bouleverse pas autant que 50, comme ceci : que quand arrive la cinquantaine, nous devons renoncer à toute prétention de jeunesse, tandis qu'à 60 c'est comme une continuation qui ne demande plus autant de sacrifices.

Adine est toujours bien; elle parle parfois de nous quitter définitivement, en prévision de notre voyage au sud. Je ne connais pas du tout ses projets, qu'elle garde pour elle-même, n'étant pas très communicative, comme tu sais. Si elle doit me laisser, je lui demande de l'écrire à son père. J'aimerais mieux cela. Cette semaine, elle est à Bruxelles. Je comprends que le voyage d'Italie ne la tente pas, d'autant plus que nous songeons à emmener Émilie-Anne et d'y passer l'hiver, à la condition toutefois que Josie se rétablisse parfaitement avant notre départ.

J'ai reçu ta lettre du 5 août (à laquelle j'ai répondu). Je t'en remercie avec le cœur. Écris-moi souvent, j'ai besoin de sentir qu'il y a encore pour moi des affections sûres dans ce cher Canada dont je suis si éloignée.

Amitiés à Auguste, à Marie, à tous les tiens, ainsi qu'à Zéphirine, Caroline, Mme Dessaulles et tant de chers parents que je serais si heureuse de revoir.

Alexina et Emma envoient aussi mille amitiés à tous chez bonne tante Louisa.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

Chez M. Hepworth
Melle-lez-Gand

va mieux encore une fois. Prie pour lui bien fort, car cette affaire de Marie-Louise l'éloigne du bon Dieu et de ses devoirs religieux. » Louisa à Émilie-Anne, 6 janvier 1891. Voir *Correspondance*, p. 506.



Gand, Hôtel de Londres
22 avril 1891

Chère Louisa,

Me voici toute confuse, deux lettres de toi et une d'Auguste! Mais je sais que de bonnes âmes comme vous sont charitables et capables de faire de bonnes œuvres sans rien attendre en retour.

Notre voyage d'Arcachon ici a été heureux, malgré la pluie que nous avons eue chaque jour : pas une belle journée. Hier, nous avons revu le soleil pour la première fois depuis notre départ du sud, c'était à croire qu'il ne nous réchaufferait plus jamais. À notre arrivée à Melle, plusieurs petites contrariétés nous y attendaient : beaucoup de maladie, particulièrement chez les enfants, Emma indisposée, Aline¹⁶⁰ aussi et notre Émilie-Anne avec un gros rhume. Heureusement que Joséphine venait enfin de se débarrasser de la coqueluche et que sa mère a pu la remettre au pensionnat, ce à quoi je l'ai bien encouragée, croyant Josie mieux là qu'avec nous, puisqu'il y avait tant d'enfants malades à Gand et à Melle. La première conséquence de tout ceci a été que nous sommes toutes allées chez Emma et que j'ai essayé de me rendre utile entre les deux mamans dont l'une indisposée, et l'autre très pressée à préparer sa fillette. Après les premiers dix jours passés avec bon John et chère Emma, nous les avons quittés pour quelque temps et nous voici à Gand, en attendant que nous puissions prendre les chambres que j'avais retenues à Melle, ce que nous ferons quand il n'y aura plus de danger de contagion pour notre petite Émilie-Anne qui, sous les soins d'Alexina, est redevenue tout à fait bien, quoiqu'elle tousse encore un peu, peut-être un reste de coqueluche.

À travers ces ennuis, il y a eu la joie du retour au milieu d'une famille aimée, joie bien complète celle-là : revoir Aline, jouer avec elle, aider à en prendre soin. Elle fait ses dents lentement, elle n'en a qu'une et souffre depuis longtemps pour la seconde. Ces jours-ci, elle est mieux, est très enjouée et, ce qui me fait plaisir, se familiarise avec moi, qu'elle avait tout

¹⁶⁰ Aline Hepworth (1890-1962), née à Melle le 14 juin 1890, fille de John Hepworth et d'Emma Beaudry. Au recensement canadien de 1931, Aline est sténographe et habite avec sa mère à Outremont, QC.

d'abord traitée en étrangère. C'est une belle petite fille! tu n'en doutes pas, n'est-ce pas ?

Tu prends trop souvent ton tour pour être malade : rhumatisme, mal d'yeux, bronchite, en voilà assez pour une même personne; sois prudente, chère sœur, à notre âge, il ne faut pas se croire guérie avant le temps. J'espère que tu es mieux, dis-le-moi bientôt, je n'aime pas l'idée que tu es retenue à la maison encore ce printemps, après un si long hiver sans [n']avoir pu sortir que très rarement.

Je vois que la maladie si souffrante de notre chère Zéphirine vous attriste tous, je le comprends par ce que j'éprouve moi-même; j'y pense constamment, il est dur pour moi d'être privée de l'aller voir, l'embrasser, lui dire un petit mot d'amitié dans un de ses bons moments à elle, qui toujours s'est montrée si bonne pour moi, si prête à me rendre service et qui m'a témoigné tant de sympathie dans mes chagrins. Je pense aussi à Caroline : voir souffrir ceux que l'on aime et ne pouvoir les soulager, quelle épreuve! Oh! c'est alors que nous pensons à la Sainte Vierge Marie au pied de la croix.

Cousin Dessaulles a été malade, vous le savez, il est bien à présent; il m'a paru mieux que l'automne dernier. Il est très affecté de la tournure que prend la maladie de Zéphirine, cependant je crois qu'on ne lui dit pas comme elle souffre; il est assez inquiet, assez malheureux comme cela. Il s'est trouvé occupé pendant mon séjour à Paris. Cependant je l'ai vu plusieurs fois; ses affaires ont meilleure mine et il paraît tout autre sous ce rapport, étant un peu en argent et plein d'espoir pour l'avenir.

Je remercie Auguste et Marie d'avoir fait mes petites commissions à notre chère Zéphirine.

Adine demeure, aussi elle, à Gand. Nous la voyons tous les jours, Emma et elle ont dîné avec nous hier.



Zéphirine Thompson, épouse de L.A. Dessaulles
(Collection Jacques Béique)

Nous avons eu un *Triduum*¹⁶¹, prêché par le père Givron, de Nancy, le même que nous avons entendu l'année dernière à Bruxelles. Quel homme éloquent! On devrait l'envoyer au Canada, il serait surpris, aussi lui, d'un auditoire comme celui qu'avait le père Henriot pendant la semaine sainte.

¹⁶¹ *Triduum* : fête religieuse de trois jours.

Ici, quand une chapelle ou une église réunit 200 personnes, c'est au plus. Celui qui, encore jeune, peut mettre un beau talent comme le sien au service du bon Dieu, devrait être utilisé pour le bien du plus grand nombre et ne pas passer son temps à *convertir* des femmes. Il est vrai que celles-ci, poussées par le zèle que le père Givron peut inspirer aux plus indifférentes, feront sans doute l'édification de leurs familles.

Je me sens comme l'oiseau sur la branche (quoique je ne chante pas aussi gaiement que lui), ne sachant pas ce que je ferai cet été. En mai, nous irons en Italie, si Joséphine peut rester au pensionnat, si Émilie-Anne est tout à fait bien, si Emma est assez vaillante pour que nous lui laissions notre fillette, si, si, si, et notre retour au Canada repose aussi sur cette intéressante conjonction. À la grâce de Dieu! Je me console de mon désappointement, s'il me faut encore passer un hiver de ce côté-ci, en me promettant de partir dès le printemps l'année prochaine.

Dis à Auguste comme sa dernière lettre m'a fait plaisir. Des amitiés de toutes ici pour chers *vous autres* que nous aimons et que nous désirons tant revoir.

Émilie-Anne vient me dire qu'elle envoie un bec à tante Louisa, à l'oncle Auguste, cousine Marie et aux petites cousines Marguerite et Jeanne.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

Chez M. Hepworth

Melle-lez-Gand

L'indisposition d'Emma est comme ceci : une perte qui a duré plusieurs jours. Le docteur a trouvé prudent de lui conseiller de garder le lit et prendre des gouttes. Ça n'a certainement pas été une fausse-couche, car elle n'a pas eu de douleurs. Elle s'est relevée un peu affaiblie, mais depuis elle sort tous les jours, prend des fortifiants et se trouve aussi bien qu'avant. Comme nous, le docteur y perd son latin, et nous ne saurons que le mois prochain ce que signifiait cette perte : ç'a pu être un petit accident, arrêté par les précautions immédiates qu'elle a prises, ou bien le retour ordinaire après avoir sevré son *baby* depuis deux mois. Tu vois que dans mon cas, les si... se multiplient!

Bien à toi. E.A.B.



Florence, 15 juin 1891

Chère Louisa,

Je viens d'apprendre la mort de Mme St-Julien¹⁶². Je savais que cette chère sœur d'Auguste était souffrante depuis longtemps et s'affaiblissait de jour en jour. C'est une bonne âme partie pour un monde meilleur, où elle recevra certainement la récompense de cette résignation qui a fait l'admiration de tous ceux qui l'ont connue. Alexina et moi, nous nous unissons au deuil de sa famille, qui pleure une si bonne mère.

J'ai reçu les journaux que tu m'as adressés. La mère Robillard¹⁶³ a atteint un bel âge, n'est-ce pas ? Je ne m'attendais pas à la mort de Mme David¹⁶⁴, encore moins à celle d'Ida Prévost¹⁶⁵ ! elle si jeune ! Combien il a dû lui en coûter de quitter ses trois petits enfants ! J'espère que ses sœurs étaient près d'elle. J'ai su aussi que Zéphirine avait été administrée. Oh ! pauvre chère cousine, comme j'aurais désiré la revoir ! Je prie pour elle et pour tous ces chers parents et amis que je ne retrouverai plus au retour.

Il y a déjà cinq semaines que nous sommes en Italie ; de Florence nous allons à Assise, pour ensuite retourner en Belgique, arrêtant sur la route à Gênes, à Turin et à Milan. Nous avons eu un séjour très agréable à Rome où nous sommes restées deux semaines. M. Vacher m'a priée de présenter ses saluts à M. et Mme Papineau. Il paraît très attaché à ses anciens paroissiens de Saint-Jacques. Quant à nous, il nous a reçues comme des amis

¹⁶² Décédée à Papineauville le 21 mai 1891, Marie-Louise Papineau, veuve d'Édouard St-Julien. Une belle-sœur de Louisa.

¹⁶³ Rose Aussem (1796-1891), veuve de Joseph/Anselme Robillard, mère de Joseph-Clétus Robillard, marchand, a été inhumée à Montréal le 12 mai 1891, âgée de 95 ans. Voir *L'Électeur*, 13 mai 1891, p. 4.

¹⁶⁴ Mme David est Sophie Homier (1827-1891), une amie d'enfance des sœurs Trudeau. « Décès. À l'âge de 64 ans, madame Sophie Homier, veuve de Ferdinand David, ex-M.P.P.. Les funérailles auront lieu mercredi le 20 [mai 1891]. Le convoi funèbre partira de la demeure de son gendre, le Dr G. Archambault, N° 234, rue Saint-Denis, pour se rendre à l'église Saint-Jacques et, de là, au cimetière de la Côte-des-Neiges. » *La Presse*, 19 mai 1891.

¹⁶⁵ Joséphine-Ida Beaudry (1857-1891), épouse d'Armand Prévost, marchand, est inhumée à Montréal le 27 mai 1891, âgée de 34 ans. Elle est fille de Jean-Baptiste Beaudry et de Marie-Anne Dumont. Nièce d'Émilie-Anne. Mère du Dr Albert Prévost (1881-1926), célèbre neurologue.

et nous a procuré des billets d'entrée pour le consistoire du 4 juin et la permission d'assister à la messe du Saint-Père le dimanche suivant. J'ai été si heureuse de m'unir aux prières du chef de l'Église et de recevoir sa bénédiction! Après la messe, nous avons eu une audience du pape [Léon XIII] qui a eu la bonté de nous adresser quelques paroles et de nous permettre de lui répondre. Je t'assure que nous sommes revenues du Vatican bien joyeuses.

Enfin, nous faisons un beau, beau voyage et nous retournons bien satisfaites, ayant hâte de revoir Emma, qui s'est engagée à remplacer Alexina auprès de ses fillettes. Emma écrit qu'elles sont bien toutes deux. Josie est au pensionnat et Émilie-Anne à Melle. Mais tu comprends que nous nous hâtons afin de ne pas abuser de la complaisance d'Emma. J'ai dit à cette dernière qu'elle rendait à sa sœur le même service que tu me rendais en 1867, service que je n'ai pas oublié, malgré les 24 années écoulées depuis cette époque. Je vis dans le passé comme les anciennes dont je fais partie à présent, et je me reporte à la naissance de ma chère filleule, de celle qui se rappelle si bien la cérémonie de son baptême! Je vis aussi dans l'avenir, car j'ai bien hâte de vous revoir, quoique je commence à croire que ce ne sera pas avant le printemps prochain; en attendant, ne m'oubliez pas, vous tous que j'aime tant.

Je t'ai négligée, il est vrai, chère sœur, mais nous faisons ce voyage avec une telle rapidité que je n'ai pas eu un instant à moi. (Aujourd'hui, Alexina est allée seule à l'Académie des beaux-arts et je suis restée à me reposer un peu). Mais crois bien que je t'aime et je compte que tu m'aimes aussi.

Mes meilleures amitiés à Auguste et à chère Marie.

Ta sœur affectionnée.

Émilie Anne

Chez M. Hepworth
Melle-lez-Gand

Mes espérances de retour au Canada montent et baissent presque comme le cours de la bourse! La semaine dernière, je partais; celle-ci, je reste. Ah! je suppose que je ne serai sûre du départ que quand je serai embarquée. Après ce que je crois avoir été un petit accident en avril, Emma est de nouveau dans les mêmes incertitudes. J'attends mon arrivée

à Melle, où je serai à la fin du mois, pour mieux la comprendre. Si elle a besoin de mes soins cet hiver, je n'aurai pas le courage de la laisser, malgré le désappointement que j'éprouve en renonçant encore cette fois au retour. Que Dieu soit loué! Prions l'une pour l'autre.

Bien à toi. E.A.B.



Melle, 7 juillet 1891

Chère Louisa,

Ton papier noir ne m'a pas effrayée, car j'avais appris par Emma la mort de notre bonne parente, Mme St-Julien. Je comprends le chagrin de ses enfants, quel vide pour elles! Comme pour tous ceux qui l'ont connue!

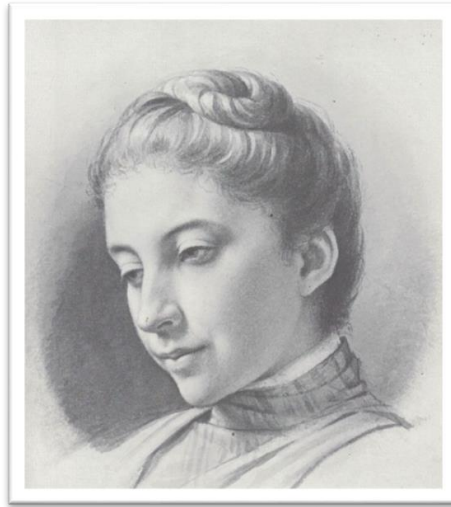
Nous sommes arrivées à Melle dimanche, 28 juin. Nos garçons avaient eu l'attention de me laisser ignorer l'incendie de nos propriétés jusqu'à mon retour d'Italie. Alors, j'ai tout su en même temps : le montant des dommages, la somme payée par les Compagnies d'assurances et la certitude que nos locataires reviendraient. De manière que le pire se trouve à être le dérangement et le trouble que tout cela occasionne à Henri et à Joseph. Tu me dis que ce sont de bons hommes d'affaires, je le sais, et je me fie entièrement à eux, heureuse d'avoir des fils aussi capables, car dans un cas comme celui-ci, s'il me fallait m'en rapporter à des étrangers, j'aurais bien de l'inquiétude et plus de frais. Je remercie Dieu de nous avoir conservé ces bâtisses qui donnent un joli revenu et que les assurances (20 000 \$) n'auraient pu refaire si elles étaient toutes brûlées. Mais je n'oublie pas de le remercier aussi de m'avoir donné de si bons enfants, leur manière d'agir envers moi dans cette circonstance m'a été très sensible. Tous deux m'ont écrit de suite, me rassurant à ce sujet et ici John et Emma, suivant leurs instructions, les ont secondés. Et toi, bonne sœur, tu as aussi pris part à leur anxiété, avant de savoir au juste comment nous nous arrangerions avec les assurances. Je te reconnais bien là.

Parlons de toi : est-ce bien du rhumatisme dont tu souffres ? C'est étrange qu'il se soit logé dans tes yeux. Ne songes-tu pas à retourner aux Caledonia Springs ? où déjà tu avais trouvé un peu de soulagement. Il me vient une idée : ce mal d'yeux ne serait-il pas dû à tes verres ? À notre âge, il faut en changer parfois, cela m'est arrivé une fois, je me fatiguais sans

rien voir distinctement, et j'ai été longtemps avant de savoir que j'avais des verres trop faibles. Viens passer l'hiver en Europe et te faire soigner, puis nous retournerons ensemble au printemps!

J'ai dû renoncer à tous mes beaux projets de retour pour cette année : il me faut être ici en *janvier*! Je ne veux pas me plaindre d'un petit désappointement quand je vois de si grands chagrins autour de nous. Pauvre Caroline! Et tant d'autres... Polyxène, qui voit partir les siens d'une maladie qu'elle redoute pour ses enfants. Ah! notre pauvre vie n'a qu'un beau côté : celui des illusions, si vite dissipées, qu'on ne sait plus les retrouver, même par le souvenir, tandis que les tristes réalités nous suivent partout! Heureusement que nous avons la foi, nous montrant le ciel avec Jésus ressuscité, nous promettant le même bonheur. Ah! le beau jour de la réunion au ciel, sans plus jamais de séparations!

Adine est toujours à Gand, elle est bien et très gaie. Je ne connais pas ses projets pour l'été.



Adine Bourassa

Nous passons le mois de juillet ici; au mois d'août, j'ai l'intention d'aller près de Liège dans les Ardennes, car l'année dernière mon médecin m'a dit que l'air de la mer était trop fort pour moi.

Il me semble t'avoir écrit de Florence comme nous faisons un beau voyage. Je me suis rassasiée les yeux et l'esprit de belles choses que je ne reverrai plus; j'ai fait mes adieux au ciel d'Italie. Ce dernier tour est comme le complément des trois précédents et, bien sûr, je ne reverrai plus ce beau pays. J'en rapporte cependant une impression des plus agréables, surtout de mon pèlerinage à Lorette et de notre audience au Vatican!

Nous n'avons pas été à Assise : le trajet de Florence là nous aurait pris plus de temps que nous n'avions à disposer; nous avons vu Gênes, Pise, Milan et un peu Turin.

Emma est bien, quoique un peu changée. Sa petite [Aline] est très gentille, elle a paru nous reconnaître, ce qui m'a fait un gros plaisir. Elle ne marche pas encore seule.

Alexina et ses enfants sont bien et toutes nous vous envoyons mille amitiés. Mon adresse est toujours la même, je change si souvent d'endroit que c'est la meilleure manière de me trouver. J'ai hâte de savoir à quand le mariage d'Eugénie et quels sont ses projets de voyage. Est-il vrai qu'elle cède à ses idées à lui ? Pauvre enfant!

J'embrasse Marie. Ta sœur qui t'aime beaucoup.

Émilie Anne

Chez M. Hepworth
Melle-lez-Gand



Tilff, 31 juillet 1891

Chère Louisa,

Je n'ai pas à te dire le chagrin que me cause la mort de notre chère cousine Zéphirine, tu le comprends par celui que tu ressens toi-même..., la compagne de notre jeunesse, l'amie dévouée, celle qui a pris part à toutes nos joies, à tous nos chagrins! Quant à moi, elle m'a prouvé son affection plus d'une fois et je ne l'oublierai jamais. Je te remercie de

m'avoir dit cette dernière conversation avec elle¹⁶⁶. Ah! chère Zéphirine, oui, je l'aimais comme une sœur. Je le sens aujourd'hui plus que jamais. Comme j'aurais désiré la revoir! C'est un des nombreux sacrifices de ma vie errante à l'étranger. Que la volonté de Dieu soit faite!

Un autre, non moins grand, est celui de te savoir souffrante, chère sœur, et de ne pouvoir courir t'embrasser, te dire comme je t'aime, comme je ne veux pas que tu te fatigues les yeux à m'écrire, malgré tout le prix que j'attache à tes bonnes lettres. Avec des précautions, des soins intelligents, j'espère que tu auras bientôt du soulagement. Heureusement que tu as bonne Marie près de toi qui peut, sans doute, lire et écrire pour toi.

Nous sommes rendues dans un joli petit village près de Liège. Nous y sommes venues plus vite que nous ne nous y attendions, parce que notre hôtesse, à l'hôtel où nous étions à Melle, est devenue très mal, à la suite de ses couches. Craignant de gêner, nous sommes parties. La pauvre femme est morte le lendemain de notre départ; elle laisse quatre petits enfants. Son mari fait pitié.

Emma est allée chez sa belle-mère, à Blankenberge. Elle m'écrit qu'elle s'y amuse et qu'Aline est gentille avec tout le monde. La semaine prochaine, elle doit venir ici, puis je crois qu'elle restera avec nous jusqu'à notre retour à Melle où nous irons encore en septembre. Depuis qu'Emma sait que je dois la quitter au printemps, elle ne veut plus me laisser, pauvre petite, il est si naturel d'aimer les conseils d'une mère.

Nous attendons Adine ces jours-ci, elle nous a laissé partir seules parce que nous devons choisir l'endroit qui conviendrait le mieux, pour nous réunir toutes ensemble. Tilff est très joli, la rivière (l'Ourthe) est bordée de hautes collines, presque toutes cultivées; il y a des promenades pour tous les goûts, de longues qui conviendront à chère Adine, de toutes courtes qui feront les délices d'Emma et les miennes, de la pêche pour les enfants

¹⁶⁶ « Mercredi, la veille de sa mort, ses deux sœurs et Caroline n'étaient pas dans la chambre, et j'en ai profité pour lui demander si elle avait quelque chose à faire dire à son mari, que j'allais lui écrire.

– Oui, dit-elle, dis-lui que j'ai souffert ma maladie pour obtenir sa conversion, que j'ai fait ma part, qu'il fasse la sienne pour que nous nous revoyions au ciel; dis-lui que je lui ai pardonné ce qu'il a fait, que je n'ai jamais compris ce moment de faiblesse, que je l'ai toujours aimé, lui et ma pauvre petite Caroline, que je n'étais pas à sa hauteur, que j'ai essayé d'être une bonne femme; dis-lui tout ce que tu pourras de bon pour le consoler. » Louisa à Émilie-Anne, 13 juillet 1891. Voir *Correspondance*, p. 526. Zéphirine serait morte d'un cancer de l'utérus.

(Joséphine aura ses vacances lundi le 3). Émilie-Anne tend sa ligne avec une patience de Papineau, puis elle dit :

– Grand-maman, le poisson *mord bien*, mais je n’ai encore rien pris. Puis elle recommence chaque jour en demandant à sa mère ce qu’elle devra faire de ses poissons! Quel âge heureux!

Je me réjouis de la bonne nouvelle concernant Gustave; j’en suis contente aussi pour mon Joseph, et aussi pour Alexina qui trouvera ainsi, dans la famille, des petites compagnes pour ses fillettes.

Je veux écrire à ton bon mari de qui j’ai reçu une si bonne lettre. Je viens d’écrire au pauvre cousin Dessaulles ainsi qu’à chère Caroline.

J’embrasse ma bonne filleule, ainsi que toi, bien chère sœur Louisa.

Affectueusement à toi.

Émilie Anne

Chez M. Hepworth
Melle-lez-Gand



Melle, 21 septembre 1891

Ma chère Louisa,

À la veille de quitter la Belgique, j’ai enfin trouvé un petit coin où je me sens tout à fait chez moi. J’ai loué une maison à Melle et je l’ai meublée. Ne crie pas à l’extravagance, je n’ai déboursé que 30 \$. M. Clays, chez qui nous pensionnions, m’ayant loué l’ameublement des chambres, je n’ai dû acheter que les effets de salle et de cuisine. John et Emma ont fourni les choses de luxe et ils y ont mis une telle bonne volonté qu’ils ont même parlé de nous envoyer leur piano! Nous sommes toutes contentes de cette installation pour l’hiver et Emma plus que tout autre. Nous avons repris notre petite bonne, Marie Stevens, qui est de l’endroit. J’ai passé dix jours à m’occuper de tout cela, ce qui m’a privée du plaisir de t’écrire la semaine dernière, comme j’aurais voulu le faire. Notre maison n’est pas grande, mais nous avons dû la faire nettoyer, blanchir, etc., afin d’être à la hauteur de la propreté belge, en y ajoutant la propreté canadienne. C’est encore bonne Alexina qui prend la tâche de conduite, alors je vais avoir tout mon

temps pour chère Emma. Petite Aline se sent à l'aise chez grand-maman et elle est toute joyeuse quand on lui propose d'y venir.

Ta dernière lettre ne m'annonçait pas encore le bon effet que j'espérais pour toi d'un séjour aux sources sulfureuses. J'ai hâte de savoir si finalement tu t'en es bien trouvée. J'espère aussi que tu as pu aller chez Victor et voir ton nouveau petit-fils.

Nous sommes toutes revenues de Tilff en bonne santé. Emma est bien et toujours très courageuse, et quant à moi, placée comme je le suis, l'hiver ne me coûte plus autant. J'aurai quatre poêles, je pourrai voir Emma tous les jours sans me déplacer, puis en invitant souvent Aline, nous aiderons à la jeune maman. Adine est très bien aussi elle.

Au mois de juillet, j'avais écrit à Corinne, lui disant un mot du mariage d'Eugénie¹⁶⁷. Elle m'a répondu qu'Eugénie était décidée à épouser M. Stewart, mais que la date n'était pas encore fixée.

Il nous arrive de tristes nouvelles, par les journaux, de nos ministres canadiens. J'espère qu'aucun des nôtres ne sont compris dans ces scandales politiques.

Ce que tu me dis de cousin Dessaulles me fait plaisir; prions et continuons la belle et grande œuvre de charité de notre chère Zéphirine. À mesure que nous avançons en âge, n'est-ce pas que nous sentons le besoin que nous avons de la prière, car avec elle nous sommes forts contre les épreuves, parfois si difficiles, de la vie. C'est aussi un lien entre ceux qui s'aiment, nous avons les mêmes espérances chrétiennes et nous les verrons se réaliser un jour... Alors croyons et prions.

J'embrasse tous les chers enfants et petits-enfants. Mes meilleures amitiés à Auguste; dis-lui que j'ai des poires, des pommes, des framboises et du raisin dans mon jardin : cela le décidera peut-être à venir me voir, lui si gourmand!

Ta sœur qui t'aime.

¹⁶⁷ Eugénie Trudeau (1861-1948), fille aînée de Toussaint Trudeau, ingénieur, et de Corinne Perrault, épouse (Carleton, Ontario, 7 octobre 1891) Archibald Stewart/Stuart. Nièce d'Émilie-Anne. « Eugénie Trudeau se marie le 7 octobre et part de suite pour l'Europe. J'ai eu le plaisir de la voir hier; elle est venue passer une journée en ville, et Dlle Perrault nous a écrit un mot pour que nous puissions aller la voir. Elle est plus changée que je ne l'ai jamais vue. Elle désire te voir. Elle va se faire traiter à Paris et, si c'est possible, passer l'hiver en Provence. J'espère qu'elle sera heureuse. Elle a beaucoup sacrifié pour lui, pourvu qu'il sache le reconnaître! » Louisa à Émilie-Anne, 2 octobre 1891. Voir *Correspondance*, p. 550. Eugénie Trudeau voulait faire traiter sa surdité à Paris.

E.A.B.

Toutes ici vous envoient des amitiés.

E.A.B.

Chez M. Hepworth
Melle-lez-Gand



Melle, 23 novembre 1891

Ma chère Louisa,

Il me semble que le ton de ta dernière lettre est un peu moins triste, que tous ensemble vous allez mieux et qu'avec le retour d'Auguste et des Gustave¹⁶⁸, vous allez avoir un bon hiver. Et puis les beaux plans pour le printemps avec ou sans escalier! peu importe. J'y tiens moins, à présent que je vieillis : j'aimerais beaucoup le projet de deux maisons voisines. Nous devenons exigeantes, n'est-ce pas, après avoir eu l'océan entre nous! C'est sans doute à cause de cette longue séparation que nous nous promettons de nous rapprocher tout de bon.

J'espère que ton nouveau traitement va te guérir les yeux. Comme encouragement, rappelle-toi le mal d'yeux dont Toussaint a souffert; il n'est pas plus mal à présent.

Nous avons eu le désappointement de ne pas recevoir Eugénie comme elle nous l'avait fait espérer. Elle a eu mal à la gorge à Londres et le médecin qu'elle a dû consulter lui a recommandé de se rendre au sud, au plus tôt, alors elle n'a fait que passer à Paris. Elle m'a écrit de cette dernière place en me promettant de me donner encore de ses nouvelles, elle dit aussi à Emma qu'elle viendra bien sûr à Melle au printemps.

Je crois sans peine que chère petite Marguerite se rappelle de nous; Émilie-Anne, aussi elle, se souvient parfaitement de tous ceux qu'elle a connus au Canada. C'est encore sa mère qui la fait étudier; si nous avions

¹⁶⁸ « Des Gustave », c'est-à-dire de Gustave Papineau et de sa famille.

été à Bruxelles, nous l'aurions mise à l'école. Elle travaille son anglais cette année. Elle a tout autant de facilité pour apprendre que Joséphine, et elle aime beaucoup à lire.

C'est Aline qui devient un personnage important. Elle est si intelligente et se fait si bien comprendre par signes ou à l'aide des quelques mots qu'elle sait, dont un seul répond à plusieurs de ses petites idées : ainsi, elle appelle porte tout ce qui s'ouvre et se referme, le piano, mon étui de lunettes, etc.; et lapin tout ce qui est doux au toucher. Quand elle voit mon portrait, elle me tapote vigoureusement pour me dire qu'elle me reconnaît, puis elle nous raconte à sa façon les histoires de ses livres d'images. Pauvre chou! Je sens que je m'attache à ces petits bras tendus vers moi, et je sais que je me prépare un nouvel élément d'ennui pour les années à venir. N'importe, vaut mieux la peine, le chagrin des séparations, plutôt que le vide dans les affections, puisque le cœur ne sait pas vieillir et devenir indifférent. Au reste, c'est une de mes expériences durant ces années passées loin des miens : j'ai mieux aimé sentir la souffrance de l'éloignement que de me savoir insensible. Comprends si tu peux, j'aime ces ennuis, ces inquiétudes mêmes qui me donnent la mesure de mon affection pour vous tous!

Que Dieu soit loué dans nos joies et dans nos peines! Prie pour moi qui t'aime toujours, chère bonne sœur. Mes meilleures amitiés à tous les tiens. Ta sœur.

Émilie Anne

Mes amitiés à cette chère Caroline.

Melle-lez-Gand



Melle, 18 décembre 1891

Ma chère Louisa,

Encore une année qui finit! et je suis toujours dans cette Belgique que je n'aime guère, je l'avoue, mais qu'il m'est cependant si difficile de quitter. Ah! par quelles voies tortueuses il nous faut passer dans cette vie! Qui

m'aurait dit, quand j'étais jeune, que j'aurais tous ces tiraillements pour mes vieux jours! Je me rappelle, ce qui aujourd'hui me paraît comme une ironie, que je disais autrefois, quand je demeurais à la rue Saint-Charles-Borromée, que j'étais comme les tantes Trudeau et que je ne déménagerais jamais! Je ne devrais pas me plaindre, car nous ne sommes pas si seules que l'année dernière à Arcachon; nous sommes à Melle entourées d'affections de famille. Emma nous réunit tous chez elle pour le dîner de Noël et Josie aura quelques jours de congé au jour de l'An, alors je dois louer Dieu des joies qu'il me laisse, comme aussi des privations qu'il m'impose. Mais je ne saurais t'oublier, ma chère Louisa. Je regrette que nous ne soyons plus au temps où nous courions souhaiter la bonne année chez les bonnes tantes du coin de rue, pour revenir rire et jouer ensemble dans la maison paternelle. Ce temps-là paraît loin, n'est-ce pas ?

Hier, nous avons eu nos connaissances anglaises, Mme Knight et les dames Chapman, à prendre le thé avec nous. C'est la première fois que je suis située de manière à rendre quelques-unes des politesses que j'ai reçues chez les amies d'Emma. Mme Knight avait amené petite Mabel, la plus jeune de ses enfants. C'a été une vraie fête pour Émilie-Anne, qui est si souvent seule, pauvre fillette.

J'espère que tu es mieux, que tu suis le bon exemple d'Auguste et que ma chère filleule fera de même, aussi elle. Dis-moi comment tu te trouves de ton nouveau traitement.

Emma n'est pas mal, elle ne se plaint jamais, tellement que j'oublie parfois qu'il ne lui reste plus qu'un mois d'attente. Si tout va bien, comme je l'espère, et quand cette grosse inquiétude sera passée, je songerai à mes préparatifs de départ. Les jours plus longs, la belle saison, l'anticipation de vous revoir tous, ah! comme j'ai hâte, chère bonne sœur. En attendant, je te prie de faire nos amitiés à tous chez vous, avec mille bons souhaits pour la nouvelle année. Nous parlerons, bien sûr, de vous le jour de l'An; pensez aussi à nous. Que Dieu te bénisse, toi et les tiens!

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

Melle-lez-Gand



Melle, 12 janvier 1892

Ma chère Louisa,

Est-il vrai que je vais commencer l'année en négligeant ma bonne sœur Louisa ? Moi qui pourtant avais de si bonnes résolutions dans le cœur ! Je crois que moins on a à faire, plus le temps passe vite. Comme ce sont mes derniers mois auprès d'Emma, je me fais un devoir de l'aller voir souvent, et la chère enfant ne se lasse pas de moi. Quoiqu'elle soit encore très bien, elle ne fait plus d'excursions hors de Melle; cependant elle vient ici très volontiers et cela lui fait justement un bon exercice. (Je crois qu'elle n'arrêtera qu'à la fin du mois). John et elle dînent avec nous le dimanche, et puis le soir nous allons souper chez eux. Chaque fois je me dis : c'est peut-être le dernier.

Alexina et moi avons eu l'avantage de suivre une retraite à Bruxelles, prêchée en décembre par le prier des dominicains de Paris. C'était une entreprise pour nous, car nous devions revenir chaque soir à cause d'Émilie-Anne, que nous ne voulions pas déranger, et notre petite bonne n'était pas assez brave pour se passer de nous, la nuit. La fatigue était bien compensée par les belles instructions que nous entendions et qui faisaient une heureuse diversion avec les sermons flamands que notre bon curé nous donne ici à Melle.

Nous n'entendons pas parler du père Charland; le jour de l'An aurait été une bonne occasion pour faire quelques démarches pour l'inviter, mais situées comme nous le sommes, nous nous exposions à le voir arriver pour un baptême, alors nous laissons faire. Peut-être à la vacance de Pâques pourrons-nous faire mieux.

J'ai dit à Joseph de me louer une maison à Montréal ! Voilà qui sonne bien, n'est-ce pas ? Si tu déménages, il faut que nous nous arrangions pour être voisines, si c'est possible, sinon j'espère qu'il me trouvera un *Home* entre chez toi et chez Henri, c'est là une des premières conditions. C'est une affaire très importante pour moi et je m'étonne de me trouver encore si *attachée* aux choses de ce monde.

Emma a reçu ta lettre avec plaisir, elle a été flattée des compliments donnés à son Aline. Le fait est qu'elle les mérite, tu sais que je m'y attends !

Merci pour la jolie carte que tu m'as adressée, on aime ces petits souvenirs qui nous disent tant de choses. Prions l'une pour l'autre, je ne

t'oublie pas, je t'assure, priant Dieu de guérir et de me conserver ma chère sœur que j'aime toujours. Embrasse ma chère filleule pour moi.

Ta sœur.

Émilie Anne

Melle-lez-Gand



Melle, 30 janvier 1892

Ma chère Louisa,

Je suis si heureuse d'avoir à te faire part de la naissance de mon petit-fils John Joseph Peter¹⁶⁹, un gros garçon qui fait la joie du père et de la mère. Il est né dimanche le 24 à 2½ h p.m. Alexina et moi avions pu assister à la première messe, Emma n'étant pas très souffrante jusqu'à 1 h de l'après-midi, et à 2½ h tout était fini. Je remercie le bon Dieu d'avoir exaucé nos prières et les vôtres. La convalescence est au mieux, pas de fièvre, bon appétit, bébé en bonne santé, la malade se lève un peu chaque jour et mardi, le dixième jour, nous lui permettrons de quitter sa chambre.

Le baptême a eu lieu jeudi, toute la famille de John est venue, même petit Noël¹⁷⁰. M. Bevernage a représenté Joseph qui est le parrain et Alexina est la marraine. J'ai passé la semaine chez Emma, elle a une bonne garde-malade, mais avec Aline encore si jeune, l'on trouve bien à s'occuper. Aujourd'hui, je suis venue me reposer quelques minutes, Alexina étant là, et j'en profite pour te donner toutes ces bonnes nouvelles, puis je retourne à mon poste, car je ne la quitterai qu'après les dix premiers jours écoulés.

Tu as dû avoir les premières nouvelles par Joseph et Alice à qui John et Alexina ont écrit.

¹⁶⁹ John Peter Hepworth (1892-1965). Il épousera (Lachine, 4 avril 1923) Mary Ann Gwendolyn Boyle, fille de Robert Boyle et de Mary Ann McGee. *Le Devoir*, 22 mars 1923.

¹⁷⁰ Noël Hepworth (1891-1976), né à Wetteren, Belgique, fils d'Albert Hepworth et de Sarah Ann Haigh.

Je suis bien et comme soulagée d'un gros fardeau que j'aurais porté jour et nuit. Excuse mon griffonnage, la main tremble par le manque de sommeil et l'inquiétude de cette longue quinzaine; mais tout est bien et je me sens si heureuse de voir chère Emma se remettre si tôt.

J'espère que les enfants de Gustave sont mieux, dis-moi comment vous êtes tous chez vous. Je vous embrasse et je vous aime.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



Melle, 23 février 1892

Ma chère Louisa,

J'ai tes deux chères lettres de janvier, celle du 18 qui ne m'est parvenue que le 6 février, et celle du 31 qui l'a suivie de près. Je vois que vous êtes tous plus ou moins malades. Quel triste hiver pour toi, chère sœur! Comme je voudrais être là, tout près, pour savoir chaque jour le bulletin de vos santés et vous rendre, à Auguste et à toi, les services d'amitié que j'ai tant de fois reçus de vous.

Mille remerciements pour votre bonne invitation à descendre chez vous à notre arrivée à Montréal. Tu devines que je l'accepte avec bonheur. Avec quelle joie je vous reverrai! Nous serons alors dans nos rôles accoutumés : toi, dans celui de la bonne sœur, toujours prête à me recevoir sans que cela [ne] te dérange *nullement*; et moi, dans celui de la voyageuse affamée d'affection et de repos, comme « les deux pigeons » dans les *Fables* de Lafontaine.

Nous fixons notre départ au 28 mai, par Anvers; ce sera déjà la belle saison, puis Joséphine ne perdra que 2½ à 3 mois de son année au pensionnat. Si notre arrivée, à cette époque-là, devait déranger quelques-uns de vos projets, ne te crois pas engagée avec nous : peut-être nous faudrait-il profiter sans retard des mois d'été pour regagner les forces perdues durant ce vilain hiver.

Avez-vous les livres de l'abbé Kneipp¹⁷¹ ? Je suis à lire sa *Cure d'eau*. Il fait des merveilles avec l'hydrothérapie, puis il la met à la portée de tous. Me reconnaîtras-tu si je t'arrive nu-pieds ? toi qui dis que je porte toujours les mêmes chaussures. J'ai aussi un ouvrage d'un végétarien anglais; il a, aussi lui, une méthode à l'eau, sans drogues d'aucune façon. Cela me va : tout guérir par les applications extérieures, aucun remède mais de l'eau, toujours de l'eau, c'est inoffensif, n'est-ce pas ?

Emma est tout à fait bien, elle commence à sortir, hier elle est venue nous voir, elle n'a pas été affaiblie par sa maladie et peu à peu elle a repris toutes ses occupations d'autrefois. Elle a une seconde bonne qui lui aide avec ses petits enfants. Aline est bien, bien, puis bébé n'est pas incommodé. Emma fait une bonne petite maman, ne donnant aucune mauvaise habitude à ses enfants et s'en occupant toujours elle-même.

Nous aurons tes gants à Bruxelles, où nous irons passer quelques jours pour y faire nos achats. Tu n'as pas besoin d'envoyer d'argent, j'en aurai suffisamment sans me gêner du tout, puis, si tu désires quelque autre chose, il faut me le dire, je me ferai un plaisir de remplir n'importe quelle commande venant du N° 90¹⁷².

Je suis contente d'apprendre que Mme Victor [Papineau] prend du mieux. John me dit que si Victor voulait essayer comme domestique les émigrants belges qui arrivent à Montréal même, qu'en s'adressant au bureau de la White Cross Line, près de la place de la Douane, qu'il en trouverait peut-être pour lui convenir.

Mes amitiés à tous, chez vous, sans oublier Nanette et Emma.

Bien affectueusement à toi. Ta sœur.

Émilie Anne

Melle-lez-Gand

¹⁷¹ L'abbé Sebastian Kneipp (1821-1897), *Ma cure d'eau*, manuel d'hydrothérapie (1891). Livre qui devient très populaire. Nouvelle édition : *Ma cure d'eau pour la guérison des maladies et la conservation de la santé*, par Séb. Kneipp, curé de Wörishofen, camérier du Saint-Père et commandeur de l'ordre du Saint-Sépulcre. Édition populaire. Seule traduction française autorisée par l'auteur, Paris, Bruxelles, Strasbourg, 1897.

¹⁷² Rue Saint-Denis, 90, à Montréal, où habitent Louisa et sa famille.



Melle, 16 mars 1892

Ma chère Louisa,

Que j'ai hâte pour toi, pour Auguste, que ce long hiver cède sa place aux belles journées du printemps, parce que j'ai l'espoir qu'elles vous rendront la santé. Ici, c'est long aussi, nous avons eu de la neige et du temps froid, au grand déplaisir de John, qui nous promettait les papillons pour le milieu de mars. L'année prochaine, nous irons ensemble à Savannah voir les camélias en plein air au mois de février. Ah! moi qui ne dois plus remuer de chez moi, comment arranger cela ?

Nous allons à Bruxelles la semaine prochaine; mes préparatifs de voyage, cette fois, sont autant de joies quand je songe que je retourne enfin près des miens.

Emma est très bien. Cette semaine, elle va à Gand tous les deux jours pour aller soit chez son dentiste ou chez sa couturière. Bébé est si bon qu'elle s'absente sans inquiétude : il dort quelquefois toute l'après-midi, c'est à oublier qu'il est là. Il profite aussi et commence à regarder ceux qui en prennent soin. John nous assure qu'il *rit pour son papa*.

T'ai-je dit que Mme Albert a un second fils, né le 21 février ? La mère se remet lentement, et l'enfant est faible, étant venu trois semaines avant son terme. L'aîné avait été, aussi lui, très délicat et maintenant il est gros et gras. J'espère pour eux qu'il en sera de même pour celui-ci.

Nous avons de nouveau la compagnie de chère Adine, et nous comptons qu'elle reviendra avec nous au Canada. Elle est bien et toujours très gaie.

Je m'imagine parfois que je suis pressée. Nous perdons tant de temps à courir à Gand pour chaque petite chose. C'est pourquoi je me décide à aller passer une quinzaine de jours à Bruxelles, tout en gardant ma maison ici, car je ne m'éloignerai plus de chère Emma. Adressez toujours à Melle, nous y serons jusqu'au dernier jour; le *steamer* ne partant qu'à 3 h p.m. d'Anvers, nous ne quitterons Melle que le matin même du 28 mai.

Merci pour ta bonne lettre du 15 février et pour le journal de Saint-Hyacinthe. Fais mes meilleures amitiés à Auguste, à chère Marie et à bonne Nanette.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

Melle-lez-Gand



Melle, 24 avril 1892

Ma chère Louisa,

J'ai aujourd'hui une grosse contrariété au sujet du *steamer Vancouver*. Après avoir décidé que nous le prenions, choisi les chambres, etc., l'on m'écrit que le vapeur ne fera pas le voyage le 2 juin, qu'on est à changer sa machine pour lui donner plus de vitesse et qu'il ne sera prêt qu'en juillet! Et me voici de nouveau à chercher ce qu'il y a de mieux à faire sous les circonstances : reprendre le *Westernland* du 28 mai ou attendre le *Parisian* du 9 juin. J'ai dit à Joseph mes frayeurs des douaniers américains, puis ce serait si agréable d'arriver à Montréal même, mais je crains, en retardant encore, de ne déranger tes projets. Peut-être, au contraire, cela t'irait-il... si je pouvais savoir ce que tu en penses. Si j'avais un téléphone, je te demanderais conseil, bien sûr.

27 avril. John a écrit pour moi à la Red Star Line pour s'assurer si la Compagnie aurait quelques arrangements pour permettre à leurs passagers pour le Canada d'envoyer leur bagage en transit par les États-Unis. La réponse arrive ce matin : il n'y a aucune facilité de ce genre, alors je me résigne à attendre le *Parisian* du 9 juin, et j'écris de nouveau à Liverpool. Heureusement que je n'avais encore rien payé à la Dominion Line, ce qui m'aurait obligée à prendre un de leurs petits vapeurs. Je suis contrariée parce que je crains que cela ne dérange tes projets de départs pour la saison d'été. Nous pourrions nous rendre de suite à Valois [Pointe-Claire], quoique ce serait un gros sacrifice pour moi de ne pas passer au moins 24 heures dans votre cher *Home* de la rue Saint-Denis.

Auguste me fait un gros plaisir lorsqu'il m'écrit, il me donne si bien les nouvelles de tout notre monde, et vraiment quand on est loin et qu'il y a ainsi de la maladie, l'on pense et l'on s'inquiète de ceux que l'on aime. Je suppose qu'il se rendra à bonne heure à Barnston. Toutefois j'espère que nous serons encore à temps pour le revoir dès notre arrivée.

Nous avons les gants de Marie; sa commission est bien arrivée. Nous retournons justement à Bruxelles pour ramener Josie du pensionnat. D'ailleurs un service à rendre à ma chère filleule ne me dérangerait jamais.

Emma a eu l'envie de changer de bonne. Aline commence à s'habituer à la nouvelle, toutefois elle et bébé sont si bien que c'est une compensation pour ce petit dérangement. Ce qui chagrine Emma, c'est qu'elle se trouve ainsi plus captive et ne peut venir nous voir *tout le temps*, comme elle le voudrait, parce que ce sont nos dernières semaines. Et nous, nous nous hâtons de préparer nos malles avant de quitter la maison, que je devrai laisser le 16 mai. Il faut m'entendre dire à Emma que le voyage est facile et que je reviendrai sûrement la voir avant longtemps!

Amitiés à tous, sans oublier chère Juliette et bonne Nanette que j'ai revue en rêve la nuit dernière. J'ai hâte de vous revoir tous, non en rêve, mais en vous embrassant réellement.

Ta sœur affectionnée.

Émilie Anne

Melle-lez-Gand



Melle, 20 mai 1892

Chère Louisa,

J'ai été surprise, en même temps que très affligée, à la nouvelle de la mort de M. Papineau¹⁷³. Quel chagrin pour sa famille, pour Auguste et toi, pour ses amis habitués à compter sur son affection! Il est triste de voir disparaître ces bons amis de notre jeunesse, car il était de ceux que nous avons connus dans la maison paternelle.

Nous sommes rendues à l'hôtel où nous nous remettons de la fatigue des dernières semaines. Nos malles sont prêtes, c'est dommage que nous n'ayons pas le *Vancouver* du 2 juin. Emma y trouve son compte, car la chère enfant, quoique bien raisonnable, se fait difficilement à l'idée de

¹⁷³ Casimir-Fidèle Papineau (1826-1892), notaire, beau-frère de Louisa, décédé à Montréal le 2 mai 1892.

notre départ. Je voudrais l'amener nous reconduire jusqu'à Anvers, je ne sais comment cela ira avec son bébé de 4 mois!

Nous avons eu le plaisir de voir Polyxène et ses jeunes filles hier; elles sont venues passer quelques heures avec nous chez Emma. Elles ont été affectueuses et aimables comme autrefois. Mme Dessaulles avait raison en disant que les dernières traces des malentendus entre nous disparaîtraient à notre première rencontre. Polyxène a bien fait sa part. Je remercie le bon Dieu qui m'a ôté ce chagrin des années passées, mais je ne puis oublier, dans la grande satisfaction que j'en éprouve, la bonne sœur qui m'a aidée avec tant de tact dans cette réconciliation.

Adine est venue dîner avec nous mardi; elle est à la ville depuis quelque temps, afin de faire ses préparatifs de départ. Elle est bien et très contente de revenir voir ses parents du Canada.

Je t'embrasse, chère sœur, ainsi que Marie et tous les chers tiens que j'ai bien hâte de revoir.

Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne



Melle, 1^{er} juin 1892

Ma chère Louisa,

Encore un petit mot pour ne pas te laisser oublier que nous arrivons *bing bang*, comme dirait petite Aline. John a expédié nos malles ce matin, nous n'en avons que dix! (Que je te plains!); toutefois, que cela ne t'effraie pas, quelques-unes pourront être laissées chez Henri et il en restera encore assez pour faire honneur à la chambre que tu as exprès pour elles.

Nous partons d'ici dimanche [5 juin], et lundi soir d'Anvers. Tu vois que nous allons à petites journées. J'amène Emma et bébé coucher à Anvers, afin de les avoir tout à moi, ce dernier jour de mon séjour en Belgique. Nous aurons deux nuits à Liverpool : cela est afin d'éviter la foule de voyageurs au congé de la Pentecôte. Ce congé est de trois jours et le plus grand nombre de ceux venus sur le continent retourneront, me dit-on, le mardi soir.

Ah! je voulais te dire de ne pas déranger Nanette, si c'est elle qui occupe la chambre que tu as en bas; je serai fort bien en haut avec Alexina, où nous pourrons nous étendre vers le grenier. Je suis *jeune* et habituée aux escaliers! Au reste, au lieu de vieillir de quatre ans depuis mon départ, j'ai rajeuni d'autant et je n'ai que 50 ans. C'est Mme Bureau qui dit : « A beau mentir qui vient de loin. »

Je profite de ton expérience avec le *purser* du *Parisian* et j'espère avoir le même succès.

Je ne savais pas comment s'était terminée la maladie de Juliette. Pauvre petite femme, j'espère qu'elle se rétablit bien. Et Auguste est à Barnston; je compte bien avoir le plaisir de le voir à mon arrivée, quoique ce soit bien long de chemin de fer pour lui de revenir à la ville.

Emma t'envoie bien des amitiés, elle parle tout le temps du plaisir de ceux chez qui je retourne, comme pour se donner le courage de nous voir partir sans trop se plaindre; elle dit : « C'est juste que les autres aient leur tour. »

Amitiés à tous chez vous.

À bientôt. Ta sœur qui t'aime.

Émilie Anne

P.-S. Une petite prière pour les voyageuses.

E.A.B.





Mme Bureau
(Léocadie Serre/St-Jean)

Sainte-Adèle¹⁷⁴, 24 août 1904

Ma chère Louisa,

Je suis avec toi, tous les jours, par le cœur et le souvenir, et plus particulièrement encore au jour de ta fête. Cette semaine, je relis tes lettres et celles d'Auguste, quand j'étais en Europe, si loin de vous. Alors, comme à présent, nous nous aimions et faisons des projets de réunion. Continuons cette affection, elle nous est une si grande consolation que, sans elle et surtout sans notre espoir en Dieu, je ne sais comment nous supporterions les épreuves de cette vie.

Toi, bien chère sœur, que le bon Dieu aime et tient près de lui ici-bas par la souffrance, tes mérites, je l'espère, se répartiront sur nous, ta famille. Prions bien ensemble pour tous les nôtres. Je fais aussi de bons souhaits à cher Auguste qui te soigne avec tant de dévouement. Dans tes lettres d'autrefois, tu t'inquiétais de sa santé et à présent c'est lui qui, toujours là, répond à tous tes besoins. Nous ne saurions assez remercier la Providence qui veille ainsi sur nous!

J'ai rêvé, la nuit dernière, que tu étais jeune, en toilette pâle, et que tu jouais du piano pour maman avec qui tu demeures.

Ici, nous sommes toutes très intéressées dans la maison que Henri fait construire pour nous, c'est l'événement de notre été à Sainte-Adèle. Alexina se préoccupe du nouveau jardin à faire, des plantes à transplanter, comme aussi de surveiller les travaux commencés.

J'ai vu les dames Cherrier dimanche; elles se plaisent ici; nous avons aussi d'autres connaissances : Mme Louis Loranger¹⁷⁵, sa mère,

¹⁷⁴ En 1901, Émilie-Anne demeurait à Montréal, au 1246, rue Saint-Denis, avec sa fille Alexina et ses deux petites-filles, Joséphine et Émilie-Anne. En 1911, l'année de sa mort, Émilie-Anne est rendue dans Outremont, au 219, avenue McDougall, près de Côte-Sainte-Catherine; sa fille Alexina et sa petite-fille Émilie-Anne sont avec elle. Après la mort de sa mère, Alexina ira vivre à Sainte-Adèle avec sa fille Émilie-Anne.

¹⁷⁵ Ernestine Masson (1872-1921), fille de Damase Masson, marchand, et de Marie-Louise Lamer, a épousé (Montréal, 1^{er} octobre 1895) Louis-Joseph Loranger (1870-1951), avocat, fils de Louis-Onésime Loranger, juge, et de Rosalie Laframboise.

Mme Masson¹⁷⁶, Mme Vautelet¹⁷⁷, sa nièce Mlle Lareau¹⁷⁸ et Henri Bourassa. C'est agréable d'avoir ainsi quelques personnes à voir souvent. Henri Bourassa est l'ami intime, il entre et fait le tour de la maison pour voir tout son monde. Il est bon marcheur, comme l'était Auguste autrefois, et visite tout le comté¹⁷⁹ à pied. Aujourd'hui, il fait faire une promenade en voiture à Alexina, accompagnée des jeunes filles.

Mes bons souhaits pour toi, ma chère Louisa, à l'occasion de ta fête, ainsi que mes meilleures amitiés à Auguste et à tous chez vous.

Bien affectueusement à toi. Ta sœur.

Émilie Anne



¹⁷⁶ Émilie-Anne veut sans doute parler ici de Marie-Louise Loranger (1869-1907), épouse de Henri Masson. Marie-Louise Loranger est sœur de Louis-Joseph Loranger.

¹⁷⁷ Mathilde Robillard (1865-1948), fille de Joseph-Clétus Robillard, marchand, et de Marguerite Du-faux, a épousé (Montréal, cathédrale, 20 août 1891) Henri-Étienne Vautelet, ingénieur civil, fils de François Vautelet, de Sedan, département des Ardennes, France, et de défunte Victoire Lallemant. Henri-Étienne Vautelet (1856-1931), né à Sedan, avait étudié à la Sorbonne et à l'École des Mines à Paris; il fera partie de l'équipe qui construit le pont de Québec en 1917. *Le Canada*, 7 décembre 1948, p. 2.

¹⁷⁸ Au mariage de Mathilde Robillard en 1891, Blanche et Yvonne Lareau signent le registre. Elles sont filles d'Edmond Lareau, avocat et député, et de Marguerite Robillard, sœur de Mathilde.

¹⁷⁹ En 1904, Henri Bourassa (1868-1952) est député libéral du comté de Labelle à la Chambre des communes. *DBC*.

DEUXIÈME PARTIE

Lettres de Louisa Trudeau
à Aurélie Papineau

Louisa Trudeau

Lettres à Aurélie Papineau

1846 - 1890

Louisa Trudeau à Aurélie Papineau
BAnQ-G, P17, S1, D1

Montréal, 15 octobre 1846

Ma chère Aurélie,

Enfin, comme toi, je vais écrire et, sois sûre que si j'ai retardé autant, c'est faute d'occasions. J'ai eu le plaisir de voir ta mère deux fois depuis qu'elle est arrivée, et elle doit venir passer la journée avec nous samedi. J'ai été bien surprise de la voir, comme je ne savais pas qu'elle devait venir.

J'ai peur qu'en essayant de te dire ce que j'ai fait, depuis que je t'ai vue, je ne réussisse pas aussi bien que toi, qui as plus de mémoire. J'ai fait de mon mieux pour aller faire un tour à la campagne, mais je n'ai pas réussi. J'ai passé tout mon été pour des *prunes*.

Je n'ai pas autant que toi à dire; c'est toujours à peu près la même chose ici. Nous avons des distractions de temps à autres, telles que des bazars, des promenades, beaucoup de monde (nous en avons eu extraordinairement cet été). Mademoiselle Bourdages est partie ces jours-ci. Elle est venue plusieurs fois cet été. Je n'ai vu Casimir¹⁸⁰ qu'une fois depuis qu'il est revenu. Tu vois qu'il est paresseux.

J'ai été au couvent une fois depuis que tu es partie, c'est bien changé. Le parloir est beaucoup plus grand et il y en a deux. J'ai mis du temps à m'habituer à n'y pas aller tous les jeudis. Car tu te rappelles sans doute que je manquais rarement. Sarah¹⁸¹ se propose de t'écrire parce que dans le fond elle t'aime bien, elle aussi.

¹⁸⁰ Casimir-Fidèle Papineau (1826-1892), frère d'Aurélien, sera notaire en 1848.

¹⁸¹ Sarah Trudeau (1828-1858), l'aînée des filles Trudeau. Sœur de Louisa, elle épousera Thomas-Jean-Jacques Loranger, avocat. Voici la lettre de Sarah Trudeau à Aurélien Papineau :

« Mademoiselle Aurélien Papineau, Petite-Nation.

Montréal, 15 octobre 1846

Ma chère Aurélien,

Je t'écris à tout hasard, ne sachant si je te ferai plaisir ou non. On m'assure ici que tu aimeras cela, oh! bien, qu'en penses-tu ? Louisa t'a écrit une longue lettre qui t'amusera plus que la mienne. L. est toujours la même, toujours gaie, folle. Quand elle se met après moi, c'est à n'en plus finir, alors je la lasse comme il faut, enfin tu me connais, elle me fait tant rire que je perds toutes mes forces. Elle est bonne enfant dans le fond. Si elle savait que je médis contre elle, elle ne serait pas trop fière, elle qui te conseille de l'imiter.

Écoutez! Mademoiselle Papineau, j'ai rassemblé le conseil entre mon goût et ma raison, et dans leur profonde sagesse, ils ont décidé que vous deviez en conscience venir passer un mois avec nous le printemps prochain, temps marqué pour votre promenade. Ainsi tu n'as pas besoin de te figurer que tu échapperas à ce malheur. C'est décidé, il faut que tu viennes. Le bon vieux M. Toussaint¹⁸² relève d'une forte attaque de la goutte, ce pauvre cher vieux! Il te présente ses amitiés, il t'enverra une jolie petite catin, le printemps qui vient. Papa t'invite à venir cet hiver : il a acheté une bonne provision de pipes, tu feras mieux d'en profiter.

Tu me parles de quelque chose qui me fera plaisir. J'aimerais beaucoup à savoir ce que c'est. Tu as tort d'exciter ma curiosité comme cela. Tu me connais pourtant, tu sais que je suis femme beaucoup sous ce rapport-là. Oh! que j'aimerais à aller chez vous pour connaître ta famille. Tes sœurs, ta belle-sœur, tes neveux et ta nièce, quand tu m'en parles, ça me fait regretter que je ne puis y aller, mais la volonté de Dieu soit faite! J'ai appris toute jeune à pouvoir dire cela sincèrement.

J'aurais affaire à sortir cette après-dînée, mais le temps n'est pas beau et la pluie vient de commencer, il faut que j'y renonce. Si j'écris mal, ce n'est pas ma faute. J'ai pris un petit coup, n'en parle pas à personne. Pourtant je bois beaucoup moins depuis que tu n'es pas en ville. Le mauvais exemple a toujours été funeste, mais je ne te parlerai pas de cela, je sais que ça te fait de la peine, mais enfin, c'est mon devoir. Tu es encore jeune¹⁸³, tu peux peut-être te corriger; plus vieille, hélas! je crains qu'il ne soit trop tard. Est-il possible qu'une jeune fille aussi jeune que toi, avec un

Chez mon oncle Thompson sont entrés dans leur maison neuve. Je t'assure qu'ils sont contents d'être enfin rendus chez eux. Zéphirine est maintenant chez mes tantes à cause de l'humidité de la maison qui n'est pas encore bien sèche. Zéphirine n'est pas bien cet automne : elle va se faire soigner par le Dr Charlebois.

Tu sais sans doute que Mme Laframboise est rendue à Maska, et G. est restée ici. J'ai été dans les magasins ce matin avec maman; j'y ai rencontré ta maman. Elle nous a promis de venir samedi, passer la journée.

Il faut que je cesse, je n'ai plus de papier. Mes amitiés à tous chez vous. Ta cousine Sarah. » BAnQ-G, P17, S1, D1.

¹⁸² Toussaint Trudeau (1826-1893), frère de Louisa.

¹⁸³ Louisa et Aurélie sont vraiment du même âge. Louisa Trudeau (1830-1905) est née le 25 août 1830; Aurélie Papineau (1830-1926) est née le 6 juillet 1830.

bon caractère, ait pu contracter une habitude aussi vicieuse! Hélas! c'est bien malheureux! d'avoir fait un scandale pareil!

Excuse toutes les bêtises. Il faut que je finisse. Adieu. Ta bonne cousine¹⁸⁴. Mes respects et amitiés à toute ta famille.

Louisa Trudeau que tu devrais imiter



Louisa Trudeau à Aurélie Papineau

BAnQ-G, P17, S1, D1

14 mars 1847

Ma chère Aurélie,

Je n'ai jamais été si bien que depuis que je sais que tu bois tous les soirs à ma santé. Ainsi, continue, je te le recommande. Tu vas donc revoir ta mère¹⁸⁵. Je suis bien sûre que tu t'en es bien ennuyée, il y a si longtemps qu'elle est partie. Maman¹⁸⁶ vient de partir pour aller la voir. J'espère qu'elle ne laissera pas la ville sans venir nous voir. C'est aujourd'hui dimanche. Je t'assure que tout est tranquille. Je suis allée à la grande messe ce matin, mais je ne vais pas à vêpres. Toussaint lit bien tranquillement. Il n'a pas compris hier soir lorsque Émery¹⁸⁷ lui a dit que tu devais entrer au couvent de Saint-Joseph¹⁸⁸. Est-il possible que ce que nous disions si souvent en riant soit une chose probable? Je te donnerai mon consentement, mais je t'en prie, ne te marie pas sans m'en avertir d'avance. Quoique j'aie

¹⁸⁴ Une cousine éloignée. La grand-mère de Louisa (Marie-Louise Papineau) est sœur du grand-père d'Aurélien (Joseph Papineau).

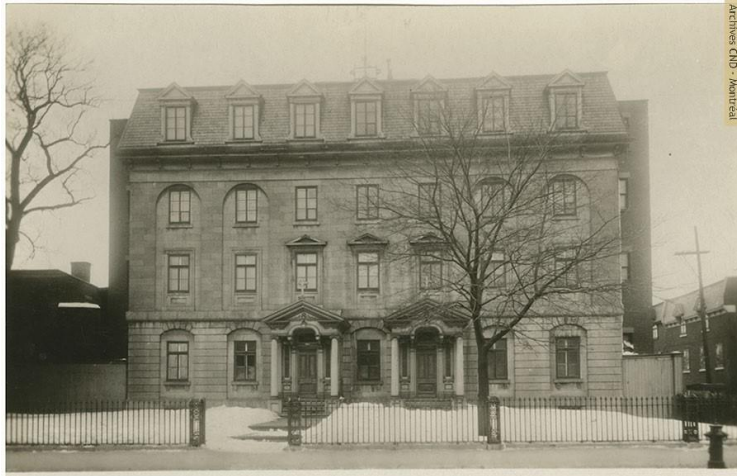
¹⁸⁵ Angelle Cornud (1785-1870), mère d'Aurélien. Angelle Cornud, qui habite à Papineauville, se rend souvent chez des parents à Montréal ou à Saint-Hyacinthe. Le 2 avril 1847, de Saint-Hyacinthe, elle écrit à Madsem, sa bru. Voir Angelle Cornud, *Rien de nouveau ici, Correspondance 1823-1867* (édition de 2021).

¹⁸⁶ Ann Angélique Lock (1802-1853), mère de Louisa.

¹⁸⁷ Denis-Émery Papineau (1819-1899), notaire, frère d'Aurélien.

¹⁸⁸ Le couvent ou académie de Saint-Joseph, dirigé par les sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Aurélien y a été pensionnaire en 1845-1846 seulement. Situé rue Notre-Dame, angle Lusignan, aujourd'hui aux environs de la rue Guy.

des soupçons, tu aurais dû me le nommer. Tu étais bien discrète là-dessus lorsque tu étais au couvent. Mais j'espère qu'à présent tu ne te gêneras pas de m'en parler comme à ta meilleure amie.



Académie Saint-Joseph de la Congrégation de Notre-Dame
À Montréal, rue Notre-Dame

J'espère que les attaques de maladie dont tu te plains n'auront pas de suite. Puisque tu le désires, je te souhaite que la prédiction de Célanire¹⁸⁹ s'accomplisse.

Chère enfant, il ne faut pas que tu oublies ta promesse de venir passer quelque temps avec nous ce printemps. Nous tâcherons de t'amuser. Lorsque je t'écris, je ne pense qu'à toi, mais peut-être trouveras-tu que je pourrais prendre du meilleur papier et un peu plus de précautions. Il n'y a pas jusqu'à ma plume qui ne soit affreuse, mais tu excuseras, il n'y a pas tant de cérémonie.

¹⁸⁹ Célanire Thompson (1824-1854), fille de John Thompson, marchand-tailleur, et de Flavie Trudeau. Cousine de Louisa.

Nous attendons Casimir sous peu. Il y a bien longtemps que nous ne l'avons pas vu, ce pauvre Casimir. Zéphirine¹⁹⁰ est à Saint-Hyacinthe à présent. Nous avons eu beaucoup de monde de la campagne. M. et Madame Shepherd¹⁹¹, qui sont mariés tout dernièrement, Mlle Delesderniers, Mlle Snider, Mlle Bourdages, qui est encore à Montréal ainsi que Mlle Delesderniers, et tout cela pendant la neuvaine, qui a été très belle. Sarah est à l'église. Je ne sais si elle doit t'écrire.

N'oublie pas mon morceau de dessin : il sera assez beau, je n'en suis pas inquiète. Il sera de ton ouvrage, cela me suffit. Il faut que je finisse, chère enfant.

N'oublie jamais ta cousine affectionnée.

Louisa Trudeau

N.B. Mes respects à M. et Mme Papineau et à tes sœurs, s'il vous plaît.

Louisa



Cecilia Delesderniers

¹⁹⁰ Zéphirine Thompson (1826-1891), sœur de Célanire. Elle épousera (Saint-Hyacinthe, 4 février 1850) Louis-Antoine Dessaulles. Cousine de Louisa.

¹⁹¹ Robert Ward Shepherd (1819-1895), né à Sheringham, Norfolk, Angleterre, fils de John Shepherd et d'Esther Ward, a épousé (Vaudreuil, Anglican, Hudson Heights, 8 février 1847) Cecilia Delesderniers (1826-1901), fille de Peter Francis Christian Delesderniers, marchand, de Vaudreuil, et d'Amelia Rice. Cette dernière est la fille du Dr Abner Rice, apparenté à Sarah Moses, grand-mère de Louisa. Le patronyme Delesderniers est huguenot. Le capitaine R.W. Shepherd implanta la navigation à vapeur sur l'Outaouais.

Mlle Aurélie Papineau
BAnQ-G, P17, S1, D1

Montréal, 4 janvier 1848

Ma chère bonne à rien,

Il est donc vrai que tu te décides à franchir la grande barrière. Je te félicite sur ton courage et, quoique je ne te désapprouve pas, j'aime mieux que ce soit toi que moi. Tu fais bien. Selon toutes les apparences, tu en as rencontré un plus drôle que toi, ma sorcière!

Nous avons passé un jour de l'An assez agréable, malgré le mauvais temps. C'est vraiment singulier, c'est le printemps par ici¹⁹². Je crois que la nature entière est changée par rapport à toi.

Dis donc, je puis te demander cela comme amie et je te promets de n'en pas parler. Mais je crois que tu l'as demandé en mariage toi-même, car je ne crois pas qu'un aussi joli garçon que lui aurait pensé tout seul à te faire la question. Toi, si mal servie par la nature! Mais enfin tu passeras comme les autres dans le monde en te mettant un voile.

Ne te fâche pas si je te dis tes vérités. Je te donne le droit de m'en dire autant. Je t'assure que je n'ai pas rien qu'une petite envie d'aller aux noces. Mais la Providence arrangera cela. Je t'envoie des patrons. J'ai mis les explications dessus, et si tu ne comprends pas, t'es une cruche.

J'ai gagné un *philippino* avec ton frère Émery; il me l'a payé hier soir, et, je t'assure, au-delà de tout ce que [je] pouvais espérer. Il m'a donné une superbe gravure. Il est fin. J'aime bien ton petit frère Auguste¹⁹³ : il vient nous voir de temps à autre.

Probablement que lorsque tu verras ton grand frère Casimir, ce sera M. le notaire. Mon beau Mimin est à la campagne depuis le 1^{er} décembre.

¹⁹² La température « est inouïe jusque dans les *fastes des almanachs*, et les plus anciens du pays ne se rappellent pas d'avoir entendu parler d'un temps semblable au commencement de janvier. Disons de suite qu'on a, pour la nouveauté du fait, labouré dans les environs de Montréal vendredi et samedi dernier. On nous dit que M. Décari, du pied du courant, a dû aujourd'hui, 3 janvier, tracer quelques sillons, mais la gelée de la nuit dernière a un peu durci la surface de la terre, hier elle était praticable jusqu'à 7 à 8 pouces. On nous assure qu'hier la nuit vers 2 heures pendant le gros orage de pluie qui est tombé, on a vu un éclair et entendu deux coups de tonnerre. Cette dernière circonstance surtout est sans exemple en Canada. » *La Minerve*, 3 janvier 1848, p. 2.

¹⁹³ Ce « petit frère » Auguste est Augustin-Cyrille Papineau, que Louisa épousera en 1854.

Je l'attends ces jours-ci. Nous avons toujours beaucoup de monde. Je me suis pris un autre cavalier en attendant. J'aime toujours à en avoir un de près. Il vient de sortir une visite. Nous avons pris du vin. Je ne suis pas corrigée de mon ancienne habitude. Surtout depuis quelques jours. Je me mets en train tous les soirs. J'attends ton beau Mimin aujourd'hui ou demain. J'écris pour ne pas le faire attendre.

Si nous n'allons pas à tes noces¹⁹⁴, nous aurons toujours le plaisir de te voir, car ton fiancé nous a promis de t'emmener cet hiver.

Il faut que je finisse. Je te souhaite une bonne année et toutes sortes de prospérités et de postérités. Mes respects à ton père et à ta mère et aux membres de la famille. Embrasse Mlle Hillman¹⁹⁵. Au revoir, ma chère amie. Toute à toi.

Louisa Trudeau



Madame F. Mackay

[Aurélié Papineau]

BAnQ-G, P17, S1, D2

Montréal, 22 novembre 1849

Ma chère Aurélié,

J'ai été bien fâchée d'apprendre que tu étais malade. C'est une bien mauvaise habitude qu'il ne faut pas que tu prennes. Auguste est venu me dire qu'il y avait une occasion. Si tu n'étais pas malade, je ne t'écirais pas, car tu me dois une lettre et tu es une paresseuse.

Je te pardonne car tu souffres assez pour expier tes péchés. Si tu restais par ici, j'irais te voir et rien que la présence de mon auguste personne te guérirait.

¹⁹⁴ Aurélié Papineau, fille mineure de Denis-Benjamin Papineau et d'Angelle Cornud, épousera (Montebello, 25 janvier 1848) François-Samuel Mackay, notaire, fils du colonel Étienne Mackay, notaire à Saint-Eustache, et de Marie-Françoise Globensky. Oncle Toussaint-Victor Papineau, curé à Saint-Marc-sur-Richelieu, est le célébrant de ce mariage.

¹⁹⁵ Adeline Hillman (1825-1908), domestique chez Denis-Benjamin Papineau. Elle est fille de Charles Hillman et de Maria Howard.

Ton cher petit frère nous fait enrager, comme de coutume : il vient nous empêcher de travailler. Il tire sur notre coton et fait tout ce qu'il peut pour nous impatienter. Mon idée est que tu vas avoir de l'ouvrage à faire bien vite.

Alexina¹⁹⁶ te fait bien ses amitiés, elle t'écrira prochainement. Elle se conserve en état de grâce, elle ne fait pas comme toi.

Nous avons Mlle Sophie Homier¹⁹⁷ ici depuis huit jours. Elle est malade depuis un mois et, la semaine dernière, pendant que son père et sa sœur étaient à la campagne, la maison a pris en feu et a été toute consumée¹⁹⁸. Elle ne s'est aperçue du feu que lorsque tout le haut était en flammes. Ils ont perdu beaucoup et c'est un grand dérangement.

M. Chiniquy¹⁹⁹ doit prêcher ce soir à l'église, chez monseigneur. Si tu étais ici, tu pourrais en profiter et te mettre de la Tempérance.

¹⁹⁶ Alexina Trudeau (1832-1871), sœur de Louisa. Elle vient d'épouser Antoine Fleury Serre/St-Jean, à Montréal, le 11 septembre 1849.

¹⁹⁷ Sophie Homier (1827-1891), née à Montréal, fille de Jean-Baptiste Homier et de Sophie Sarrault, épousera (Montréal, 19 novembre 1851) Joseph Papin, avocat, fils de Basile Papin et de Marie-Rose Pelletier. Présence de Ferréol Peltier, avocat. « Comme son rival de l'hyménée, la mort aussi, hélas! fait ses victimes. Dieu sait si elles ont été nombreuses et marquantes en ces derniers temps. Pour aujourd'hui enregistrons le décès, arrivé hier, de la regrettée madame Sophie Homier, épouse en premières noces de l'illustre Papin, en second mariage, de M. Ferdinand David, l'un et l'autre et tour à tour, députés à l'Assemblée législative de Québec. » *Le Monde illustré*, 23 mai 1891, p. 50.

¹⁹⁸ « Incendie.— Le feu s'est déclaré, hier soir entre dix et onze heures, dans la maison de J.B. Homier, écr, conseiller de ville, dans la rue Dorchester, faubourg St.-Laurent, et a consumé sa résidence. Nous n'avons pas appris comment le feu s'était déclaré, ni si la maison était assurée. La maison était en bois et à deux logements. M. Homier, nous dit-on, était absent. » *L'Avenir*, 16 novembre 1849, p. 3.

¹⁹⁹ Charles Chiniquy (1809-1899), prêtre en 1833, apôtre de la tempérance depuis le début de la décennie de 1840. *DBC*. Ses sermons suscitent des controverses exprimées dans les journaux de septembre 1849. Un long article signé « Un Trépassé » (dont l'auteur serait J.G. Barthe, identifié par Amédée Papineau) paraît dans *L'Avenir*; les répliques d'un « Campagnard » (peut-être L.A. Des-saulles) paraissent dans *La Minerve*.



Charles Chiniquy

Coup de chance si ce n'est pas de trop boire que tu [es] malade! Tous les jeunes gens partent pour la Californie²⁰⁰; il ne nous restera plus de cavaliers. Quel dommage! S'il fallait que je reste vieille fille! j'irais rester avec toi à la Petite-Nation, pour élever tes enfants, car je sais bien que tu n'es pas capable, toi, grande folle!

Tâche d'aller mieux et de m'écrire bien vite. Toute la famille t'embrasse bien. Tu feras mes amitiés à Mme Leman²⁰¹ et à ton mari. Que Dieu te bénisse, ma pauvre enfant. Prends courage. Je t'aime bien et j'aimerais bien à te voir.

Bonjour, ma fille. Ta cousine affectionnée.

²⁰⁰ La Californie qui connaît la « ruée vers l'or » depuis la découverte du premier filon à Sacramento en janvier 1848. Voir *Les Québécois et la soif de l'or en Californie, 1848-1859*, L'Assomption, Aubin-Blanchet recherches historiques, 2022, 355 p.

²⁰¹ Mme Leman est Honorine Papineau (1818-1882), une sœur d'Aurélie. Honorine est veuve du Dr Dennis Sheppard Leman depuis décembre 1845.

Louisa Trudeau



Louisa Trudeau à Aurélie Papineau

BAnQ-G, P17, S1, D3

Montréal, 9 avril 1850

Ma chère Aurélie,

Tu as bien raison lorsque tu dis que tu es une paresseuse d'être si longtemps sans m'écrire. Tu me dis que tu es souvent malade et que tu es bien sage. Je ne le crois pas. Alexina est toujours bonne fille, elle est comme à 15 ans.

Il faut que je t'annonce une grande nouvelle. Sarah, la folle, parle encore de se marier. Comme c'est fou, ces jeunes filles! Si elles étaient avancées comme nous autres, elles se tiendraient bien tranquilles. Mais non! Elle veut se marier avec M. Loranger²⁰². Bien vite encore, tu en auras des nouvelles sans doute. Ils doivent demeurer bien près d'ici. C'est un garçon que j'estime beaucoup et je crois qu'il est très propre à rendre une femme heureuse. C'est un grand chagrin pour maman de se séparer de sa fille aînée, et je vais bien m'ennuyer, moi, mais enfin elle est d'âge à se marier et ce serait bien fou d'empêcher cela, si ça doit se faire.

²⁰² Thomas-Jean-Jacques Loranger, avocat, épousera (Montréal, 13 mai 1850) Sarah Trudeau, sœur aînée de Louisa.







Trois daguerréotypes des sœurs Trudeau, vers 1850.
 Louisa, Sarah et Émilienne, sans plus de précisions.
 BAnQ, 06M, P7, S11, D1

Tu es enfin convertie! Tu as renoncé à cette infâme habitude de boire que tu avais contractée à la ville et que j'avais tant de misère à cacher aux yeux du monde. Tu es enfin de la belle et grande société de Tempérance. J'aimerais bien à te voir, tu dois être bien changée de couleurs. Tu féliciteras M. Mackay sur la conversion de sa femme. Ça doit être un grand bonheur pour lui, car (on a beau dire) ça détruit toujours la paix du ménage lorsqu'un des deux boit.

Veux-tu avoir la bonté de m'écrire bien vite et me parler de tes intentions sur tes voyages à Montréal dans le cours de cette année. Il n'y a rien de bien nouveau à part du mariage de Sarah, qui nous occupe pas mal

pour le moment. Je ne t'écirai jamais pour t'annoncer mon mariage, car je ne me marierai jamais.

Tu trouves les sermons du père Bourassa²⁰³ bien beaux, mais je trouve ceux du frère Bourassa²⁰⁴ encore plus intéressants. Veux-tu faire, ça se comprend! C'est un jeune homme, ça intéresse une jeune fille.

Il faut que je finisse : Auguste doit venir chercher ma lettre. À propos, le jeune homme est pas mal incommode, je t'assure. Il ne vient pas nous voir bien souvent, mais il nous fait bien enrager quand il vient.

Des amitiés à ton mari et des respects à toute ta famille, quand tu les verras.

Bonjour, ma bonne cousine.

Ta sainte amie.

Louisa Trudeau



²⁰³ Augustin-Médard Bourassa (1818-1897), prêtre en 1844, curé dans les chantiers de l'Outaouais en 1850, à Montebello ensuite, de 1858 à 1888.

²⁰⁴ Le frère Bourassa serait Napoléon Bourassa (1827-1916). Frère du curé Augustin-Médard, Napoléon étudie alors la peinture avec Théophile Hamel. Il épousera Azélie Papineau, une cousine d'Augustin-Cyrille Papineau.

Louisa Trudeau à Aurélie Papineau
BAnQ-G, P17, S1, D2

Montréal, 15 juillet [1850]

Ma chère cousine,

Je crois que nous tirons pour voir laquelle des deux sera plus paresseuse, et je crois que tu gagnes. Tu as plus souvent des occasions que moi. C'est vrai que tu as un ménage et bien des petites choses à penser de plus que moi, mais enfin tu es paresseuse un peu.

J'ai appris avec peine que tu avais laissé ton mari, tu as eu tort, c'est un bon garçon; et toi, tu es une méchante de le laisser. Moi qui avais toujours cru que vous faisiez si bon ménage, comme on se trompe quelquefois! Je ne puis attribuer cela qu'à ta malice, car maintenant que tu ne bois plus, tu n'as pas d'excuse. Je suis quelquefois tentée de partir pour la Petite-Nation pour te sermonner, mais je commence à être vieille, je ne voyage pas facilement, c'est à toi de venir et je t'y engage fortement. Tu sais qu'il faut que tu me voies de temps en temps pour te conduire comme il faut. Je vais passer un bon été, je n'ai pas de cavaliers et je t'assure que c'est très commode. Si le temps est beau, demain, je me propose de monter à Vaudreuil avec Émilienne. Nous passerons quelques jours.

Nous avons eu le plaisir de voir ta mère et Mme Leman, mais très peu de temps. Elles sont parties presque tout de suite pour Saint-Hyacinthe. Ta mère a promis de passer quelques jours avec nous en revenant de Saint-Marc. Je ne te parlerai pas d'Émery ni de Casimir; je ne les vois jamais. Il n'y a qu'Auguste qui soit bon garçon. Il vient nous voir souvent, et je t'assure que nous nous ennuerions bien s'il ne venait nous voir quelquefois. Il est imparfait parfois, mais nous l'endurons pour ses bons moments.

Sarah et Alexina sont toujours deux bonnes vieilles dames dont je ne suis pas disposée à suivre l'exemple. Elles sont toujours très sages. Je crois que tu ne peux pas en dire autant de toi.

Nous sommes peu de monde à présent ici, si tu voulais venir te promener, nous serions grandement. Oh, que j'aimerais cela si tu pouvais venir passer quelque temps sans être si pressée, comme tu l'es toujours quand tu viens en ville. Que le bon Dieu te bénisse, mon enfant. Conduis-toi toujours comme il faut. Embrasse ton mari pour moi et dis-lui qu'il t'embrasse pour moi.

Ton amie.

Louisa



Louisa Trudeau à Aurélie Papineau
BAnQ-G, P17, S1, D2

17 mars 1851

Ma chère cousine,

Comme je sais que tu es Irlandaise dans le fond de l'âme, je ne puis laisser passer la Saint-Patrice sans t'écrire un mot pour te dire que j'espère que tu es bien et que j'aimerais bien que tu sois ici pour fêter ta fête. Émilienne²⁰⁵ n'est pas très bien et moi, j'ai un rhume d'Irlandais. Je pensais presque que tu descendrais cet hiver, mais j'ai été désappointée, néanmoins je ne puis m'empêcher de trouver comme toi que c'eût été une extravagance et qu'il vaut beaucoup mieux pour toi ne venir à Montréal qu'en été. Voilà ce que ma grande sagesse trouve.

Tu parles bien de conversion; c'est mauvais signe pour toi, c'est signe que tu n'y songes guère pour toi-même, mon impie! Le carnaval a été bien gai, mais nous sommes tous convertis depuis que le carême est commencé. Je viens de finir la neuvaine de Saint-François-Xavier²⁰⁶ et je suis maintenant un modèle de perfections de tout genre.

Mais pourquoi te parler de moi ? Est-ce que tu ne me connais pas ?

Ah çà! S'il est à propos de rester chez soi en hiver, il est à propos de se promener en été, et j'espère que tu ne laisseras pas passer l'été prochain sans montrer ton gentil visage. J'ai eu le plaisir de voir M. Mackay un instant à mon dernier voyage. Tu lui feras bien mes amitiés.

²⁰⁵ Émilienne Trudeau (1834-1911), née Émilie-Anne, sœur de Louisa. Elle épousera (Montréal, 28 avril 1852) Joseph Beaudry, marchand.

²⁰⁶ La neuvaine consistait en prières pendant neuf jours de suite, du 4 au 12 mars, pour obtenir une grâce spéciale, en invoquant François-Xavier, qui avait été canonisé le 12 mars 1622. « Livres pour le mois de mars », annonce Jean-Baptiste Rolland dans *La Minerve* du 24 février 1851, p. 3. *La Neuvaine en l'honneur de St. François-Xavier et le Nouveau mois de mars, hommage à Joseph, époux de Marie*, par J.F.H. Oudoul, curé du diocèse de Bourges.

Auguste est toujours imparfait, comme de coutume, mais malgré cela, si nous ne l'avions pas souvent, nous nous ennuerions bien. Tu embrasseras les Diles Hillman pour moi. Lorsqu'elles sont parties, nous commençons justement à faire connaissance et à bien nous amuser ensemble.

Mes sœurs mariées sont toujours bien et toujours jeunes. Maman et Émilienne te font bien leurs amitiés. Tu présenteras mes respects chez vous, quand tu les verras. Tâche de ne pas être si paresseuse pour m'écrire à l'avenir.

Bonjour, ma chère cousine. Suis toujours mon exemple et tu seras la plus jolie imparfaite des femmes. Fais enrager ton mari autant que tu pourras : c'est cela qui fait le bonheur dans un ménage.

Ton amie.

Louisa Trudeau



Madame F.S. Mackay

BAnQ-G, P17, S1, D2

Montréal, 18 décembre 1851

Ma chère Aurélie,

Je viens d'apprendre avec peine que ton pauvre cousin Gustave²⁰⁷ était mort. J'ai été bien surprise. Je n'avais pas entendu dire qu'il était plus mal. Je pense qu'il laisse une famille bien affligée. Il est si jeune et il promettait tant! Je n'ai pas encore vu tes frères, mais je pense que ce sera un grand chagrin pour eux. Tu vas tous les voir, ce sera un jour de l'An bien triste pour chez ton oncle.

Écris-moi donc encore bien vite. J'aime toujours à avoir des nouvelles de toi et de tous mes parents de la Petite-Nation. Auguste a fait un voyage bien prompt et bien fatigant; il va se reprendre. Tâchez de le garder un peu

²⁰⁷ Gustave Papineau (1829-1851), journaliste, fils de Louis-Joseph Papineau et de Julie Bruneau, atteint de rhumatisme inflammatoire, est mort au manoir familial, à Montebello, le 17 décembre 1851. Un cousin d'Aurélien.

longtemps, ça ne lui fera pas de mal. Je voudrais bien voir ta fille²⁰⁸. Celle de Sarah (qui s'appelle Louise) est engraisée au point que tu ne pourrais croire que c'est la même. Elle est bonne, bonne, elle ne pleure presque jamais, enfin c'est un prodige, comme tu peux penser. Tu diras à ton mari que c'est la meilleure enfant du monde (après la sienne, bien entendu). Je pense que chez ton oncle ont bien trouvé Mme Dessaulles²⁰⁹ dans un moment comme celui qu'ils viennent de passer.

Maman a été très malade, ces jours-ci, elle est un peu mieux aujourd'hui. Elle est si faible que nous craignons beaucoup lorsqu'elle est malade. Toute ma famille t'envoie des amitiés, ainsi qu'à toute la famille. Le jour de l'An approche et je suis loin de le voir venir avec plaisir. Depuis la mort de mon père²¹⁰, ce jour-là n'est plus un jour de joie. Nous nous apercevons trop de ce qui manque pour être bien gais ce jour-là.

La petite Louise embrasse bien sa petite cousine Aurélie et elle espère qu'elle viendra la voir bien vite. Elles pourront se battre pour voir laquelle est la plus forte.

Tu embrasseras pour moi ton mari, ta fille et toute la famille chez vous, et tu diras à Adeline [Hillman] que j'achève mes bas et qu'ils sont bien beaux, et que grand-maman²¹¹ a dit que c'était une « real smart body » qui avait filé tant de laine que ça dans une journée.

Je vais finir. Je n'ai rien de bien nouveau à te dire, comme tu vois. Alexina a reçu une lettre de son mari dernièrement : il doit venir dans le mois de janvier, il était à Paris et en bonne santé.

Bonjour, mon enfant. Je suis, pour la vie, ta cousine affectonnée.

Louisa Trudeau

²⁰⁸ Françoise-Aurélie Mackay (1851-1853), née le 27 juillet 1851, fille de F.S. Mackay, notaire, et d'Aurélie Papineau. Elle mourra le 17 janvier 1853.

²⁰⁹ Rosalie Papineau-Dessaulles (1788-1857), tante de Gustave, seigneuresse de Saint-Hyacinthe, était présente au manoir pendant le deuil de son frère. Voir Amédée Papineau, *Journal d'un Fils de la Liberté*.

²¹⁰ François-Xavier Trudeau (1796-1849), père de Louisa, est décédé à Montréal le 20 mai 1849.

²¹¹ Sarah Moses (1780-1858), grand-mère de Louisa. Née au New Hampshire, elle avait épousé Richard Lock, navigateur. Sa fille Ann Angélique Lock est la mère de Louisa. Sarah Moses a épousé en secondes noces le Dr Abner Rice en 1821. Veuve, elle demeure chez sa fille dans la maison Trudeau, rue Saint-Denis.



Louisa Trudeau à Aurélie Papineau

BAnQ-G, P17, S1, D2

Montréal, 21 mars 1852

Ma chère Aurélie,

J'ai réfléchi bien longtemps pour me rappeler si réellement je te devais une lettre. Je n'en suis pas sûre, mais je suis si honnête que j'écris pour n'avoir rien à me reprocher. Si tu ne réponds pas à celle-ci, ma bonne à rien, tu auras affaire à moi, et quand je devrais monter exprès à la Petite-Nation, je le ferai. Je vois que tu as renoncé à ton voyage à Montréal pour cet hiver. Malgré tout le plaisir que j'aurais eu à te voir, je ne puis m'empêcher de t'approuver, car je crois qu'un voyage comme celui-là avec un jeune enfant t'aurait fatiguée, mais tu te reprendras cet été, j'espère.

Sarah est retenue à la maison depuis six semaines, avec une espèce de rhumatisme inflammatoire dans le pied. Elle a beaucoup souffert. Elle est un peu mieux, mais elle ne peut pas encore marcher. La petite a été malade aussi, c'est bien triste pour eux et pour nous aussi, car tu peux penser que nous y sommes presque continuellement.

Voilà le printemps qui arrive, j'en suis bien aise. J'aime le printemps. Toussaint est parti et Auguste s'en va, je vais bien m'ennuyer. J'espère que vous ne lui jetterez pas de sort pour l'empêcher de revenir bien vite. Je n'aurai plus personne à faire enrager, car pour les autres je ne les compte pas. Émery est toujours à Saint-Hyacinthe et je n'ai pas vu Casimir depuis que j'ai été le voir chez lui. Tu pourras dire cela à Mme Papineau, et c'est gênant d'aller chez des jeunes gens.

Tâche de m'écrire bien vite et donne-moi des nouvelles de ta fille. Dis-moi si elle a des dents. Celle de Sarah n'en a pas encore.

Tu feras mes amitiés à toute la famille chez vous et à ton mari. Tu embrasseras Mélissa²¹² et Adeline pour moi, ou plutôt tu pourras faire cette commission-là à Auguste, ce sera mieux. Je ne t'écris pas parce que j'ai

²¹² Mélanie-Mélissa Hillman (1827-1912), sœur d'Adeline. Elle épousera (Papineauville, 2 août 1853) John Hubert Mackay, marchand. Ainsi, elle deviendra la belle-sœur d'Aurélien et aussi, plus tard, la mère de la bru de Louisa.

quelque chose à te dire, ni pour t'amuser, comme tu vois. Je t'écris pour que tu me répondes. Ainsi, réponds-moi.

La meilleure de toutes tes cousines.

Louisa Trudeau



Louisa Trudeau à Aurélie Papineau

BAnQ-G, P17, S1, D2

Montréal, 28 octobre 1852

Ma chère cousine,

J'ai toujours été si indignée contre toi, depuis que j'ai reçu ta dernière lettre, que je n'ai pu me décider à t'écrire. Tu m'accuses d'une chose terrible : tu dis que je vais me marier. Que Dieu m'en préserve! Que tu le croies sérieusement ou non, détrompe-toi, ce n'est pas vrai. Je ne sais qui a pu faire courir ces bruits; ils sont faux. Tu aurais dû avoir la charité de me dire avec qui au moins. J'aurais pu m'imaginer alors qui avait fait cette histoire, mais je me défends bien pour rien, car je suis sûre que tu n'en crois rien.

Je vais te dire un secret. Je n'ai pas de cavaliers de ce temps-ci. Je t'assure que si je trouvais à me marier, je serais bien fière et il me semble que toi, ma bonne cousine, tu pourrais t'efforcer de me trouver quelqu'un. Je prendrais bien un bon habitant et j'irais m'établir près de toi. Tu sais comme j'ai pris goût à la Petite-Nation.

Voilà assez de folies. Toute la famille est bien et t'envoie [ses] amitiés. J'ai vu Auguste hier, mais tes autres frères, je ne les ai pas vus de l'été, les paresseux!

Vous savez sans doute que Zéphirine a une petite fille d'une quinzaine de jours²¹³. Elle est assez bien et l'enfant est très bien. Nancy²¹⁴ a passé la

²¹³ Caroline Dessaulles (1852-1946), née à Saint-Hyacinthe le 13 octobre 1852, fille de Louis-Antoine Dessaulles et de Zéphirine Thompson.

²¹⁴ Nancy Morison (1835-1875), née Anne, à Saint-Hyacinthe, fille de Rosalie Papineau (sœur d'Aurélien) et de Donald George Morison, notaire.

semaine dernière en ville, elle est parfaitement bien à présent, elle est grasse, elle n'est pas reconnaissable. Tu m'accuses de paresse; tu n'as pas grand esprit, ça fait que je ne me choque pas trop contre toi. Si tu avais passé un été comme nous en avons passé un, depuis le feu, je crois que tu n'aurais pas eu envie d'écrire à des bonnes à rien comme toi. Je n'avais pas trop de temps à travailler. Je ne sais pas si tu as vu la maison après le feu, mais elle était dans un triste état. Les ouvriers ont mis deux mois à la réparer, et ensuite les peintres s'en sont emparés. J'ai pensé qu'ils ne finiraient jamais. Sarah, M. Loranger, leur enfant et la fille ont passé deux mois ici, ce qui ne diminuait pas le trouble, comme tu peux penser.



Grand incendie de Montréal, juillet 1852

Depuis que la maison est en ordre un peu, nous avons continuellement eu du monde de la campagne. Mme Shepherd, son mari et son enfant sont partis ce matin. Tu vois que je n'ai pas beaucoup retardé à t'écrire. Nous avons changé notre maison un peu : le salon est où était l'ancienne chambre de maman, et avec la chambre d'Agathe et le passage, nous

avons fait une salle d'entrée. Ainsi nous n'arrivons plus dans la salle à dîner, comme autrefois, ce qui était bien incommode.

Je vais voir Mme Papin²¹⁵ tous les jours; elle est toujours malade.

Léocadie²¹⁶ doit se marier le 9 d'octobre avec le jeune Archambault, de L'Assomption.

Veux-tu les embrasser tous chez vous et leur [dire] qu'il me prend des envies de les voir parfois, lorsqu'il fait beau, que si ce n'était pas si loin, je crois que je partirais tout de suite pour y aller. Des respects à M. Mackay. Embrasse ta fille. Celle de Sarah est toujours bien.

Bonjour, ma fille. Écris-moi bien vite, et fais comme moi, rends-toi à la fin de ton papier.

Ta cousine.

Louisa



²¹⁵ Mme Papin est Sophie Homier, épouse de Joseph Papin, avocat. Une amie d'enfance, qui habite au 58, rue Dorchester, tout près des Trudeau.

²¹⁶ Léocadie Homier (1832-1892), fille de Jean-Baptiste Homier et de Sophie Sarraut, épousera (Montréal, 9 novembre 1852) Alexandre-Amable Archambault, avocat, fils de Pierre-Amable Archambault et de Madeleine Bruguier.



Aurélié Papineau

À Aurélié, la femme de son vieux²¹⁷

BAnQ-G, P17, S1, SS3

Jeudi soir [15 juillet 1858]²¹⁸

Ma vieille sauvagesse,

Me voilà à la Petite-Nation. Je suis venue exprès pour te faire enrager. J'ai déjà pris un bon coup de vin. Je m'aperçois que c'est une vilaine place pour ma pauvre tempérance!

²¹⁷ D'une autre main, sur l'adresse : « Vieille Lapointe va! » Farce que seules les protagonistes devaient comprendre.

²¹⁸ La date probable est inspirée de la lettre d'Augustin-Cyrille, écrite le 11 juillet 1858 : « Adeline, Godfroy, ma femme et le petit Gustave doivent se mettre en route pour la Petite-Nation mardi soir [13 juillet 1858]. Ils passeront une journée à Montréal, se rendront chez Parker jeudi soir [15 juillet 1858], si le temps est beau. » A.C. Papineau, *Correspondance 1845-1912*, p. 88.

Je te l'ai bien dit que je viendrais élever ta fille²¹⁹. Si tu ne viens pas me voir bien vite, tu me verras arriver.

Bonsoir. Embrasse ta fille pour moi. Bonne nuit.

Louisa



Louisa Trudeau à Aurélie Papineau

BAnQ-G, P17, S1, D3

Saint-Hyacinthe, 20 juin [1860]

Ma chère Aurélie,

Nous avons reçu la lettre de ta maman lundi, et elle nous a fait bien du plaisir, car il y avait longtemps que nous n'avions pas eu de vos nouvelles à tous.

Auguste est toujours très occupé, et moi je suis d'une paresse épouvantable.

Tu me fais demander comment faire les robes de ta fille. Je vais te le dire, par considération pour ta fille, car tu es une bonne à rien de ne pas prendre la peine de m'écrire. Aussi t'ai-je fait attendre un peu. Si tu as toujours eu les ciseaux dans les mains, depuis ce temps-là, tu dois avoir la main raide; mais enfin faut-il que je te réponde, puisque tu me fais l'honneur de me consulter. Zéphirine a toujours fait et fait encore les robes d'indienne et de mousseline de sa fille, à corps plissé sur une ceinture, la ceinture au moins de deux doigts de large, et la taille longue. Je crois que c'est ce qu'il y a de plus joli à cet âge-là.

Nous étions décidés à aller passer le 4 de juillet à la Petite-Nation et de troubler nos bons parents d'en haut pendant quelque temps. Je m'y préparais avec grand plaisir, et Gustave était fier d'aller faire connaissance avec ses cousins et cousines. Auguste avait commencé à embrasser son garçon jusqu'au sang pour l'accoutumer à son oncle Mackay. Mais depuis

²¹⁹ Cette fille d'Aurélien pourrait être Marie-Julie Charlotte Mackay (1854-1859), née le 27 décembre 1854. Elle a Louisa pour marraine, et Louis-Joseph Papineau pour parrain. Elle mourra de la scarlatine le 8 novembre 1859.

hier, il dit que nous ne pourrons pas y aller. Cela me fait beaucoup de peine pour moi, car lorsque je tiendrai maison, je ne pourrai pas laisser facilement, et je voudrais bien y retourner encore une fois. Mais ça me fait plus de peine pour Auguste, car il est malade et fatigué et il a grand besoin d'un peu de repos, qu'il ne prend jamais ici.

Si nous changeons encore, comme je l'espère, nous écrirons. J'ai hâte de rire avec ma grosse Madsem²²⁰ et de me mesurer avec elle. Je crois qu'il n'y a pas beaucoup de différence dans la grosseur maintenant. C'est peut-être plus prudent de vous dire combien je pèse, pour que personne n'ait peur. Je pèse 211½ lb. C'est bien imposant.

Je me félicite tous les jours de voir la famille St-Julien rendue au village²²¹. Vous aurez plus de plaisir à être tous ensemble comme cela, et ce sera plus commode aussi pour vous visiter. Ma grande Adeline est-elle toujours sage ? Embrasse-les tous pour moi.

Auguste est à répondre à ta maman. Aussi je le laisse faire et je présente mes respects à Mme Papineau. Il est temps que je finisse, je n'ai pas d'encre et le petit²²² pleure pour que je le prenne. C'est un jeune homme qui tient de sa mère. Il est immense!

Je vais finir en te souhaitant une bonne santé et du courage pour déménager.

Ta cousine affectionnée.

Louisa Trudeau



²²⁰ Madsem est le surnom de Marie-Clémence Marchessault (1808-1876), qui a épousé (Montebello, 5 septembre 1843) Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau, frère d'Aurélié.

²²¹ La famille St-Julien, qui habitait à L'Original, de l'autre côté de l'Outaouais, vit à Papineauville depuis la fin de 1853.

²²² Ce petit est Joseph-Auguste, né le 8 janvier 1860, mort le 24 septembre 1861.

Louisa Trudeau à Aurélie Papineau

BAnQ-G, P17, S1, D4

Saint-Hyacinthe, 8 mars 1863

Ma chère Aurélie,

Tu as enfin fait ton grand voyage, un peu plus tôt que tu ne pensais. J'espère que ni toi ni ton garçon n'en souffriront. Il paraît que tu suis mes traces et que c'est des garçons que tu veux élever. N'est-ce pas que nous les aimons tels qu'ils sont ? J'ai toujours désiré avoir des filles et j'ai toujours eu des garçons²²³.

J'espérais que nous aurions une lettre de détails. J'ai beaucoup de curiosité. Je voudrais savoir le nom du jeune homme²²⁴, le nom du parrain, de la marraine, si la mère est bien, si l'enfant a bonne mine, enfin il faudra que le bon frère Sam nous donne encore des nouvelles.

Cette pauvre mémé, est-elle bien ? Et Auguste²²⁵ a-t-il bien accueilli le petit frère ?

Je suis bien contente pour toi que tout soit fini et que tu sois en voie de guérison.

Nous avons eu toute espèce d'occupation. D'abord, les dames de Charité ont fait un bazar qui a rapporté 119,3,9 £ et je t'assure que nous avons fait cela avec pas grand-chose, mais il a fallu travailler un peu. Comme j'étais bien et que je pouvais laisser le petit [Victor] assez longtemps, j'ai travaillé pour ce bazar.

Il y a eu une retraite pour les dames de Charité, prêchée à l'Hôtel-Dieu par M. Durocher²²⁶. Ça été une bien belle retraite et j'ai eu le bonheur de la faire, ainsi que Mme Leman. Émilienne est venue passer huit jours avec sa dernière, qui a deux ans²²⁷. Elle est repartie mercredi. Elle était ici

²²³ En 1863, Louisa a déjà accouché de quatre garçons, dont deux sont encore vivants : Gustave (1855) et Victor (1862). L'année suivante, en 1864, elle aura une fille, Marie.

²²⁴ À Papineauville, Aurélie a donné naissance, le 26 février 1863, à Eugène, baptisé Joseph-Eugène-Édouard Mackay. Il sera médecin et vivra jusqu'en 1932. Le parrain est Édouard St-Julien, capitaine de milice, et la marraine, Mélanie/Mélissa Hillman, épouse de John Hubert Mackay.

²²⁵ Auguste Mackay, né en 1859, frère aîné d'Eugène.

²²⁶ Eusèbe Durocher (1807-1879), prêtre en 1833, oblat en 1842, à l'Hôtel-Dieu de Saint-Hyacinthe en 1862-1866.

²²⁷ La dernière d'Émilienne est Emma Beaudry (1861-1942), née à Montréal le 24 février 1861.

quand nous avons su la bonne nouvelle. Elle s'en est réjouie avec nous et elle te fait ses amitiés. Mme Leman est mieux de son rhume. Fanny²²⁸ est bien, elle est toujours chez Mme Dessaulles²²⁹, qui en a plus besoin que jamais, se trouvant dans le chagrin. Elle a été bien affectée de la mort de son père. Elle a même eu deux violentes attaques de nerfs. Elle est bien mieux à présent. Nous avons eu des nouvelles de Joe : il continue à se bien porter.

Tu feras mes respects à mémé et à M. le curé. Embrasse ton mari, tes petits enfants pour moi. Amitiés chez Papineau.

J'avais écrit à Auguste, dans son dernier voyage, le chargeant de remercier Adeline pour son portrait, et lui faisant dire toute espèce de bonnes choses. Mais je crois que cette lettre s'est rendue après son départ; ainsi elle n'aura pas vu cela. Veux-tu te charger de la commission et la remercier pour moi, lorsque tu la verras ?

Amitiés à Madsem.

Ta sœur, qui te souhaite un prompt rétablissement et moins de trouble après ce garçon-ci que tu n'en as eu avec l'autre.

Mon Victor est malade. Il a eu une attaque de croup hier. Le docteur lui a fait prendre un vomitif. Je t'assure que c'est un grand sujet d'inquiétude d'en voir encore un avec cette vilaine maladie. Gustave est bien.

Ta sœur²³⁰.

Louisa



²²⁸ Fanny Leman (1844-1914), fille de Dennis Sheppard Leman et de Honorine Papineau (sœur d'Aurélien).

²²⁹ En 1863, la femme de Georges-Casimir Dessaulles est Émilie-Emma Mondelet, fille du juge Dominique Mondelet. Ce dernier vient de mourir à Trois-Rivières le 19 février 1863.

²³⁰ « Ta sœur » dans le sens de belle-sœur.

Louisa Trudeau à Aurélie Papineau
BAnQ-G, P17, S1, D4

Saint-Hyacinthe, 19 février 1865

Ma chère Aurélie,

A-t-on jamais vu une femme avoir trois garçons ? C'est vraiment ridicule! Pour mon aînée, tu n'es pas aussi finie que moi. Tu aurais dû avoir une petite fille. Je savais bien que je vous paierais ce M. Mackay qui m'appelait la mère aux garçons! Je voudrais bien savoir qui a le plus de garçons, de nous deux.



Aurélie Papineau et son fils Eugène

Maintenant que j'ai payé mes dettes, je te félicite sur ton achat²³¹ et sur ton rétablissement. J'espère que tu es parfaitement bien et que ton petit Sam a bonne envie de vivre et d'être aussi bien portant que le père Sam. Dis à Madsem et à mémé que je suis constamment avec vous tous en esprit, et que vos peines sont mes peines, que j'y compatis de tout mon cœur. Espérons que le bon Dieu arrangera tout pour le mieux, et que ce moment d'épreuves si grand passera, comme tout passe, et que nous pourrons le remercier plus tard de ce qui arrive aujourd'hui.

Ma petite fille²³² nous fait veiller jour et nuit, et passe²³³ tout le trouble que j'ai jamais eu avec aucun de mes autres enfants. Mais tu t'y connais dans cette affaire-là, et après avoir connu maître Auguste Mackay dans ses mauvaises années, on ne peut désespérer de rien.

Victor et Gustave sont bien. Auguste, pas trop bien. Godfroy²³⁴ est mieux, nous le gardons comme externe et il se trouve mieux.

Fais mes respects à mémé, M. le curé, ton vieux, et embrasse tous tes petits enfants pour moi.

Ta sœur.

Louisa

Amitiés à Madsem, Adeline et Nanette et Emma²³⁵.

L.T.

P-S. Excuse ce barbouillage. Je suis pressée.

L.T.

²³¹ Acheter un enfant (formule ancienne) : le mettre au monde. Le nouveau-né d'Aurélié est François-Samuel (1865-1946), troisième garçon de la famille. Comme son père, il sera notaire.

²³² Marie Papineau (1864-1943), seule fille de Louisa.

²³³ Passe : dépasse.

²³⁴ Godfroy Papineau (1845-1906), fils de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau (frère d'Aurélié) et de Madsem. Godfroy est neveu d'Aurélié. Il étudie au séminaire de Saint-Hyacinthe et pensionne chez Louisa. Il sera notaire, mais sa vie sera marquée par de terribles problèmes de santé.

²³⁵ Nanette (baptisée Louise-Anne, 1848-1942) et Emma (1850-1935) sont deux filles de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau et de Madsem.



Louisa Trudeau à Aurélie Papineau

BAnQ-G, P17, S1, D4

Saint-Hyacinthe, 1^{er} janvier 1866

Ma chère Aurélie,

Veux-tu accepter le portrait de Victor pour ton album, avec les souhaits de la nouvelle année. Que le bon Dieu te bénisse, toi, ton bon Sam et tes chers petits enfants! Je vous souhaite à tous une bonne santé et tout ce que vous désirez.

Je n'ai pas le temps de donner des nouvelles. Auguste pourra vous les donner, si vous pouvez le faire parler.

Adieu, et excuse la brièveté de ma lettre; je me reprendrai plus tard.

Ta sœur affectionnée.

Louisa Trudeau



Louisa Trudeau

Louisa Trudeau à Aurélie Papineau
BAnQ-G, P17, S1, D4

Saint-Hyacinthe, 10 décembre 1872

Ma chère Aurélie,

Je devrais mourir de honte de ne pas avoir eu le courage de répondre à ta bonne et sympathique lettre. C'était bien mon intention d'y répondre de suite, et je ne sais si le moment est plus favorable qu'un autre. Je vais te dire franchement que je n'ai pas fait ma prière, que j'ai deux malades et que dans la cuisine nous avons commencé le lavage avec de la neige, parce que notre charroyeur d'eau est trop *monsieur* pour aller chercher de l'eau avant 10 heures. Mais je me suis dit, ce matin, que je ne retarderais pas plus longtemps.

Tant qu'à moi, je suis parfaitement rétablie, et je n'attribue pas ma maladie à autre chose qu'à l'envie de te singer. Je voulais voir comment je serais si j'étais faible, et je l'ai vu à mon goût. Je t'assure que ça ne m'a pas amusée, et j'ai vu l'heure que je ne pourrais plus rien faire.

Je t'assure que je t'ai plainte de tout mon cœur, toi qui es presque toujours faible de même. J'ai été quatre semaines malade; ensuite, j'ai changé de fille. Rosa-Ann est partie pour se marier. Elle ne s'est pas mariée parce que son cavalier a changé d'idée et l'a plantée là. C'était bien ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, car c'était un misérable ivrogne. J'ai mis Marie Carmel à la cuisine et j'ai pris sa sœur Henriette pour le ménage. Elles sont novices, mais toutes deux, ce qui me donne de l'occupation. J'ai fait mon grand ménage une semaine; la semaine suivante, j'ai eu une couturière pour arranger mes robes et laisser mon deuil²³⁶; ensuite j'ai fait la retraite des dames de Charité.

Enfin, j'étais très fatiguée et je croyais que j'allais me reposer, quand cette pauvre Émilienne est tombée malade d'une sorte de fièvre lente, et voilà la troisième semaine qu'elle garde le lit complètement. Elle ne fait que commencer à se lever pour faire faire son lit et elle reste un peu debout tous les jours. Elle n'est pas encore capable de marcher seule. Je t'assure que j'ai eu un peu de fatigue les deux premières semaines. Nous n'avons pas été inquiets, car le docteur nous dit de suite que ce serait long

²³⁶ Le deuil depuis la mort de sa sœur Alexina en avril 1871.

mais pas dangereux. Elle avait pris beaucoup de froid, en persistant à aller à la basse-messe tout le mois de novembre, dans notre cathédrale qui n'est pas chauffée la semaine. Enfin, tout ceci explique un peu ma négligence et sois assurée que ce n'est pas l'indifférence.

Nous parlons souvent de toi et nous intéressons vivement à tout ce qui vous concerne, surtout au cher Auguste, et nous nous réjouissons, de ce temps-ci, de voir que sa jambe promet guérison. Qu'il soit prudent! Qu'il ne glisse pas trop! Il ne supporterait pas un accident comme bien d'autres.

Victor a été un peu indisposé, mais ce n'est rien. Il va au collège courageusement, comme un petit homme. J'ai été obligée de garder Marie, afin de la purger pour son *rifle* [eczéma]. Tu vois que la maison conserve son privilège d'avoir toujours des malades. Nous parlons souvent de toi. Notre maison est beaucoup plus confortable que l'hiver dernier, à raison de notre gros poêle à charbon qui chauffe comme une merveille. Nous disons souvent que c'est dommage que nous n'ayons pas été organisés comme cela, l'hiver dernier : tu aurais moins souffert.

Nous parlons souvent d'Emma²³⁷ et nous nous en ennuyons tous, petits et grands, parents et enfants. Veux-tu le lui dire ? Je voulais lui écrire et lui parler du poêle, des catalognes, des belles galettes que je fais, etc. Mais je n'ai jamais le temps de rien.

Je suis peinée que cette pauvre Nanette²³⁸ ait été malade si longtemps. Elles ont eu encore de l'esprit de ne l'être que chacune leur tour.

Mme Leman est souffrante de ses douleurs d'estomac depuis longtemps. Les enfants leur donnent de l'occupation et de la fatigue. La dernière marche²³⁹. Et il y en aura un autre au mois de mars²⁴⁰. C'est un peu comme ailleurs, mais ça donne du trouble.

Je finis en te souhaitant du courage. Je pourrais en dire beaucoup plus, mais je pense qu'Auguste vous tient au courant des nouvelles. Nancy n'est

²³⁷ Emma Papineau (1850-1935), fille de Joseph-Benjamin-Nicolas Papineau et de Madsem, de Papineauville. Nièce d'Aurélien et de Louisa.

²³⁸ Nanette Papineau, sœur d'Emma, de Papineauville.

²³⁹ La dernière a maintenant plus d'un an : Emma Dessaulles (1871-1950), née le 25 octobre 1871, fille de Georges-Casimir Dessaulles et de Fanny Leman, sa seconde épouse. Voir *Le Clairon*, 15 décembre 1950, p. 8.

²⁴⁰ Fanny Dessaulles (1873-1956), née à Saint-Hyacinthe, le 17 février 1873, fille de Georges-Casimir Dessaulles et de Fanny Leman. Elle sera sœur Madeleine et décédera à Fall River, Massachusetts, au couvent des sœurs dominicaines. Voir *Le Courrier de St-Hyacinthe*, 17 août 1956, p. 1.

pas trop bien non plus. Fais mes amitiés à ton bon mari, Louise, Madsem et les autres de la famille. Embrasse tous les enfants pour moi, particulièrement la chère Clotilde²⁴¹ et Auguste [Mackay].

Ta sœur affectionnée.

L.T. Papineau

[De la main d'Augustin-Cyrille Papineau]

Qu'Auguste se garde bien de sortir quand il vente fort. Ce serait propre à lui occasionner plus de mal que de bien.

Nous avons eu de la neige toute la journée dimanche et encore hier. Elle a été sassée par le vent et elle l'est encore aujourd'hui. Le froid est commencé et nous voilà en plein hiver. L'activité va reprendre. Bonne santé.

Ton frère.

Auguste



Louisa Trudeau à Aurélie Papineau

BAnQ-G, P17, S1, D8

Montréal, 2 décembre 1885

Ma chère Aurélie,

J'ai reçu un beau pot de confitures de fraise des champs (ce qui est un grand luxe à Montréal) et je t'en remercie pour moi, les miens et surtout pour ton petit frère Auguste, qui les aime beaucoup.

Je ne veux pas énumérer les raisons qui m'ont fait négliger d'écrire plus tôt. Tu ne pourras pas croire que la négligence n'est pas la première.

Fanny est ici depuis huit jours et malheureusement elle a eu un fort mal de gorge, qui l'a retenue tout le temps à la maison. Elle repart demain,

²⁴¹ Clotilde St-Julien (1849-1879), née à L'Orignal, décédée célibataire à Papineauville. Fille d'Édouard St-Julien et de Marie-Louise Papineau (sœur d'Aurélien).

sans avoir pu sortir du tout. Tu comprends que je lui ai tenu compagnie moi-même et n'ai pas sorti non plus.

Auguste est parti encore une fois pour Saint-Hyacinthe, hier, et je n'en suis pas fâchée d'une façon, parce qu'il est moins fatigué là qu'ici.

J'ai été très inquiète de constater que le repos de l'été ne lui avait pas fait le même bien que d'habitude, mais je crois qu'il commence à se remettre maintenant.

J'ai le plaisir de voir tes trois gamins souvent : ils me paraissent tous bien portants, et Sam qui était délicat est revenu, fort et beau garçon, de sa campagne du Nord-Ouest. Nous avons été bien heureux de le revoir, le cher enfant. Je crois que c'est un peu le favori de tout le monde.

Veux-tu te charger de mes amitiés pour ton mari, Joseph²⁴² et ne pas oublier d'embrasser ma belle petite Marguerite²⁴³ et sa mère pour nous tous.

Ta sœur, qui a bien hâte de te revoir.

Louisa

P.-S. Nous sommes tous rassurés sur la picote. J'espère que le bon Dieu nous épargnera tous.

L.T.

✂

²⁴² Louis-Joseph Mackay (1869-1952), dernier des quatre fils d'Aurélié. Il sera comptable et fonctionnaire.

²⁴³ Marguerite Papineau (1884-1972), fille de Louis-Gustave Papineau et de Juliette Mackay. Petite-fille de Louisa.

Louisa Trudeau à Aurélie Papineau
BAnQ-G, P71, S1, D25

Sources de Saint-Léon²⁴⁴, P.Q.
21 juillet 1890

Ma chère Aurélie,

Nous avons un grand désir de vous voir tous cet été, et ne voulons pas attendre, comme l'année dernière, que la saison soit trop avancée. Donc, après consultations répétées, nous sommes tombés d'accord et nous voulons monter chez vous samedi prochain pour y passer deux ou trois jours. Nous monterons par les chars et redescendrons par le bateau. Nous avons écrit à Fanny de se joindre à nous, ce qui ferait une invasion de quatre personnes, car Marie n'a pas l'intention d'avoir la « grippe » cette fois-ci et ne veut pas être laissée de côté.

Si tu devais t'absenter ou avoir une autre bonne raison de ne pas nous recevoir, tu voudras bien l'écrire à Sam ou à Gustave, afin de nous arrêter à Montréal.

Nous avons l'intention de partir d'ici vendredi le 25 et de monter samedi par le train de 4 heures, ensuite Marie et moi irons passer le mois d'août à La Malbaie, et Auguste ira finir l'été à Barnston.

C'est assez amusant d'être ici, mais il y a beaucoup de monde et nous commençons à en avoir assez.

J'avais l'intention de t'envoyer Auguste pour quelques jours et de filer du côté de La Malbaie, mais il nous offre de nous amener et tu comprends que nous ne résistons pas et que nous avons accepté.

Nos enfants nous donnent peu de nouvelles et je ne sais pas si Juliette est encore chez sa mère. Nous serons doublement contents si nous les trouvons encore à Papineauville. Dis-le-leur en les embrassant pour nous tous, ainsi que tous les tiens et chez la bonne sœur Louise²⁴⁵.

Si tu veux nous faire plaisir, tu nous recevras comme nous te recevons. Tu mettras des couverts pour nous et nous donneras juste ce que vous

²⁴⁴ Saint-Léon de Maskinongé.

²⁴⁵ Marie-Louise Papineau (1821-1891), née à Montréal, décédée à Papineauville. Fille de Denis-Benjamin Papineau et d'Angelle Cornud. Veuve d'Édouard St-Julien. Sœur d'Aurélien et belle-sœur de Louisa.

mettez pour la famille. Nous n'allons pas chez vous pour vous fatiguer, et je sais que tu as peu d'aide.

Auguste me paraît un peu mieux, Marie aussi.

Au revoir, chère petite sœur aînée.

Louisa



ANNEXE

*Sentiments de Marie Papineau après la mort d'Augustin-Cyrille Papineau, son père*²⁴⁶.

Lettre de Marie Papineau à une tante²⁴⁷

BAnQ-G, P71, S1, D27

Les Éboulements, 23 juillet 1915

Chère bonne tante,

Je voulais répondre à votre bonne lettre de sympathies à la mort de mon cher papa. J'ai été si fatiguée et si pressée avant notre départ pour la campagne que j'ai préféré attendre notre arrivée ici.

J'ai bien souvent pensé à vous pendant toute cette maladie et nous avons bien souvent parlé de vous, papa et moi. Il savait que vous seriez venue le voir si volontiers, si vous aviez été en état de le faire! Il a ajouté ce dernier sacrifice à tant d'autres qu'il a dû faire dans ses dernières années. Pas besoin de vous répéter qu'il est mort comme un saint et qu'il nous a profondément édifiés comme durant toute sa vie, du reste.

Sa mort laisse un bien grand vide, car il ne nous avait jamais abandonnés, et depuis ma toute petite enfance il était toujours resté avec moi! J'espère qu'il nous continuera sa protection de là-haut, nous en avons tous bien besoin dans ces années d'horreurs et de misère.

²⁴⁶ Augustin-Cyrille Papineau (1828-1915), avocat et juge, est décédé le 27 mai 1915, chez sa fille Marie, épouse de Joseph Beaudry, manufacturier. Au 275, de la rue Outremont. La maison contenait Joseph Beaudry, son gendre; Marie Papineau, sa fille; et Jean-Thomas (1894), Madeleine (1895), Pierre (1897), Louis-Joseph (1902), et Maurice-Augustin Beaudry (1905), ses petits-enfants.

²⁴⁷ Cette tante est Aurélie Papineau (1830-1926), sœur d'Augustin-Cyrille. Au recensement de 1911, Aurélie Papineau, veuve, âgée de 80 ans, demeure à Montréal chez son fils François-Samuel Mackay, notaire.

Nous venons d'apprendre la mort si soudaine de cette pauvre petite Béatrice Cusson²⁴⁸. Ses pauvres parents doivent être bien affligés. C'est bien douloureux de perdre des enfants de cet âge. Mon Dieu que cette pauvre vie nous réserve de tristesses!

J'espère que votre santé est un peu meilleure cet été et que vos douleurs de rhumatisme vous ont un peu laissée.

Tous nos enfants ici ne vont pas mal et profitent de leur séjour au bord de la mer. En plus des miens, j'ai amené Marguerite²⁴⁹ et Jacques Papineau²⁵⁰, Léonie²⁵¹ qui avait besoin d'un changement, puis Mimi²⁵², la fille d'Alice Beaudry²⁵³. Ils sont assez nombreux pour s'amuser entre eux, ce qu'ils ne manquent pas de faire.

Je vous laisse en vous remerciant de nouveau de votre bonne sympathie, en vous chargeant d'amitiés pour Jos²⁵⁴ et sa chère femme, et je vous renouvelle l'assurance de mon affection.

Votre nièce Marie.



²⁴⁸ Béatrice Cusson (1897-1915), décédée à Montréal, dans la paroisse de Saint-Jacques, le 21 juillet 1915, fille de Louis-Achille Cusson, sténographe, et de Marie-Blanche Thompson.

²⁴⁹ Marguerite Papineau (1884-1972), fille de Gustave Papineau, ingénieur civil, et de Juliette Mackay. Nièce de Marie.

²⁵⁰ Jacques Papineau (1898-1989), fils de Gustave Papineau et de Juliette Mackay. Neveu de Marie.

²⁵¹ Léonie Papineau (1893-1979), fille de Victor Papineau et de Zélia Anctil. Nièce de Marie.

²⁵² Mimi ou Alice Beaudry (1892-1956), fille de Henri Beaudry et d'Alice Dessaulles. Nièce de Marie, par alliance.

²⁵³ Alice Dessaulles (1862-1934), épouse de Henri Beaudry.

²⁵⁴ Louis-Joseph Mackay, comptable, fils d'Aurélien Papineau. Il a épousé (Montréal, Saint-Jacques, 3 février 1891) Thaïs Cusson, fille de Narcisse Cusson et de Louise Geoffrion.

TABLE DES MATIÈRES

Sigles	7
Introduction	9
Première partie	
Lettres d'Émilie-Anne Trudeau à Louisa Trudeau	31
Deuxième partie	
Lettres de Louisa Trudeau à Aurélie Papineau	145
Annexe	
Lettre de Marie Papineau à une tante	183

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Académie Saint-Joseph	150
Beaudry, Alexina	66
Beaudry, Alexina, lettre	21
Beaudry, Emma	59
Beaudry, Joseph, magasin	14
Bourassa, Adine	123
Bureau, Mme	140
Chiniquy, Charles	155
Delesderniers, Cecilia	151
Grand Hôtel du boulevard Anspach	75
Hepworth, John	79
Heyst-sur-Mer	69
McVicker, théâtre	57
Montréal, Grand incendie	167
Papineau, Aurélie	169
Papineau, Aurélie et son fils Eugène	174
Papineau, Émilie-Anne	84
Papineau, Godfroy	53
Papineau, Ida	64
Perrault, Corinne	91
Saint-Bavon, cathédrale	113
Thompson, Zéphirine	118
Trudeau, Alexina	51
Trudeau, Alexis-Frédéric	12
Trudeau, Louisa	40
Trudeau, Louisa	176
Trudeau, Louisa, décès	25
Trudeau, Toussaint	97
Trudeau, trois sœurs	157-159
Villeneuve, Georges, Dr	107

Imprimé au Québec
En mars 2024